

REPUBLIQUE DE
HAUTE-VOLTA

OFFICE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE
OUTRE - MER

MINISTRE DU
DEVELOPPEMENT RURAL
O.R.D. DU SAHEL
PROJET DE DEVELOPPEMENT
DE L'ELEVAGE

SENO MANGO

**REFLEXIONS A PROPOS DU FORAGE
CHRISTINE ET DE LA VIE PASTORALE
DANS LE NORD OUEST DE L'OUDALAN**

par Michel BENOIT

Décembre 1980

Centre ORSTOM
de OUAGADOUGOU
B.P. 182

SENO MANGO

Réflexions à propos du forage Christine et de
la vie pastorale dans le Nord-ouest de l'Oudalan

par Michel BENOIT

L'opinion des Kel Tamachek et des Djelgobe de
Gountouré, Gandéfabou, Amaoual, Eraf n'Aman et
Fadar Fadar a été recueillie avec la collaboration
de Abidine Ould Sidi Mohamed et SY Sékou.
Avec des observations de Henri Barral sur les
événements de 1972 et 1973.

Protocole d'accord
ORD du Sahel-ORSTOM
37-79 TLDR

Centre ORSTOM
de OUAGADOUGOU
B.P. 182.

Nov. Déc. 1980.

AVANT PROPOS

J'ai voulu répondre aux questions qui m'étaient posées à propos d'une éventuelle réouverture du forage de "Boula" (1), dans le nord-ouest de l'Oudalan, en essayant de faire état de la vie et de l'opinion des nomades du Haut-Béni. Cela devait être tenté grâce à la confiance acquise auprès d'eux par mon ami Henri Barral et - je l'espère - par moi-même. Je l'ai fait également parce qu'une première mise en service de ce forage s'est traduite par une catastrophe en 1973 et une éventuelle réouverture devrait tenir compte de cette leçon par l'information dont je disposais et par celle que m'a communiquée Henri Barral.

Le problème apparu en 1972 (dans une région qui n'en avait pas) dépasse d'ailleurs les différents points qu'on me demandait d'analyser :

"- utilisation actuelle des parcours. Localisation du bétail en janvier et en mai. Type de formation utilisée selon les époques. Localisation optimale des abreuvoirs (2).

- historique de l'utilisation en 1972 et 1973.

- période d'ouverture (2)."

J'ai certes tenté de répondre - parfois à l'aide d'une information accumulée depuis plusieurs années - mais il fallait surtout rendre compte de l'opinion des gens de l'Oudalan. Mes propres inquiétudes découlent du respect que m'inspirent les genres de vie oudalans et une nature qui leur est indispensable et qui contient une faune devenue d'une dramatique rareté. Je les livre avec sincérité pour servir d'une région et des hommes qui n'ont de dettes envers personne ce qui n'est pas mon cas vis à vis d'eux.

M. BENOIT, août 1980.

(1) dit "Christine". Les Peul appellent l'endroit "Boula", ceux du Tamachek "Eraï"

(2) au cas où une réouverture du forage serait proposée.

"Comment peux-tu faire autre chose que ce que
faisait ton père ? Le père de ton père ?"

"Fourtant, tu ne fais plus tout comme ton
père !"

"Ce n'est pas moi qui ai changé, ce sont
les temps qui ont changé !"

Entretien avec un homme
de Kolangaï, 1979.

"Ceux qui achètent la vie de ce monde au
prix de la vie future, le châtement ne
sera point adouci pour eux, et ils n'au-
ront aucun secours."

La génisse, sourate II,
verset LXXX du Coran.

CHAPITRE I

LES HOMMES DU HAUT - BELI
ET DE
GOUNTOURE (1)

Deux sociétés cohabitent en Oudalan occidental : celle des Kel Tamachek venus du Sahara et celle des Foulbé, venus du Haut Sénégal par le delta intérieur du Niger. Un troisième groupe, les Gaobé, est considéré comme peul mais est très lié aux Kel Tamachek.

LES KEL TAMACHEK

La société de "ceux du tamachek" (ceux qui parlent la langue tamachek) était, avant sa destruction par la colonisation française, composée de deux grandes catégories d'hommes : les Illélan - appelés "Touareg" en français - et les Iklan, captifs des premiers.

Les Illélan - Blancs sahariens - étaient des hommes libres : Imajaren nobles guerriers ; Imghad, éleveurs, cultivateurs ou même guerriers ; Ineslémén ou Alfakiten (on dit ici 'Kel Es Souk'), hommes de Dieu. Les Imghad étaient vassalisés par les Imajaren alors que les Kel Es Souk jouaient - et jouent encore dans une certaine mesure - le rôle de conseillers religieux et politiques. Les hommes libres possédaient, peu ou prou, des esclaves de statut et de fonction variés, tous d'origine noire. Ces Iklan sont couramment désignés dans l'Oudalan par le terme "Bella."

Dans le Gourma et l'Oudalan, existe une classe vassale d'Imghad : les Ihayawan, "peaux blanches", hommes libres mais vassaux d'Imghad guerriers se comportant comme des Imajaren et n'ayant pas de suzerains.

La société des Kel Tamachek comprend également une caste d'artisans, celle des Inaden. Ce sont des hommes libres, forgerons, ébénistes ou troubadours, dont les femmes travaillent le cuir.

(1) soit les fractions, principalement Kel Tamachek et Foulbé (Peul) utilisant en saison sèche les points d'eau de Gountouré Niénié, Kolangay, Saba Kolangal, Saba Tin Rhassan, Gandéfabou Kel Ewel, Gandéfabou Djelgobé, Feririlio, Eraf n'Aman et Fadar Fadar. Gountouré Niénié est appelé "In Guitane" par ceux du Tamachek et Feririlio "Amaoual". Quand je parlerai de "zone d'étude", de "région de Tin Arkachen" ou de "région du forage", il s'agira de l'espace limité par la dune de Gountouré-Gandéfabou, la piste Gandéfabou-Eraf n'Aman et la frontière Mali-Haute Volta de Soum à la longitude de Fadar Fadar par Tin Tabakat, soit 120 000 hectares environ.

Chacun des Kel Tamachek se situe certes à l'intérieur de la société que je viens d'évoquer, mais l'existence de l'individu se définit d'abord vis à vis de l'étranger par son appartenance à une "nation" ou "tribu", fille de l'Histoire et - pour tout dire - de la migration, elle-même fille de la guerre. On est des Oudalan, des Warag Waragen ou des Kel Ewel d'abord, puis, dans la tribu, amajar, amrit ou akli (noble, libre ou captif).

LES GAOBE

Pasteurs, bergers, venus dans l'Oudalan avec certains Illélan, les Gaobé parlent fréquemment le tamachek. Ferçus aujourd'hui comme Peul, leur origine ethnique semble liée essentiellement à leur genre de vie, ce qui, après tout, n'a rien de surprenant.

Le terme qui sert à les désigner laisse supposer qu'il s'agit de gens venus de la région de Gao sur le fleuve Niger, mais Barral (1978) propose une autre hypothèse. Le terme serait plutôt "Gawobé" qui inciterait à leur attribuer une origine songhaï.

Il y a effectivement des Songhaï nomades dans la partie orientale du Gourma, peut être anciens captifs de Songhaï, dont le genre de vie est voisin de celui des Bella. Dans l'Oudalan (il y a un campement à Gandéfabou depuis 1973) on les appelle "Gawboro".

Dans ces conditions, Barral propose ceci :
 "Gaobé ou plutôt Gawobé serait à rapprocher (...) du Songhaï "gao" qui signifie "la chasse" (...). Les "Gaobé" seraient donc à l'origine les descendants des populations Songhaï archaïques, des "Songhaï de brousse", chasseurs, peut-être même descendants des anciens occupants du Gourma (...)
 Aujourd'hui, les Gaobé, plus ou moins nomades, plus ou moins bergers d'autrui, plus ou moins liés au Illelan sont bien des pasteurs. Il y en a très peu aux abords de la zone du forage, sauf entre Gandéfabou et Tin Adjiar, autour de la petite mare de Dibissi située en dehors de la zone d'étude au sens strict, mais très proche cependant.

LES DJELGOBE

De condition diverse, nobles (on dit ici Foulbé Djelgobé) ou roturière et peut être même servile (Foulbé Kelli), un certain nombre de pasteurs peul du Djelgodji (commandement de Djibo, Baraboulé et Tongomayel) sont venus dans l'Oudalan au cours des années 30, perpétuer un pastoralisme nomade qui n'était plus possible chez eux. L'extension des superficies cultivées dans la région de Djibo et la dissension des liens existant alors entre les classes serviles et certaines familles nobles... expliquent la migration de ces dernières en Oudalan et au-delà. Un tel comportement a également permis à des fractions roturières (Foulbé Kelli) de vivre l'idéal de leurs anciens maîtres. Un fait est certain : tous les Djelgobé de l'Oudalan, notamment ceux de Gountouré et Gandéfabou, ont en commun un même "état de nature" (1), un même idéal pastoraliste. Celui-ci est fondé sur un élevage bovin qui se pratique sur des parcours naturels dont l'abandon temporaire ou définitif est le seul moyen mis en oeuvre pour permettre une reconstitution des ressources. C'est d'ailleurs peu dire : la passion des Djelgobé de l'Oudalan et du Gourma est bien la quête d'une brousse que leurs vaches seront les premières à fouler. L'état de nature des Djelgobé de l'Oudalan est très proche du pastoralisme le plus pur. Il n'est certes pas celui de tous les groupes du Haut Béli, mais sa description est la plus utile pour comprendre les rapports homme-nature dans la région. Après avoir esquissé rapidement ses principales caractéristiques, il sera plus aisé de situer les genres de vie des groupes Illélan ou Iklan, tous fondés, peu ou prou, sur l'élevage nomade (2).

(1) un état spécifique d'autant plus respectable qu'il n'est pas irrémédiablement destructeur de ressources naturelles lorsqu'il est assumé en situation proche de l'autosubsistance laitière et en "charge" raisonnable. J'appelle "état de nature" l'appréciation portée par la société sur son environnement et la sélection des diverses potentialités qu'elle fait en vue de les utiliser. La façon dont elle entend se situer dans la nature. Le comportement quotidien des hommes sera désigné par l'expression "genre de vie" qui implique une technologie et des gestes. Si l'on veut, le genre de vie est la mise en oeuvre de l'état de nature, son aspect visible en quelque sorte.

(2) cette description de l'état de nature pastoral reprend des conclusions déjà publiées (voir, par exemple, M. Benoît, 1979, "Le chemin des Feul du Boobola").

Etre pasteur n'est pas une simple affaire de bétail. Par le truchement des animaux - et pour ses animaux - le pasteur perpétue dans la nature un certain type de comportement excluant la modification volontaire de celle-ci et tout processus d'appropriation individuelle de l'espace qui pourrait compromettre son accessibilité par tous. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas une histoire de la nature car la stabilité d'un équilibre hommes/bétail/ressources est difficilement concevable, sauf si les charges animales sont infimes et n'influencent pas la composition du pâturage. Dans le cas contraire, il y a modification des ressources et elle intervient au corps défendant des éleveurs. Elle est toujours perçue comme un appauvrissement, une dégradation. Lorsque celle-ci devient localement trop forte, la migration des hommes et du bétail est la solution normale dans le cas de parcours ouverts sur des espaces libres, vierges ou peu chargés en bétail. La transformation volontaire de la nature est exclue du projet pastoral au profit d'une relation directe avec la richesse naturelle. Ainsi, l'économie pastorale est menacée par des rendements décroissants. En effet, en un lieu donné, un groupe va réussir d'autant mieux que la capacité de charge de ses pâturages est élevée. L'augmentation des effectifs du troupeau provoque un appauvrissement des parcours par baisse saisonnière du stock d'herbe et, à long terme, par disparition des espèces végétales les plus riches, donc les plus recherchées. Ainsi, la réussite pastorale contient la cause de son échec.

Rester sur place c'est accepter une baisse des rendements ou bien une augmentation des coûts. Cela revient d'ailleurs au même puisque cette augmentation est assumée essentiellement par le bétail. Elle se traduit par une baisse de la production (lait, viande) et de la fécondité, puis la mortalité augmente tandis que la régénération des ressources devient de plus en plus difficile, voire impossible. Notons, sans insister pour l'instant qu'un tel état implique, à toutes les échelles, l'existence d'une organisation de l'espace polarisé et centrifuge (1).

(1) inutile donc d'essayer de caractériser la capacité de charge des pâturages en faisant semblant de considérer que les parcours pastoraux sont des territoires, que le projet d'élevage est le même pour tous (lait ? viande ? auto-subsistance ? spéculation ?), tout comme le seuil de dégradation tolérable (à supposer qu'on soit capable de le mesurer utilement, ce qui n'est pas le cas au Sahel pour l'instant).

Un tel diagnostic sur la nature nécessite une grande sagesse quant aux besoins matériels. Leur modestie et surtout leur stabilité est de règle : la vraie richesse matérielle est la disponibilité de l'espace et des ressources qui donne son véritable sens à la richesse en bétail, garantie de la survie du groupe et fruit de la réussite.

Un tel comportement n'a pas pour but - on s'en doute - de satisfaire ou d'indisposer l'observateur étranger à de telles sociétés. Le taxer de sentimentalisme " ou de boomanie" n'est pas seulement outrecuidant. Si on veut dire par là qu'il n'est pas suffisamment mercantile et qu'il ne procure pas une production suffisante pour des consommateurs de viande d'un type nouveau, on fera bien de réfléchir d'abord à la fragilité des ressources sollicitées par les pasteurs qui vivent du lait de leur bétail depuis des millénaires. Nombre de maladies du bétail ont été jugulées depuis quelques dizaines d'années par les soins vétérinaires. Toutes, sauf une, apparue au fur et à mesure que disparaissaient les autres : l'inanition. Inutile de parler de "développement de l'élevage" en considérant le bétail comme une matière première à emboucher, délester, commercialiser, etc... En Oudalan, le bétail est un produit très élaboré, et cela dans des conditions de plus en plus difficiles, par des gens qui connaissent leur métier et demandent moins que ce qu'on attend d'eux. D'ailleurs, en Afrique comme ailleurs, il n'est certes pas nécessaire d'être pasteur pour être éleveur.

Dans l'ensemble, les gens de la région de Tin Arkachen ressortissent plutôt au pastoralisme. C'est pour cela que je n'évoque que lui pour l'instant, avant de nuancer mes propos lors de la présentation des différentes fractions qui font pâturer en saison sèche sur le Séno Mango et ses abords.

J'ai essentiellement séjourné dans les campements dont le bétail pâture en saison sèche sur le Séno Yarendi, le Séno Mango, le Séno Danadio, la dune d'Eraf n'Aman, le Séno Tanga-baguen et la "brousse tigrée" intermédiaire, ainsi que celle qui s'étend au nord de Feririlio, de part et d'autre de la piste Feririlio - Eraf n'Aman.

Les hommes et les bêtes de ces campements boivent, de la saison froide au commencement des pluies (donc de novembre à juin) aux points d'eau suivants :

- Gountouré Niénié
- Kolangaï (In Guitane en tamachek)
- Saba Kolangal
- Saba Tin Rhassan
- Gandéfabou Kel Ewel,
- Gandéfabou Djelgobé
- Feririlio (Amaoual en tamachek)
- Eraf n'Aman ("tête de l'eau" en français, amont du Béli)

Les gens qui campent à Gountouré Kiri, à l'ouest de Gountouré Niénié, buvaient encore à ce lieu en 1979.

Mes visites aux campements Djelgobé et Bella de Gargassa proches de Gandéfabou Kel Ewel ont été peu nombreuses car il me fut confirmé par les habitués de ce point d'eau, que l'éventualité d'un forage à Boula n'était pas leur problème. En effet, les troupeaux peul ou bella de Gargassa ne pâturent pas habituellement aux abords du Séné Manga, mais au nord de la mare. La plupart des Bella Warag Waragen de Fadar Fadar ne font pas pâturer à l'ouest d'Eraf n'Aman, vers Tin Arkachen mais nous nous sommes entretenus à plusieurs reprises de la question du forage, en raison de liens personnels et, surtout, à cause du rôle joué par un des notables de l'endroit au forage en 1972 et 1973, en collaboration avec Henri Barral. Son expérience était précieuse.

Les hommes qui vivent en totalité ou en partie dans la zone délimitée par les points d'eau cités et la frontière du Mali sont tous des nomades éleveurs de zébus, de chèvres, de moutons et - dans une moindre mesure - de chamelles.

L'ancienneté de la vocation pastorale varie d'une ethnie à l'autre ainsi que les types de bétail élevé. Les plus gros éleveurs de zébus ont un état de nature et un genre de vie très proche du modèle que j'ai présenté sous le nom de pastoralisme. Ce ne sont pas cependant les plus anciens dans la région.

L'ensemble des points d'eau cités regroupe en avril-mai, au moment de la plus forte concentration des hommes et des animaux; près de 3000 personnes ; plus de 3500 en comptant Gargassa et Fadar Fadar. Les tribus ou fractions de tribus, utilisant ces points d'eau en fin de saison sèche sont, par ordre d'installation dans la région :

LES KEL EWEL

Forts de trois cents personnes environ, les Kel Ewel sont des Imghad très métissés. Ce sont les premiers Touareg venus dans l'Oudalan, il y a un siècle et demi, fuyant la colère des Iguadaren. Ne sachant ou ne pouvant se battre, pourchassés, les Kel Ewel n'ont jamais été très riches, malgré un genre de vie qui sollicite un grand nombre de ressources. Ce sont éleveurs de bovins et de petits ruminants mais aussi cultivateurs de mil, cueilleurs, etc...

Ils ont découvert le site à puisard de l'adjora de Gandéfabou il y a 70 ans environ. Ils campent à proximité de ce cours d'eau temporaire pratiquement toute l'année, à l'exception de quelques ménages plus mobiles. Les Kel Ewel n'ont guère plus de cinq boeufs par ménage, ce qui est faible pour l'Oudalan de nos jours. Ils ont cependant de grands troupeaux de chèvres et cultivent d'importantes superficies en mil sur la dune de Gandéfabou et autour de la petite mare temporaire de Sirengou. Aujourd'hui, ils vont souvent travailler à l'extérieur. Certains même se louent comme puisatiers en pays mossi durant la saison sèche.

LES FOULBE DJELGOBE (fractions nobles : 400 personnes)

Les premiers Djelgobé de la fraction Sadaabé sont venus dans la région, il y a une soixantaine d'années, lorsque le danger représenté par les Imajaren Oudalan fut éliminé par l'armée française, notamment après la bataille de Yomboli (2 et 3 Juin 1916). Ce sont les Djelgobé qui ont découvert le site de Gandéfabou (qu'on appelle aujourd'hui Gandéfabou Djelgobé) et de Gargassa.

Ce sont les pasteurs éleveurs de boeufs les plus exclusifs de la région. Leur diagnostic sur la nature et leur genre de vie sont les plus proches du modèle que j'ai présenté sous le terme de pastoralisme. Toute leur énergie et leur savoir faire est mis au service du bétail. Ce sont, de loin, les plus gros éleveurs de l'Oudalan occidental. Un seul type de bétail les intéresse vraiment : le zébu. Une seule ressource motive leur quête : la meilleure herbe, celle qui n'a jamais été pâturée. Chez eux, l'effectif moyen des troupeaux de zébus est de cinquante têtes par ménage environ.

LES FOULBE KELLI (fractions roturières : 800 personnes)

Anciennement soumis aux fractions Djelgobé nobles, plus ou moins liés à elles aujourd'hui par le mariage, les Foulbé Kelli ont un genre de vie identique à celui de leurs anciens maîtres. Ils se "situent" dans l'environnement de la même façon qu'eux. Partis de peu, il n'y a pas si longtemps, ils sont moins riches en bétail que les Djelgobé, mais leur désir de réussir est d'autant plus fort. Ils pratiquent volontiers la culture et l'élevage du petit bétail pour mieux agrandir leurs troupeaux de zébus (25 têtes par ménage). Leur compétence est ancienne puisqu'ils furent souvent bergers d'autrui.

Ils passent la saison sèche dans la région de Kolangai, Gountouré Niénié et Gountouré Kiri depuis une cinquantaine d'années environ.

LES IHAYAWAN WARAG WARAGEN ET LES IHAYAWAN IMEDEDRAN (400 personnes)

Bien que vassaux d'Imghad, la richesse des Ihayawan est finalement supérieure à celle des Kel Ewel car ils ont, dans une certaine mesure, profité du passé guerrier de leurs suzerains, les Imghad Warag Waragen de Tin Akof (chef actuel Férébi ag Baye) dont la force était crainte des Oudalan Imajaren eux-mêmes.

Bergers courageux et modestes, ils délaissent volontiers le confort des campements proches de l'eau au profit de celui de leurs grands troupeaux de chèvres attirées par le pâturage arbustif de la "brousse tigrée" si ingrat à vivre de Zamakoye, au nord d'Amaoual.

Ce sont les Ihayawan Warag Waragen qui ont utilisé les premiers la mare d'Amaoual. Les Ihayawan Imedébran boivent au puisard de In Guitane.

La plupart des Iklan de ces fractions sont restés au Mali et les Ihayawan cultivèrent eux-mêmes le mil en s'installant en Oudalan voici quelques trente cinq années. Cela était nouveau pour eux. Les troupeaux^{sont} de 10 à 15 bovins par ménage, dans une fraction comme dans l'autre. On doit les considérer autant comme des chevrriers que comme des bouviers. Certains d'entre eux n'ont d'ailleurs que du petit bétail.

LES IKLAN IMGHAD WARAG WARAGEN (800 à 1100 personnes)(1)

Depuis un quart de siècle environ, les liens qui les attachent aux Imghad Warag Waragen du Béli - leur chef d'alors était Baye - se sont relâchés. Certains ont même rompu tout contact avec leurs Imghad. Nombreux et prolifiques, les Iklan des Warag Waragen ont essaimé partout en Oudalan, forts de la protection de l'autorité coloniale de l'époque.

D'ailleurs, leur installation à proximité des différents points d'eau de la région de Tin Arkachen correspond autant à un désir de fuir une tutelle ancienne (particulièrement dure dit-on) qu'à celui de trouver des pâturages nouveaux (2) et des terrains de culture.

Actuellement, ils ont à peu près reconstitué les effectifs en bétail perdus en 1973. Ils possèdent aujourd'hui une dizaine de bovins par ménage et la migration temporaire en Côte d'Ivoire n'est certainement pas étrangère à cela.

(1) suivant qu'on inclut ou non ceux de Fadar Fadar.

(2) bergers des Imghad, beaucoup ont conservé avec eux du bétail dont ils avaient la garde, d'où également leur désir de s'éloigner.

Les visées sur la nature de ce groupe (on peut dire à peu près la même chose de la plupart des fractions Iklan de l'Oudalan) sont très éclectiques. Leur ardeur au travail s'exerce sur un grand nombre de ressources disponibles au Sahel (de l'herbe au gibier, en passant par le fonio sauvage, les graines stockées par les fourmis ou les racines des nénuphars), et cela dans une optique résolument prédatrice et dans un environnement où leur passé ne contribue pas, bien sûr, à les rendre "responsables" puisqu'ils y ont toujours travaillé pour autrui.

Plus que des pasteurs, on doit les considérer comme des opportunistes de l'exploitation du milieu, avec une option vers le bétail, très inspirés par le mimétisme qui les pousse à vouloir égaler les Imghad Warag Waragen sur ce terrain-là. Beaucoup n'ont d'ailleurs que des chèvres, ce qui n'est pas un simple palliatif au bétail bovin chez les Kel Tamachek à la différence de ce qu'on peut constater chez les Djelgobé.

Outre ces différentes fractions on compte également quelques familles aux effectifs limités (200-300 personnes environ) venant dans la région en saison sèche, mais cultivant ailleurs(1) comme les Itaboten qui passent la saison sèche à Loukodou, ou, venus ici depuis 1973, comme les "Gawboro" et les Arabes de Bamba réfugiés à Gandéfabou, pratiquement privés de bétail.

Quelques Iklan Ihayawan (Imédédran ou Warag Waragen) et Iderfan ne possèdent pratiquement que des chèvres.

Tout cela représente, en 1980, environ 3000 personnes et 16000 UBT (2), zébus, moutons, chèvres, ânes et chameaux confondus. Bien entendu, il ne s'agit là que d'une simple estimation. Elle correspond au comptage effectué par Barral en 1969.(3) Mes comptages confirment l'avis de tous, à savoir que les effectifs perdus pendant la grande sécheresse de 1973 ont été reconstitués ou le seront cette année - sans préjugés de certains cas particuliers bien entendu.

(1) "on est" de l'endroit où est son champ...

(2) Unité de Bétail Tropical (une UBT représente un animal de 250 kgs, poids vif.

(3) zébus seulement pour Barral.

Cette estimation n'inclue pas les troupeaux maliens qui séjournent autour d'Eraf n'Aman en début de saison sèche et repartent avant la chaleur des mois de mars à mai.

Ces chiffres n'ont qu'une valeur indicative car cette population nomadise sur des parcours d'une amplitude trois fois supérieure à celle de la zone d'étude et situés - en l'occurrence - au Mali vers In Daki . Gossi. J'y reviendrai bien entendu.

On pourrait caractériser l'état de nature des différentes fractions de la façon suivante :

- 1) Pasteurs, éleveurs de zébus : Foulbé Djelgobé ; 5000 bovins.
- 2) Pasteurs, éleveurs de zébus et de petit bétail, surtout depuis 1973, cultivant dans la mesure du possible, très motivés par leur désir d'égaliser les précédents dont ils partagent l'idéologie après en avoir été socialement dépendants : Foulbé Kelli ; 3500 bovins,
- 3) Pasteurs déçus, éleveurs de chèvres et de zébus, cultivateurs de mil, victimes d'une histoire ancienne agitée : Kel Ewel ; 300 bovins.
- 4) Pasteurs en difficulté, éleveurs de chèvres et de zébus s'adonnant depuis peu à la culture du mil, recherchant un nouvel équilibre à la suite du déclin de leurs Imghad et de l'émancipation récente de leurs Iklan : Ihayawan Imédédran et Warag Waragen ; 1500 bovins.
- 5) Cultivateurs, cueilleurs et éleveurs opportunistes au genre de vie en pleine évolution, toujours très lié à l'agriculture extensive : Bella ; 1500 bovins
- 6) Divers Gaobé et Iklan: 500 bovins environ.

La description du genre de vie et de l'utilisation de l'espace montrera^{que} le pastoralisme, pris au sens large d'élevage extensif nomade, est vécu différemment dans la région de Tin Arka-chen.

On constatera également que les gros effectifs en bétail bovin ne relèvent pas de l'accumulation irresponsable de têtes "inutiles", mais d'une compétence qui doit se manifester tous les jours car rien n'est jamais acquis dans ce mode d'existence. Un troupeau peut être perdu en quelques jours et les liens de solidarité qui existaient à l'intérieur des groupes sont moins forts aujourd'hui.

CHAPITRE II.

LA NATURE DANS LE NORD OUEST DE L'OU DALAN

L'Homme est dans la Nature. Il y agit au même titre que les autres forces qui la composent et les ressources n'existent qu'en fonction de ses visées sur elle. Une présentation de la nature dans le nord-ouest de l'Oudalan n'aurait pas grand sens en elle-même. Elle doit être faite en relation avec ce qui a été dit de l'état pastoral. Pour les pasteurs, le problème ne sera pas de savoir ce qu'ils peuvent obtenir d'un espace donné mais combien de temps un environnement éventuellement accessible sera plus intéressant que celui qu'ils utilisent déjà. L'échelle de temps utilisée pour faire ce calcul peut être de quelques jours, de quelques semaines ou de plusieurs années.

Je ne m'étendrai pas sur le problème des sols bien que la plus grande partie des éleveurs cultivent du mil. On consultera à ce propos la carte de reconnaissance de l'ORSTOM et les travaux de René Boulet. Disons simplement que ce sont les dunes anciennes qui sont les plus recherchées pour la culture et jamais les bas-fonds. Cela est vrai pour tous, les Peul bien sûr, mais aussi les Imghad et les Iklan. Fait nouveau, certains cultivent du sorgho blanc sur des sols de bas-fonds depuis 1973. Cela agace d'ailleurs profondément les plus gros éleveurs, notamment les Djelgobé, car c'est là que se trouvent les meilleurs pâturages (1)

(1) à Panicum par exemple. Certains "spécialistes" ont l'habitude de classer comme sol à vocation pastorale des zones qui n'intéressent pas les cultivateurs. Je rappelle cette évidence : ce sont les meilleurs sols qui portent les meilleurs pâturages. Les éleveurs comprennent mal pourquoi ils doivent parfois payer des amendes lorsque leurs troupeaux entrent dans un champ, alors que nul ne les indemnise lorsque leurs parcours sont défrichés et mis en culture par autrui.

LA BROUSSE ET LES PARCOURS

Dans la région de Tin Arkachen, la brousse (au sens fulfulde de "ladde": l'espace non humanisé, opposé à "ouro": le village), pâturée ou non, peut être classée en trois grands types de parcours qui présentent chacun un intérêt variable sur le plan pastoral (voir carte) :

- les formations végétales sur argile et cuirasse ferrugineuse : 500 km².
- les formations sur sable (dunes ou placages sableux) : 620 km².
- les formations sur sols hydromorphes et adjora : 50 km².

Les cultures et les jachères récentes (30 km²) sont presque toujours situées sur la dune et représentent donc des défrichements effectués sur la deuxième catégorie.

Les pâturages de ce qu'il est convenu d'appeler la "brousse tigrée"⁽¹⁾ sont d'un intérêt très limité, sauf en début de saison des pluies, grâce aux repousses des jeunes feuilles d'arbustes et, en début de saison sèche, grâce aux litières de feuilles mortes tombées à terre et utilisées essentiellement par les chèvres.

La "brousse tigrée", ainsi nommée à cause de l'aspect "peau de tigre" qu'elle a sur les photos aériennes, semble être une formation caractéristique d'un milieu en voie d'assèchement. De fait, la faible pluviosité de 1972 et 1973 a précipité sa destruction, indépendamment de la pâture. La "brousse tigrée" est en train de disparaître, en tant que telle, et une grande partie des arbustes qui la composent crèvent ou sont déjà morts, notamment *Pterocarpus lucens*. Les espèces caractéristiques sont essentiellement arborées ou arbustives :

Pterocarpus lucens, *Combretum micranthum*, *Grewia bicolor*, *Commiphora africana* (qui se maintient bien), *Acacia seyal*, *Acacia* sp.

(1) le terme "fourré" paraît moins saugrenu. Il convient mieux à la réalité au sol : la brousse touffue à *Pterocarpus lucens* a bien l'aspect d'un immense fourré lorsqu'on la découvre venant du séno. Il convient parfaitement pour désigner cette formation. Je l'utiliserai dans le sens tamachek local de "finta" (brousse noire, profonde ; fourrés impénétrables).

La strate graminéenne est toujours très modeste, limitée souvent aux petites plaques sableuses qu'on trouve parfois à l'intérieur de cette formation caractéristique des étendues plus ou moins argileuses et des cuirasses ferrugineuses: *Schoenefeldia gracilis*, *Loudetia togoensis*, *Aristida mutabilis*, en proportion variée.

On y trouve également quelques touffes d'*Andropogon gayanus* en dehors des zones de pâtures habituelles.

Si le *Ptérocarpus lucens*, qui présentait le principal intérêt fourrager de cette formation, est en voie de destruction rapide, l'herbe ne profite pas forcément de cet éclaircissement de la strate arbustive. D'immenses glacis dénudés progressent à l'intérieur de cette formation comme une lèpre.

Malgré la dégradation qui l'affecte, le fourré reste par excellence le refuge de la faune sauvage, notamment des carnassiers, mais aussi de la gazelle et de l'autruche lorsqu'il n'est pas trop dense.

Le fourré n'est pratiquement pas pâturé au cours de la saison sèche, sauf par les petits ruminants dont les bergers émondent ou abattent les arbres ou les arbustes si la litière de feuilles mortes est insuffisante.

L'ensemble des formations regroupées dans la catégorie A de la carte constituent les meilleurs herbages de la région. Ce sont ceux de la dune. Suivant l'ancienneté de l'erg et la pression de la pâture ou de la culture, la composition des pâturages varie.

Sur la dune de Gountouré Niénié à Gandéfabou et sur le Séno Yarendi, ce sont les graminées annuelles qui dominent : *Schoenefeldia gracilis*, *Aristida mutabilis*, *Cenchrus biflorus*, *Ctenium elegans*, *Aristida stipoides*.

Zornia glochidiata prolifère si la pâture est très agressive.

La strate supérieure était, avant 1973, essentiellement composée de *Combretum glutinosum* au port arborescent.

Il a pratiquement disparu aujourd'hui, plus ou moins bien remplacé par *Balanites aegyptiaca* dans les zones à très fortes densité de petit bétail, comme autour de Gandéfabou Kel Ewel par exemple. Ailleurs, *Guiera senegalensis* occupe les petites dépressions de la dune où il était associé à *Andropogon gayanus* avant que celui-ci ne soit détruit, depuis une vingtaine d'années, par la coupe et la pâture. Sur le Séno Yarendi et la dune de Gountouré, le pâturage à graminées est détruit dès les mois de décembre et janvier. Le fait est systématique de Gountouré Niénié à Gandéfabou. Il l'est presque entièrement en avril sur le Séno Yarendi en année favorable et dès le mois de mars en année difficile, comme en 1980. Sur le Séno Mango et le Séno Danadio raisonnablement ou pas pâturées (1) les silhouettes d'arbres, d'arbustes ou de plantes grasses comme *Commiphora africana*, *Guiera senegalensis* ou *Euphorbia bassamifera* parsèment la steppe à *Ctenium elegans*, *Aristida mutabilis*, *Schoenefeldia gracilis*, *Eragrostis trémula* ou *Cenchrus biflorus*, *Aristida mutabilis* et *Schoenefeldia gracilis*.

En zone vierge, près de la frontière du Mali, les associations sont à peu près les mêmes avec *Blepharis linariifolia* et *Andropogon gayanus*, soit en plaques soit sur des surfaces de plusieurs hectares voire plusieurs dizaines d'hectares pour *Andropogon gayanus*. Parfois même, *Cymbopogon giganteus* est intercalé aux touffes d'*Andropogon gayanus*. Il y a également du *Panicum laetum* dans les petites dépressions.

Andropogon gayanus n'a pas résisté aux quelques mois de pâture de 1972 et 1973 à l'ouest du forage Christine lors de la première ouverture.

(1) sauf en 1972 et 1973.

On n'en trouve plus aujourd'hui que quelques touffes éparses alors qu'il y existait abondamment comme aujourd'hui dans la moitié sud du Séno Mango à plus de 22 ou 23 kms des points d'eau. On peut parler ici de savane (1).

Sur le Séno Mango, le pâturage herbacé est à peu près continu partout.

Sur la dune d'Eraf n'Aman et le Séno Tangabaguen, la disparition de *Combretum glutinosum* laisse un horizon dégagé parsemé de *Guiera senegalensis*, *Balanites aegyptiaca* ou *Euphorbia balsamifera*. Les graminées y sont les mêmes que sur le Séno Mango : *Cenchrus biflorus*, *Schoenefeldia gracilis*, *Aristida mutabilis*, et *Ctenium elegans*. Cependant, la présence de *Cenchrus biflorus* est plus systématique, alors que *Blépharis linariifolia* et *Andropogon gayanus* ont disparu. Le reste se maintient assez bien, car la mare d'Eraf n'Aman ne permet pas - sauf exception - la pâture toute l'année.

Si les formations sur dunes (séno) et le fourré occupent la plus grande partie de la région de Tin Arkachen, la forêt des mares et des adjora constituent un milieu du plus haut intérêt écologique mais aussi pastoral pour le petit bétail et les chameaux. Il faut se dépêcher de l'écrire car leur destruction ne saurait tarder.

Ces forêts des bas-fonds inondables et des mares de Soum, Sébangou et Loukodou (2) constituent un milieu très particulier. Elles sont séparées par des seuils à peine marqués dans la topographie qui portent presque toujours les espèces du fourré environnant.

(1) la taille et la densité des touffes d'*Andropogon gayanus* y est remarquable et beaucoup de régions soudaniennes ne possèdent plus de telles formations.

(2) je ne mentionne pas celles du Haut-Béli car leur déboisement est terminée, sauf quelques petits lambeaux vers Amaoual.

Cette végétation des mares ne présente pas d'intérêt pour l'élevage du zébu, mais elle est très recherchée pour le petit bétail (émondage) et les chameaux. Surexploitée, elle est en voie de destruction très avancée : *Anogeissus leiocarpus* et *Mitragyna inermis* (toujours très mutilés) *Acacia seyal*, *Acacia ataxacanta*, *Bauhinia s.p.*, *Grewia tenax*, *Grewia fravecens*, *Wimania americana*, *Ziziphus micronata*, etc... voisinant avec les espèces du fourré sur les sols moins argileux et moins humides.

Les *Anogeissus*, maîtres anciens de ces lieux, sont en train de disparaître à cause de l'élagage excessif, dont ils sont victimes. Ils ne se reconstituent plus car ils sont désarmés devant la dent du bétail à la différence de certains épineux.

La steppe de la dune est perturbée par les défrichements dans les zones proches des points d'eau (fig. III). L'effet immédiat de mise en culture est bien sûr la suppression du couvert arbustif et arboré. *Balanites aegyptiaca* et *Acacia radianna* colonisent bien la jachère si la pâture le permet. Ces deux arbres sont d'ailleurs les principaux vainqueurs de la sécheresse du début des années 1970.

Les anciens champs sont également reconquis par : *Piliostigma reticulatum*, *Guiera senegalensis*, *Bauhinia rufescens* sur *Schoenefeldia gracilis*, *Cenchrus biflorus*, *Aristida mutabilis* et *Eragrostis tremula*.

En Oudalan, la mise en culture est continue - et sans amendement notable - pendant plusieurs dizaines d'années parfois. La brousse ne se reconstitue pas en l'état antérieur après un tel traitement et on peut se demander si ce n'est pas la culture du mil qui façonne le paysage végétal à long terme, en le dégradant d'un point de vue écologique et pastoral. Une telle idée se manifeste dans les témoignages présentés plus loin.

Les champs et les jachères plus ou moins récentes occupent une superficie de 25 à 30 km² dans la zone d'étude. Un Kel Ewel disait : "La brousse est gâtée, mais ce n'est pas la faute du bétail". On peut effectivement réfléchir en ce sens car la durée de mise en culture varie ici entre 10 et 30 ans, parfois plus. L'exemple d'Oursi montre que la dune est d'une extrême fragilité. La "beauté" de l'erg d'Oursi est celle d'une mauvaise carte postale (1).

LA FAUNE

La Haute Volta possède des espèces animales sauvages en voie de disparition à l'échelle de l'Afrique Occidentale et certaines ne se trouvent plus - dans le pays - que sur le Seno Mango et ses environs. Elles sont très menacées comme l'autruche ou sur le point d'être exterminées comme la gazelle dama, la gazelle dorcas ou le guépard

Je veux insister sur cette question car il ne faudrait pas que l'honneur de ce pays soit entaché par une omission de ma part qui entraînerait une attitude irresponsable vis à vis de ce patrimoine. La région de Tin Arkachen fait d'ailleurs partie de la "réserve sylvo-pastorale et partielle de faune du Sahel" (décret du 9.12.1970). Les estimations d'effectifs que j'avance parfois concernent la zone d'étude telle que je l'ai circonscrite (frontière, dune de Gountouré Niénié, piste Gandéfabou Kel Ewel - Eraf n'Aman) sauf indication contraire.

Liste des animaux vus dans la zone en 1979 et 1980 et effectifs probables (estimations personnelles) :

- gazelle rufifrons 100
- gazelle dama (biche Robert) 10
- phacochère 50 ?
- Oryctérope (30 terriers actifs)

(1) Oursi est situé en Oudalan mais en dehors de la région de Tin Arkachen.

- hyène tachetée courante
- hyène rayée courante
- chacal courant
- renard pâle courant
- chat doré (1) quelques individus ?
- chat de Lybie quelques individus
- guépard 5 à 10
- autruche 50
- éléphant 200 ? (saisonnier)
- grande tortue (*Testudo sulcata*) quelques individus, et quelques oiseaux spectaculaires comme l'outarde, le grand calao, le serpentaire et diverses autres espèces, essentiellement sur la mare d'Eraf n'Aman : cicogne, pélican, spatule, etc... sans oublier rapaces et vautours.

J'ai recueilli quelques témoignages à propos d'animaux rares : panthère (un témoignage), gazelle dorcas (deux témoignages (2)). Le porc-épic existe probablement : j'ai trouvé un cadavre sur le Séno Danadio en avril 1979.

La présence d'autres animaux est probable, mais je les signale sans témoignage précis, à la suite de H. Barral (1978 : le serval, le varan et le lycaon dans l'extrême nord de la zone et probablement au Mali.

D'autres animaux ont disparu récemment ou apparaissent exceptionnellement dans la région à partir des environs de Soum : le lion et - peut-être - le lynx caracal.

(1) la littérature ne le signale pas au Sahel. Je l'ai vu à deux reprises et il ne s'agissait certainement pas de caracals ou de chats de Lybie. Je connais bien le lynx et le chat de Lybie (*Felis libyca*) et la confusion avec le serval (tacheté) n'est pas possible, à moins qu'il existe des individus au dos et au flanc plus foncés que de coutume et sans tâches. Les mensurations de l'animal que je signale comme étant le chat doré sont très proches de celles du serval.

(2) dont un à propos d'un abattage (chasseur "sportif")

Je tiens à signaler également deux survivants (en 1979) sur le Béli : un lion et un hippotrague. Ils boivent tous les deux en saison sèche à Tin Rhassan. Il y avait cinq lions à Tin Rhassan il y a à peine quatre ans. Les hippotragues étaient encore assez nombreux, il y a une trentaine d'années. Les Kel Tamachek utilisaient leurs peaux pour en faire des boucliers et cela, jusque dans les années 20 (1)

La faune de l'Oudalan a été détruite en quelques dizaines d'années. Seuls, les oiseaux migrateurs du Béli et d'Oursi voient leurs effectifs se maintenir, encore qu'ils commencent à souffrir de la chasse depuis 1974 (canards et oies surtout). Il me semble que les effectifs baissent depuis 1972, année où j'ai vu le Béli pour la première fois.

Les animaux importants (2) :

L'éléphant : l'extrémité sud-ouest de la région reçoit, en début de saison des pluies, un important troupeau d'éléphants qui nomadisent suivant un itinéraire précis dans le Gourma occidental, entre les lacs du fleuve Niger (Do) et le nord du Djélgodji par la mare de Gossi. A partir de Soum, ils viennent par petits groupes vers Sébangou, Loukodou et la petite mare de Fété Tilloki au pied du versant méridional du Séno Mango. Ils repartent en septembre par le fourré entre Séno Mango et Séno Yarendi et les formations hydromorphes de Loukodou et Sébangou pour se regrouper à Soum avant de repartir vers le nord.

(1) Barral pense qu'il s'agissait peut-être de damalisques (communication orale).

(2) pour leur beauté spectaculaire, leur fragilité en tant qu'espèce et leur rareté en Haute Volta. J'admets volontiers la subjectivité du terme. Importants, ils le sont tous, bien entendu.

Ils consomment essentiellement du pâturage arbus-tif et arboré et ne doivent pas manquer de souffrir de la destruction par la sécheresse de 1973, ou de celle de la magnifique forêt à Anogeissus et Mitragyna qui occupe les cheneaux de Loukodou, Sébangou et Soum et qui est en train de périr de la pitoyable façon que j'ai dite. Personne ne les chasse en Haute-Volta.

Le cas de la gazelle rufifrons : son effectif dans la zone d'étude est probablement d'une centaine de têtes, ce qui constitue une densité exceptionnelle pour l'Oudalan, bien qu'elle soit forcée par les Bella avec les chiens et chassée au fusil par des gens de passage. Celles du nord-est de la zone boivent à Eraf n'Aman quand il y a de l'eau mais la plupart des individus du Séno Tangabaguen et du Séno Mango ne boivent pas en dehors de l'hivernage, grâce aux feuilles mortes des arbustes et à Euphorbia balsamifera dont ils sucent la sève en entamant l'écorce ou en sectionnant l'extrémité des jeunes pousses, comme les autres gazelles (dama et dorcas) et autruche. Protégée de la chasse et des chiens, elle s'accommode assez bien de la présence des troupeaux et ne dédaigne pas de côtoyer les chèvres sur le séno. On la trouve aussi bien sur la dune que dans les formations à Ptérocarpus lucens, y compris vers Zamarkoye (nord-est de Feririlio) et vers le Zaran Kipsi, au sud de Gountouré Niénié. Elle vit en général isolée ou en groupe de cinq ou six têtes.

L'autruche : en Haute-Volta, elle n'existe plus qu'ici. Très mobile, son effectif (côté voltaïque) est probablement de 40 à 50 individus environ. Elle fuit la Land Rover à 150 mètres et détale à 500 mètres à la vue du chameau monté, ce qui laisse supposer qu'elle est braconnée par certains habitants de la région, alors que les possesseurs de véhicules ne la tirent pas, sauf exception récente. Elle s'accommode de tous les milieux mais fréquente surtout le séno. On peut la voir en paire ou en groupe de trois ou quatre.

J'ai vu, une fois, douze individus ensemble entre Sirengou et Gandéfabou Djelgobé, mais cela est exceptionnel. Elle ne boit pas, grâce à Euphorbia balsamiphéra comme les gazelles. Quelques individus vivent encore dans le fourré vers Zamarkoye, mais son dernier refuge est le Séno Mango.

Les oeufs sont ramassés par ceux qui les trouvent. La gazelle dama dite "biche Robert" : si la situation de l'autruche en Afrique Occidentale est grave, celle de la Dama l'est encore plus. Ce joyau de la faune sahélienne est en train de disparaître. Contrairement à la gazelle rufifrons, la gazelle dama ne supporte pas la présence de l'homme et du bétail, même si on ne la chasse pas. Ici en tout cas. En Haute-Volta, on ne la trouve que sur le Séno Mango et, exclusivement dans sa partie vierge, donc sur la frontière. Son effectif n'y dépasse pas dix à vingt individus à mon avis (1) mais elle existe probablement en plus grand nombre entre la frontière et la limite de pâture sud-est du bétail qui boit au point d'eau malien de Tin Senanen (2). Elle non plus ne boit pas en saison sèche. Elle ne sera sauvée en Haute-Volta que par la création d'un sanctuaire. Je n'ai jamais vu plus d'un individu à la fois et toujours à pied ou à chameau, jamais en automobile.

Le guépard : l'effectif qui subsiste ici est probablement de cinq à six individus. Peut-être ce groupe se divise-t-il en deux, au moment des pluies. Le guépard doit boire régulièrement et ses déplacements liés à l'eau sont assez faciles à connaître suivant les saisons et la situation des mares. Le rendez-vous avec lui est trop facile dans cette région pour que je donne le moindre renseignement concernant sa localisation. Je voudrais cependant faire deux remarques inhabituelles quant à son écologie et son environnement. La première est qu'il vit essentiellement dans le fourré. Je ne l'ai jamais rencontré sur le séno, ni ses traces, alors que la littérature spécialisée le présente comme un habitant des espaces dégagés.

(1) ces estimations ne doivent rien à des méthodes de mesure classiques, mais plutôt à l'habitude. Je les donnai avec conviction, mais sans garantie.

(2) puits récent dont on parle en Oudalan mais que je n'ai jamais vu. Il serait situé à 40 kms à l'ouest de Tin Tabakat.

La deuxième ost qu'il n'est pas devenu prédateur du bétail. Cela explique que les éleveurs ne le détestent pas, contrairement à la hyène et au chacal à qui ils vouent une haine qui paraît d'ailleurs disproportionnée avec le laxisme dont certains font preuve aujourd'hui quant au gardiennage du bétail, Djelgobé mis à part. Contrairement à ce qu'on dit habituellement de lui par ailleurs, il ne fuit pas l'homme systématiquement, bien qu'il soit d'une extrême prudence et très nocturne.

La dorcas : il n'en subsiste plus que quelques individus. Elle semble cependant un peu moins exigeante que la dama quant à sa tranquillité. Un de mes informateurs en a vu une en 1979 vers In Taïlalé.

Dorcas, Dama et Rufifrons regroupées sous l'appellation de gazelles sont protégées en Haute-Volta et, a fortiori, en Oudalan qui est une réserve partielle de faune.

Le Béli et ses oiseaux mis à part (qui mérite un classement en réserve totale) (1), on peut considérer que les autres animaux, malgré leur rareté, sont moins menacés grâce à leur discrétion ou parce qu'ils sont peu chassés : chat doré (s'il s'agit de lui) chat de Lybie, porc-épic, grand calao, tous rares ; ou renard pâle, fréquent.

Mention particulière doit être faite de la grande outarde qui me semble en train de disparaître et dont les plumes jalonnent les traces automobiles d'explorateurs du dimanche.

La destruction de la végétation aux abords du Béli (Eraf n'Aman, Fadar Fadar) semble avoir condamné le varan. Quant à la grande tortue, je n'ai jamais rencontré d'individus de taille adulte.

(1) la chasse vers Soum et sur le Béli apparaît comme un fait à suivre désormais.

Un témoignage fragile laisse supposer que le lynx aurait fait une incursion récente sur le Séno Yarendi mais il est difficile de faire distinction avec ce que je crois être le chat doré ou le serval car le tamachek local est peu précis à ce sujet.

Le phacochère est moins fréquent qu'on le dit. Islam ou pas, il est chassé par certains, j'en suis convaincu. Pintades et francolins restent assez fréquents.

Tous ces animaux sont les survivants d'une faune qui, peuplait l'Oudalan il y a à peine trente ans. Il n'est pas nécessaire d'être un vieillard pour évoquer les dorcas, les rufifrons, les autruches et autres hippotragues (damaliques ?) qui évoluaient dans les savanes à Andropogon gayanus de l'Oudalan central, à Oursi comme à Bangao.

Cette vie sauvage a été détruite en quelques années et cela n'a certes pas l'excuse du "progrès". Elle ne subsiste plus que sur le Séno Mango et ses abords immédiats, grâce à quelques individus seulement. Cet appauvrissement est un aspect de la destruction gratuite de la nature non une rançon de l'amélioration de la condition humaine dans la région. La bêtise est sa seule excuse.

LA QUESTION DE L'EAU

La relativité des ressources que j'ai déjà eu l'occasion d'évoquer apparaît avec évidence à propos de l'eau. Une description sans discussion à son propos signifierait peu de choses.

Au risque de surprendre, il convient de préciser qu'ici (1), l'eau n'est pas perçue comme une richesse, mais comme un moyen d'accéder à cette richesse que constitue le pâturage. Elle n'est pas bonne en soi, sauf sur le plan du confort personnel, bien entendu. Elle est utile si elle permet d'accéder le premier ou parmi les premiers à un milieu non pâturé précédemment.

(1) opinion essentiellement pastorale. La plupart des Bella ne partagent pas ce point de vue.

Elle deviendra mauvaise, d'une certaine façon, si sa découverte entraîne un afflux excessif de gens moins exigeants que soi, moins motivés moins riches en bétail, ou ayant un genre de vie différent de celui qui aura utilisé le point d'eau le premier. L'eau deviendra alors un facteur de dispersion. Elle chassera les plus difficiles, y compris et surtout ceux qui l'auront découverte ou, plus probablement, leurs descendants.

Si l'absence d'eau dans une brousse donnée, permet à la fois son exploitation et sa conservation, ceux qui l'utilisent ne seront pas favorables à la création d'un point d'eau à proximité. Si une telle opération est effectuée par d'autres et malgré eux, cela ne veut pas dire qu'ils ne l'utiliseront pas mais ils seront certainement les premiers à en partir lorsque se manifesteront les premiers effets de la dégradation des parcours. Sans préjuger pour l'instant des opinions émises par les Kel Tamachek et les Peul de Tin Arkachen à propos d'une éventuelle réouverture d'un forage à Boula, on peut faire un certain nombre de remarques sur l'eau et son utilisation actuelle.

Une première constatation s'impose. Il n'y a pas de puits dans la région. Il y a certes des mares temporaires utilisées quand il y a de l'eau. Il y a également des puisards (puits temporaires recreusés chaque année) mais il n'y a pas de puits, au sens habituel du terme. Deux puits cimentés ont été creusés dans la région à la suite d'interventions étrangères mais ils ne sont pas vraiment utilisés, surtout celui de Gandéfabou Djelgobé. Personne n'unit ses efforts à d'autres pour faire un bon puits à gros débit. Chacun fait son puisard et en reste le maître. D'autres peuvent s'en servir avec autorisation, mais celui qui a creusé le puisard reste prioritaire pour son utilisation. L'habitude veut qu'on ne refuse pas le droit d'usage, si le débit du puisard est suffisant.

Une deuxième constatation a pu être faite à plusieurs reprises. Le refus explicite d'avoir un puits "chez soi".

Un premier exemple a été constaté à une mare temporaire située près de Tin Adjiar et Gandéfabou Kel Ewel (1). Les Peul Gaobé Warag Waragen y font boire leurs chèvres et leurs moutons en saison sèche, en creusant des puisards. Rien ni personne ne les empêche de creuser un puits au bord de la mare ou de le faire faire par un puisatier si, par un hasard bien improbable, ils n'étaient pas capables d'oeuvrer eux-mêmes. En 1979, un philanthrope vint proposer de faire creuser un puits : les gens travailleraient pour le prix de leur nourriture, puisque l'ouvrage leur était destiné. On trouva un volontaire (un voyageur qui passait par là allant à Gorom). Il a creusé pendant une journée sous le regard du représentant du puisatier. Les Peul avaient expliqué qu'ils n'étaient pas assez "résistants" pour ce genre de travail. Le puits a peut-être été fait. Si oui, qu'est-ce que cela a changé ? Au mieux, rien : on va l'abandonner à son sort et on continuera à se servir des puisards en saison sèche. D'ailleurs, on n'est pas là en hivernage et, si on y était, on utiliserait la mare en eau à ce moment de l'année. Au pire, le puits va permettre, par son débit et par le fait que les gens du lieu ne le maîtriseront pas (c'est le puits du "Blanc"), à des étrangers de venir abreuver leurs troupeaux et de consommer outre mesure, le pâturage environnant. En effet, la pâture est libre et le seul moyen de protéger un peu ses parcours est justement le contrôle de l'eau, perturbé, dans un cas pareil, par l'ingérence extérieure. Quoi de plus raisonnable dans la logique locale, que de vouloir limiter le nombre de zébus ici en saison sèche entre les deux gros points d'eau que sont Gandéfabou Kel Ewel et Tin Adjiar, voire Oursi ?

Un deuxième exemple significatif est celui de X. Lors de mes premiers passages à cette mare, j'avais surtout eu des rapports avec les Djelgobé qui campent à proximité.

(1) donc en dehors de la zone d'étude, mais à proximité immédiate.

Un jour, les Ihayawan qui occupent la zone comprise entre cette mare et Zamarkoye, en saison sèche se sont manifestés pour me dire qu'ils en étaient les "patrons" et qu'ils ne voulaient pas d'un puits chez eux. Ils eurent à me dire qu'un "américain" (1) avait voulu en faire un et qu'ils avaient refusé.

Il y a de l'herbe en saison sèche autour de cette mare parce que la charge y est plus faible qu'à Gandéfabou Djelgobé ou Fadar Fadar. Cela parce qu'elle ne garde l'eau qu'en hivernage et que les puisards doivent être profonds et creusés dans la roche. Il y a de l'herbe autour et il faut la mériter. Où est le mal ? Il y a de l'herbe justement parce qu'il y a peu d'eau ou plutôt parce qu'il y a peu de volontaires pour creuser des puisards difficiles. Nulle interdiction ne vise d'ailleurs ceux qui voudraient venir. Ils ne viennent pas, mais le feront certainement si un puits est installé là. Les Ihayawan pensent qu'ils saccageront la brousse car ils ignoreront le prix de sa conservation. Le puits fera le jeu des moins responsables. Il pénalisera les meilleurs. Il contribuera à détruire les parcours car dans un tel milieu, et compte tenu de l'état de nature local, on utilise raisonnablement les ressources végétales par une charge adéquate ou bien on les détruit en ne ménageant pas leur capacité de renouvellement à court ou moyen terme. Vouloir ignorer une telle évidence, c'est délibérément vouloir casser un genre de vie et une société. Ce n'est pas travailler pour cette société, de son point de vue, et encore moins dans un but "productiviste", puisqu'on détruit la matière première qu'utilise l'économie locale. Ce n'est pas "rationnel".

Un autre indice significatif de l'attitude des populations, vis-à-vis de la question de l'eau, est un refus d'abreuvement intervenu en 1979 à X. Au cours de la saison sèche 1979-1980, un troupeau mené par des bergers s'est présenté venant du Mali.

(1) ce n'est d'ailleurs pas un américain...

Il était composé de 200 têtes environ, premier lot d'un troupeau plus important appartenant à un amrit du Gourma malien faisant passer son bétail en Haute-Volta pour des raisons que j'ignore. Le troupeau avait fait étape à Fadar Fadar puis à des puisards plus méridionaux où il s'était vu refuser le droit de boire par les Peul de l'endroit. Même refus à X mais les bêtes étaient alors à la limite de la survie et il était inconcevable de les laisser mourir de soif. Une solution originale fut trouvée, après discussion : les bergers durent payer une certaine somme pour avoir accès à l'eau des puisards. La formule était inhabituelle sur le plan coutumier et le prix demandé dérisoire par rapport au service rendu mais pour des bergers ayant peu d'argent sur eux et travaillant de toute façon pour un patron, la somme remplissait tout à fait le rôle de dissuasion que voulait lui faire jouer les Imghad de l'endroit. Ces derniers n'étaient d'ailleurs pas inquiets pour l'eau de leurs puisards car leur débit est bon mais deux cents têtes suivies probablement de quatre ou cinq cents autres représentaient une augmentation d'un tiers environ de la charge habituelle locale. Bien sûr, c'est cela qui préoccupait les Touareg.

Un autre signe de la prudence des pasteurs vis-à-vis de l'eau est le cas des puits anciens abandonnés dans les environs. Les civilisations probablement paysannes et sédentaires qui existaient dans la région avant qu'elle ne soit conquise par les Touareg, avaient creusé des puits à très gros diamètre. Ils étaient en outre cuvelés en pierres de taille, comme on peut encore le constater aujourd'hui. La qualité de ces ouvrages rappelle celle des meilleurs puits du Yatenga, par exemple, qui sont d'origine Dogon ou Kurumba au dire des Mossi qui les auraient trouvés là au moment de leur installation (16^e siècle) et qui les utilisent encore aujourd'hui.

Ces puits sont souvent associés à des sites villageois très visibles sur certaines dunes. Ils sont connus de nombreuses personnes. Plusieurs d'entre eux sont encore en bon état et possèdent une profondeur de plusieurs mètres. Bien sûr, ceux qui sont situés dans des zones sans eau aujourd'hui se trouvent au milieu de riches pâturages (et pour cause !) comme, par exemple, au nord de Loukodou ou dans la brousse de Zamarkoye...

Aucun n'a fait l'objet d'une tentative de rénovation ou d'un creusement parallèle de la part des populations et ce n'est pas faute d'en parler ! Les puisatiers de passage ne manquent d'ailleurs pas de les visiter. Un de ces puits, bien conservé, se trouve entre Loukodou et le Séno Mango, au pied nord du Séno Yarendi. Rénové, ce puits permettrait l'exploitation - pour un effectif probablement limité - de l'ensemble du Séno Mango qui deviendrait accessible en saison sèche dans sa totalité ou presque. Rien n'a été fait en ce sens ni par les Itaboten - qui s'installent à Loukodou en saison sèche ("Il y a peut-être des serpents là-dedans ou des diables !" "Ce sont les puits de ceux du Hombori !" "Nous, on ne descend pas là-dedans !") ou par les Djelgobé de Gountouré ("Les puisatiers viennent parfois. Ils regardent et s'en vont... mais nous, on ne leur demande rien !" "Ces puits c'est pour les Oumbébé !"). On peut, sans grand risque de se tromper, supposer que les gens de l'Oudalan ne sont pas aussi timorés qu'ils le disent - en plaisantant ! - et que, si le sens de l'humour ne leur fait pas défaut, il ne s'exerce pas à propos d'une question aussi sérieuse et qui touche de si près leur vie et leur bétail... Ces puits sont peut-être irrécupérables... On peut quand même s'étonner d'une telle indifférence et se demander si elle n'est pas qu'apparente. Ne relève-t-elle pas de la même méfiance que celle des gens dont j'ai décrit l'attitude ? Tout se passe comme si les éleveurs locaux raisonnaient ainsi : "Nous sommes déjà là. Notre bétail y pâture. Pourquoi un nouveau point d'eau ? Il ne nous apportera rien de plus. Il ne peut bénéficier qu'à d'autres qui dégraderont nos parcours, d'autant plus qu'ils n'auront pas peiné pour avoir l'eau et seront peu respectueux des pâturages."

D'ailleurs, la survie du groupe est aussi politique et culturelle. Améliorer le point d'eau, c'est attirer "chez soi" des gens qu'on n'aime pas forcément ou qu'on craint. Plusieurs sociétés se côtoient en Oudalan et investir au profit de l'ennemi est absurde. Il ne faut pas oublier le passé guerrier récent des sociétés pastorales locales. Certaines personnes encore vivantes aujourd'hui l'ont vécu .

La recherche de site à puisards n'a pas la même intensité partout. De mémoire d'homme, il n'y a jamais eu de puisard ou de puits dans la mare temporaire de Gountouré Kiri, à l'ouest de Gountouré Niénié. Les campements des environs de Gountouré Kiri font boire habituellement à Gountouré Niénié.

Durant la saison sèche de 1979 à 1980, les gens de Gountouré Kiri décidèrent d'avoir de l'eau pour eux et le petit bétail. Ils creusèrent et - bien entendu - trouvèrent de l'eau entre douze et quinze brassées. Voudrait-on faire croire que nul n'avait essayé auparavant, alors que les Djelgobé sont sur la dune de Gountouré depuis soixante ans ?

Dernier fait remarquable concernant l'utilisation de l'eau (peut-être pourrait-on en trouver d'autres...) : le "traitement" de l'eau des mares. J'aurais l'occasion de décrire l'importance d'Eraf n'Aman dans l'ensemble des parcours de saison sèche de l'Oudalan occidental. A partir de cette mare, le bétail atteint le sud-ouest du site du forage, vers le Séno Danadio, qu'il s'agisse d'ailleurs de zébus, de chèvres ou de moutons.

L'eau d'Eraf n'Aman cesse d'être utilisable par le bétail en avril en général. Les Bella et les Gaobé s'y maintiennent le plus longtemps possible "car il y a de l'herbe", alors que les Djelgobé, plus exigeants que les autres sont partis depuis plus d'un mois.

Rien n'est fait à Eraf n'Aman pour empêcher les animaux d'entrer dans la mare avant de boire. Voudrait-on rendre l'eau moins attractive qu'on ne s'y prendrait pas autrement. En laissant entrer les troupeaux dans la mare, le bétail piétine la boue et pollue l'eau. Pendant ce temps, les enfants jouent à harponner le poisson et des pêcheurs placent et retirent des nasses, entrant et sortant de l'eau pendant que les femmes Bella fouillent la boue à la recherche des bulbes de nénuphar.

Tout cela les obligera ensuite à faire des petites cuvettes sur le bord de la mare pour y faire décanter l'eau de boisson après y avoir ajouté des morceaux de termitières pilés pour l'améliorer. Ne pourrait-on pas faire des abreuvoirs à quelques mètres (1) et puiser sans agiter la boue du fond de la mare, comme certains peuples pasteurs le font couramment en Afrique de l'Est, par exemple ? Ne pourrait-on pas envoyer les enfants jouer à autre chose qu'à remuer le fond boueux de la mare ? Ne pourrait-on pas récolter les racines de nénuphar (tikendi) dans les parties asséchées, ce qui se fait d'ailleurs également ? Ne pourrait-on pas demander au pêcheur de respecter un certain calendrier ? Cela a été fait en 1980, mais pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la qualité de l'eau. Une réflexion : "D'ailleurs, tu gâtes notre eau avec ta pêche" ne fut faite que pour mémoire. La remarque était pourtant d'évidence

Ces précautions seraient faciles à prendre. Mais à partir du moment où les Bella Waragen Waragen d'Eraf n'Aman et leur bétail supportent - à tort ou à raison - une eau parmi les plus "chargées" que j'ai jamais vu, ils auraient effectivement tort de se priver d'un surplus de tikendi, de se contraindre à abreuver à la main à partir de la mare ou de priver leurs enfants de jeux aquatiques. Ils ne feraient en cela que l'affaire des Djelgobé qui stationneraient plus longtemps à Eraf n'Aman, ou d'autres qui viendraient d'ailleurs utiliser leurs parcours habituels.

On peut discuter la valeur des cas que je signale. Ils sont cependant suffisamment significatifs, à mon avis, pour inciter à la prudence quant au rôle de l'eau. Le bétail ne meurt pas de soif au Sahel mais de faim.

Mais, dira-t-on, "Nombreux furent ceux qui allèrent au forage en 1972 lors de sa première ouverture !". Bien sûr, forage public, donc incontrôlable, par les locaux (2),

(1) cela se fait partout en Oudalan près des puisards suivant une technique copiée chez les Djelgobé.

(2) associés aux modalités d'utilisation mais pas consultés sur le principe même de l'ouverture.

La meilleure façon de se défendre d'une dégradation éventuelle des parcours sur le Séno Mango et ses abords, était d'y aller. Si on est persuadé de l'épuisement prochain d'une ressource, autant en profiter avant disparition complète et, si possible, le premier (1). La brousse pour tous, bien sûr, mais chacun pour soi !

Cette question de l'eau est difficile et il n'est pas question de trancher. Je voulais simplement faire une mise en garde, avant d'aborder le débat concernant le forage Christine, cela parce que les gens de la région me l'ont faite :

"Si on fait des puits partout, les gens vont s'installer partout. Il y aura des troupeaux partout. Partout les paysans vont venir faire des champs. Ca va gâter la brousse. La brousse sera gâtée et les éleveurs vont souffrir..."

(un homme de Gandéfabou Djelgobé, 1979).

- "Il n'y aura pas un type qui va m'empêcher d'abreuver à un forage public, non ? " (un Bella de Gountouré Kiri, 1979).

- "Si un puits public est fait ici, tout le monde pourra venir et nous ne pourrons rien dire" (un Ihayawan d'Amaoual, 1979)

A charge de discussion bien entendu....

(1) voir plus bas le témoignage d'Henri Barral à propos du comportement respectif des Peul et des Bella au forage en 1972. Je ne parle pas de 1973, on comprendra pourquoi...

CHAPITRE III.

LA CONDITION PASTORALE :
DE GANDEFABOU A GOSSI.

La description des parcours nécessiterait plus de détails et de précisions. Je souhaitais simplement caractériser les différents faciès végétaux. Il faut cependant rappeler une évidence : le climat de la région se caractérise par des saisons très contrastées. On imagine que la qualité des parcours varie au cours de l'année en fonction des pluies. Les remarques concernant la migration et l'équilibre hommes/bétail/ressources à l'échelle historique valent également pour des périodes plus courtes, annuelles ou saisonnières.

400 m de pluie tombent en moyenne chaque année sur la région entre juin et septembre, essentiellement en juillet et août. La première pluie intervient après les deux mois de plus grosse chaleur (avril et mai). Si elle est suffisamment importante (20 - 30 mm), elle fait lever les graminées en trois ou quatre jours et "active" le fourré tout aussi rapidement.

L'UTILISATION DE L'ESPACE EN SAISON DES PLUIES

Le comportement nomade est très souple. Il peut varier d'une année sur l'autre, suivant l'importance de la pluie ou la densité de bétail en un point donné. La description qu'on va lire concerne donc une situation moyenne propre à la fin des années 70.

Situons nous au moment de la première pluie consécutive, à la fin de la première semaine de juin. La répartition du bétail bovin dans la région est alors la suivante :

- Eraf n'Aman : 0 ou 500 têtes si la mare a tenu (1).

(1) ce ne fut pas le cas en 1979, mais plusieurs centaines de zébus et des chèvres buvaient encore à Eraf n'Aman au milieu du mois de mai 1980.

- Feririlio (Amaoual) : 1 000 à 1 200 têtes, s'il y a de l'eau, comme ce fut le cas en avril 1979, grâce à une pluie précoce qui remplit la mare et provoqua l'afflux de 1 000 têtes en 24 heures.

On peut voir plusieurs centaines de têtes à Feririlio si les puisards ont un débit satisfaisant, 200 dans le cas contraire.

- Gandéfabou Djelgobé : 3000 têtes
- Gandéfabou Kel Ewel : 3000 têtes
- Gountouré (Gountouré Niénié, Gountouré Kiri, Kolangay) : 3500 têtes
- Saba Kolangal - Saba Tin Rhassan : 800 têtes
- Fadar Fadar : 3000 têtes (pour mémoire)

A cette époque (juin), les 3000 têtes qui buvaient à Eraf n'Aman en avril se sont réparties entre Gandéfabou Djelgobé, Gandéfabou Kel Ewel et Oursi.

Tout cela représente environ 12000 à 13000 ^{bovins,} soit un effectif proche de celui recensé par Barral dix ans plus tôt. Il semble raisonnable d'ajouter à cela 4 000 UBT, environ représentant tous les autres types de bétail ; chèvres, moutons, chameaux, ânes, répartis de façon à peu près proportionnelle aux effectifs bovins sur les six points d'eau cités.

La situation que je vais décrire est assez variable, suivant que les premières pluies sont plus ou moins précoces ou qu'elles tombent sur des pâturages encore utilisables (comme ceux de l'In Selouman en avril 1979), suivant enfin qu'Eraf n'Aman s'assèche à la fin du mois de mars ou début avril, ou, comme ce fut le cas en 1980, à la fin du mois de mai.

La chute des premières pluies signifie que la dépendance du bétail vis-à-vis des points d'eau existant disparaît. Tout l'espace devient accessible aux animaux en quelques semaines parfois même quelques jours.

En juillet les possibilités de dispersion deviennent totales mais les déplacements interviennent en fait suivant des axes privilégiés très orientés. On se met en route vers le nord pour diverses raisons et par des chemins différents.

Le rythme de la nomadisation d'hivernage est en général le suivant :

Phase 1. Dispersion très opportuniste suivant l'importance et la localisation des premières pluies de juin qui vont faire lever la nouvelle herbe ou permettre d'utiliser des reliquats de pâturage de l'année précédente (herbe sèche) délaissés depuis le mois d'octobre par manque d'eau, ce qui est le cas dans la vallée de l'In Selouman et de ses environs.

Phase 2. Retour des hommes sur les lieux de culture, à savoir les dunes situées près des points d'eau en général et Sirengou (juillet).

Phase 3. Mise en route générale, après les semis, vers le nord et les terres salées du Mali (juillet).

Phase 4. Retour rapide d'une partie de la population en septembre pour effectuer les récoltes sur les champs de mil, tous situés en Haute Volta.

Phase 5. Retours plus ou moins opportunistes et circonstanciés (notamment du bétail d'Eraf n'Aman) vers les points d'eau de la saison sèche (octobre). On pourrait nuancer à l'infini. Habituellement, les déplacements de la phase 1 sont modestes. C'est le fourré à *Ptérocarpus lucens* qui est sollicité mais on assiste parfois à un déplacement général à vingt ou trente kilomètres au nord du Béli dans la vallée de l'In Sélouman si une pluie exceptionnelle en avril ou en mai fait apparaître des flaques d'eau dans cet adjora, permettant d'utiliser le pâturage arbustif et herbacé sec délaissé depuis le début de saison sèche par manque d'eau.

Ce fut le cas en avril 1979 : il n'y avait pas une seule vache entre Eraf n'Aman et Kacham à cette époque.

Une partie des gens et des animaux se regroupent pour les semis à la fin du mois de juin et au début du mois de juillet lors des premières pluies importantes. Ensuite, les campements sont déplacés pour éviter les déprédations du bétail dans les champs mais aussi pour se rapprocher des petites mares temporaires qui se remplissent à cette époque : Tin Arkachen, Sirengou, Sébangou, Fététilloki, Loukodou, Gountouré Kiri, Tin Arkachen, Tin Tabakat, adjora de Gountouré. Les animaux consomment alors la première herbe et les feuilles fraîches des arbustes. Cette phase 2 ne concerne pas vraiment les Djelgobé qui cultivent peu et ont, depuis quelques années, une assez grande partie de leurs troupeaux stationnant en permanence dans les environs d'In Daki ou In Tillit au Mali. Il est vrai que les troupeaux de laitières qu'ils conservent avec eux en Haute-Volta, sont souvent supérieurs en nombre à ceux des Kel Tamachek.

Les derniers départs interviennent après les deux sarclages habituels (1), au cours de la première quinzaine du mois d'août. Hommes et bêtes se retrouvent alors au Mali. C'est l'époque de la remontée progressive vers les terres salées et les mares du Gourma malien : Amniganda, Ebang Imallen, In Daki et même Gossi, soit par l'In Selouman, soit directement par le Séno Mango (avec étape à Tillétani sur la frontière, par exemple). Seuls les Kel Ewel restent dans la région. Ils ne dépassent pas Sirengou et Tin Arkachen.

(1) les Bella n'en font souvent qu'un.

Les deux voies de nomadisation vers In Daki sont fréquentées comme suit :

Voie du Séno Mango

Fractions	Lieux de culture et de départ
Foulbé Djelgobé	Gandéfabou Kel Ewel
Foulbé Kelli (1)	Gountouré Niénié
Ihayawan Imédédran	Gountouré Niénié, Gountouré Kiri

Voie de l'In Sélouman

Iklan Warag Waragen	Dune d'Eraf n'Aman, Fadar Fadar
Ihayawan Imghad Warag Waragen	Eraf n'Aman, Fadar Fadar
Foulbé Kelli (1)	Feririlio
Foulbé Djelgobé	Gandéfabou

(Fig. n° 1)

Quelques familles se contentent des terres salées et des pâturages voltaïques proches de la région, celles de Déou (3) pour les Kel Ewel et In Tailalé - In Téous pour certaines familles Foulbé Kelli de Feririlio.

La phase 4 intervient après deux mois de séjour sur les pâturages des environs d'Amniganda, Ebang Imallen et In Daki et l'utilisation des terres salées. C'est d'abord le retour des Bella pour la récolte du fonio sauvage au nord de la frontière puis celle du mil en septembre. Cette dernière est effectuée à peu près par tous. Ensuite, chacun retourne progressivement vers ses points d'eau de saison sèche.

(1) seuls les jeunes gens (célibataires ou jeunes ménages) vont au delà de la frontière avec la plus grosse partie du troupeau.

(2) ils s'arrêtent à In Tailalé.

(3) l'accès de la terre salée de Déou est de plus en plus difficile, car un village a été créé là depuis une trentaine d'années dont les habitants cultivent des sortes de légumes sur ses abords empêchant son utilisation normale par les éleveurs de la région.

Avant la chaleur, les "Maliens" (1) conduisant deux à trois mille têtes (dont du bétail Djelgobé voltaïque) venus à Eraf n'Aman au moment du froid (novembre-janvier), repartent vers le nord. Les gens d'Eraf n'Aman, au sens strict, essaient de se maintenir, le plus longtemps possible malgré une eau particulièrement boueuse. Si la mare s'assèche avant les premières pluies, car le plus fréquent, intervient une phase qu'on pourrait appeler "4 bis". Elle consiste en une descente vers le sud, soit vers Gandéfabou, soit vers Oursi. Cela paraît curieux de la part de ces Bella qui pourraient aller vers l'est le long du Béli en se rapprochant du "fief" de leurs Imghad mais les Iklan Warag Waragen sont divisés et les deux groupes - celui fidèle aux Imghad, celui réfractaire - ne s'aiment et ne se cotoient pas ; l'eau et le pâturage n'ont d'ailleurs pas grand'chose à voir en la matière...

La nomadisation des Djelgobé vers le nord est uniquement au service du bétail : ce sont les pâturages et la terre salée d'Amniganda qui les intéressent. Elle l'est également pour les Kel Tamachek, mais les Bella pratiquent alors une importance cueillette dans la brousse du Gourma malien : celle du fonio sauvage.

Les gens des Kel Gossi (Maliens), apparentés au Imghad Warag Waragen "patrons" des Bella d'Eraf n'Aman et de Fadar Fadar, récoltent en revanche les bulbes de nénuphar sur le Béli en début de saison sèche. On sait que ce produit est aussi recherché par les Bella Warag Waragen locaux.

(1) des Kel Gossi et leurs gens ainsi que les Djelgobé.

Rien de tout cela n'est vraiment différent de ce qu'a décrit H. Barral en 1969. Il se confirme que la nomadisation de saison des pluies vers le Mali est le support direct d'une migration des jeunes Djelgobé et d'une partie des troupeaux de leurs parents. Elle est le résultat normal d'une réussite qui a elle-même sa source dans la quête qui a conduit les Djelgobé des environs de Djibo en Oudalan depuis le début du siècle. Elle montre que la région évacue son trop-plein de bétail, n'en déplaie aux optimistes calculateurs de "charges".

LES PARCOURS DE SAISON SÈCHE

Pour bien comprendre la façon dont le Séno Mango et ses abords sont utilisés par le bétail des différentes fractions de la région, il est prudent de signaler un certain nombre de faits propres à l'élevage pratiqué en Oudalan en général et ici en particulier.

Sauf si le bétail aborde un pâturage vierge (riche en *Blépharis Linariifolia* et *Andropogon gayanus* consommés alors en priorité), la pâture est peu sélective en saison des pluies, et pratiquement pas en saison sèche, sauf^{au} début : l'importance de la charge fait que tout est consommé à la veille des pluies. Le bétail n'exerce vraiment un choix parmi les espèces qu'en septembre, au moment de l'épiaison qui rend certaines graminées indigestes (*Loudetia togoensis* par exemple), alors que d'autres sont très appréciées, comme le *Fanicum laetum*, mais ne résisteront pas au vent et au piétinement, une fois sèches, dès la fin du mois de septembre. Après, les animaux consomment la "paille" et les feuilles de quelques espèces arbustives. Dès le mois d'octobre un disque de dégradation complète apparaît autour du point d'eau. Il s'accroît en aires concentriques, s'il n'y a pas concurrence par le bétail d'un point d'eau voisin et si le pâturage est homogène. Un véritable front de broutage progresse alors jusqu'à une vingtaine de kilomètres environ du point d'eau à la veille de la première pluie. En 1969 Barral l'a localisé entre 15 et 18 kms. Il est actuellement à 20/22 kms quand le bétail boit tous les deux jours. J'ai trouvé des troupeaux Djelgobé à 23/24 kms de Gountouré, sur le Séno Mango, et même au-delà. Ce front possède

bien sûr une certaine épaisseur (entre 1 et 5 kms) qui varie suivant les années et les saisons. En mauvaise année et en fin de saison sèche, le front se réduit à une ligne cartographiable. Il s'inscrit nettement dans le paysage : le sol est nu en deça herbeux au-delà. Son épaisseur n'excède pas alors un kilomètre. Là est le lieu d'une exploitation raisonnable et équilibrée des ressources. Au delà, la nature reste intacte, en deça il y a dégradation plus ou moins rapide suivant la charge.

Ces distances sont également valables pour les petits ruminants, mais le front de pâture des chèvres n'est pas aussi visibles dans le paysage que celui des bovins car le petit bétail broute essentiellement le pâturage aérien.

L'éloignement du front de pâture est de 15 km en général à la fin du mois de février ou au début du mois de mars en direction des pâturages vierges (fig. 4 et 5) (1).

C'est le bétail le plus sédentaire qui marche le plus. Déplacer son troupeau de 50 kms pour un autre point d'eau et des pâturages disponibles est une nomadisation qui, en fait, repose le bétail et le nourrit mieux. Choisir de faire boire son troupeau toute l'année au même endroit revient à lui imposer, compte tenu des charges actuelles, 20 kms de marche en ligne droite par jour en avril-mai par une température de 44/46° sous abri, alors que chaque bête boit environ 40 à 50 litres d'eau tous les deux jours seulement. Les vaches maigres et sans lait sont le lot des gens peu mobiles. Leurs troupeaux ne sont en général pas gardés et consomment toujours les pâturages les plus dégradés. Ce sont les éleveurs les moins sédentaires qui réussissent le mieux en qualité et en quantité. Leurs troupeaux sont gardés et les berges les maintiennent toujours sur le front de pâture.

(1) ailleurs, en Oudalan, cela dépendait bien entendu de la charge mais celle-ci est devenue homogène et saturante. Aujourd'hui, les fronts de pâture se chevauchent partout, ce qui fait dire aux Peul qu'il n'y a plus "la brousse" en Oudalan, sauf au Séno Mango.

J'ai déjà évoqué la quête de nouveaux pâturages, la réussite inhérente à la compétence et au courage et la migration impliquée par cette réussite concrétisée par une augmentation du troupeau. Il va de soi que les choses se passent dans un contexte de concurrence. Ainsi un afflux inopiné de bétail aura tendance à accélérer ce processus.

Le fourré, très pauvre en herbe, n'est pratiquement pas pâturé en saison sèche par le zébu bien que son importance en superficie soit importante comme on l'a vu, y compris dans la zone inaccessible au bétail.

Depuis la fin des razzias (années 20) et l'accès à l'élevage et à la propriété du bétail de catégories sociales qui en étaient exclus avant, depuis également l'apparition des traitements contre les épizooties, le bétail a proliféré et une sélection naturelle se fait continuellement en faveur des individus meilleurs marcheurs. La capacité de déplacement du bétail croît d'année en année. Jusqu'en 1979, le comportement quotidien des troupeaux dans la région en fin de saison sèche était le suivant (1)

"Nous sommes (2) le 20 mars 1979. Le troupeau quitte son puisard de Gountouré Niénié, le lieu de campement étant la dune de Gountouré Niénié elle-même. Ce départ a lieu à 15 H. Le troupeau est accompagné par un berger.

(1) un changement - peut - être exceptionnel - est intervenu en 1980. J'évoquerai le phénomène plus bas. Le cas qui va être décrit maintenant concerne un troupeau des Djelgobé de Gountouré Niénié. Il est tout à fait représentatif de l'ensemble des troupeaux peul de la région.

(2) notes prises en cours de route.

On effectue une marche rapide au cours des 12 premiers kilomètres. Il n'y a pas le moindre brin d'herbe pendant les 9 premiers. Des milliers d'arbres morts depuis 1973 mais encore debout. Sol damé résonnant sous le pied du bétail qui pâture en marchant entre le km 9 et le km 12.

A 22/23 heures du jour 1, on effectue une halte jusqu'à 4 heures du deuxième jour. A l'aube, on s'éloigne encore de 5 ou 6 kms en laissant brouter jusqu'à 10 h du matin. Le lieu de pâture est alors situé à l'ouest-sud-ouest de Boula. Là, est le vrai pâturage. On y stationne jusqu'à 16/17 heures du deuxième jour. On effectue ensuite un retour lent en laissant pâturer jusqu'à la halte où sont restés les veaux. L'arrivée a lieu ici vers 22 h du deuxième jour. Cette période de repos est mise à profit pour faire téter les veaux. Nouveau départ vers 1 h du troisième jour. Le troupeau se met en route vers Gountouré Niénié où il arrive avec le lever du soleil vers 7 h du troisième jour.

De Loukodou à Gountouré Niénié, la marche a été rapide comme à l'aller puisqu'il n'y a pas d'herbe. Le bétail boit dès l'arrivée ; des parents du berger ayant déjà rempli les abreuvoirs. La traite a lieu au campement. Parfois, le bétail boit en deux fois, à 1 heure ou 2 d'intervalle. Les animaux se reposent jusqu'à 15 heures. Il y a parfois changement de berger mais pas toujours. Celui-ci emporte son eau de boisson dans une guerba pendue au cou d'un boeuf. Il consomme le lait qu'il traite."

Cette méthode permet un éloignement normal de 15 à 20 kms avec un maximum de 22/23. La durée sans boire pour le bétail est de 48 heures. Cette habitude de faire boire tous les deux jours s'est répandue en Oudalan voici 20/25 ans quand la charge l'a exigée. L'initiative en revient, semble-t-il, aux Gaobé Warag Waragen éleveurs de moutons, lorsqu'ils ont commencé à fréquenter la région de Dibissi et d'Oursi, venant du Béli.

Compte tenu de ces quelques principes que je voulais rappeler ou signaler, compte tenu également de l'état changeant des mares, compte tenu enfin des habitudes et des goûts propres à chaque fraction, l'utilisation de l'espace dans la zone en saison sèche est à peu près celle que voici, point d'eau par point d'eau :

- Le Haut Béli : Eraf n'Aman et Fadar Fadar.

La mare d'Eraf n'Aman met un certain temps à se remplir. Il faut, pour cela, que l'In Selouman reçoive suffisamment de pluie pour pouvoir couler dans le Béli. La mare de Fadar Fadar se remplit alors et c'est elle qui, à son tour, alimentera Eraf n'Aman avant que le courant s'inverse et que le Béli s'écoule vers le fleuve Niger, c'est à dire vers l'est.

En général, les Djelgobé abandonnent l'endroit au mois de mars, puis les troupeaux Bella accompagnés de quelques bergers, puis le reste de la population qui s'est maintenue le plus longtemps possible près des greniers à mil, des caches à fonio sauvage (1) et des lieux de récolte du tikendi extrait de la boue au fur et à mesure de l'abaissement du niveau de l'eau.

La mare de Fadar Fadar tient l'eau un peu plus longtemps qu'Eraf n'Aman. Les troupeaux qui y boivent pâturent vers le nord-nord-est et vers le sud-est, alors que le bétail d'Eraf n'Aman va vers l'ouest de la mare en direction du Séno Mango.

Le repli sur Gandéfabou intervient vers la fin du mois d'avril le bétail utilisant toujours les mêmes parcours.

J'ai couramment rencontré les troupeaux d'Eraf n'Aman à 3 kms au sud-ouest de Boula, sur le Séno Danadio, soit 22 kms de la mare. Certains troupeaux vont plus à l'ouest à partir d'Eraf n'Aman et atteignent pratiquement la frontière du Mali qui est à 22 kms. Ils sont alors dans la partie nord de ce que Barral avait constaté comme étant inderme de pâture en 1969.

Les campements sont en général situés à 6 ou 8 kms de la mare, entre celle-ci et la frontière. Ils sont dispersés sur le Séno Tangabaguen et la dune d'Eraf n'Aman, à mi-chemin entre le front de pâture et le point d'eau.

Ce qui a été dit de la nomadisation vers le nord permet d'imaginer l'utilisation des mares d'Eraf n'Aman et de Fadar Fadar.

(1) vieille habitude : on enterre les réserves de fonio sauvage récolté lors du retour d'Amniganda par l'In Selouman en fin de saison des pluies.

A la fin du mois de septembre et en octobre, c'est le retour du Mali des Iklan Warag Waragen qui campent alors sur leurs champs parfois éloignés de plusieurs ^{kilomètres} de la mare. Les Kel Tamachek (Kel Gossi, Imédédran, Iklan Imédédran) arrivent en novembre et font pâturer sur la frontière au nord de la mare tandis que les Iklan font provision de tikendi comme les Warag Waragen locaux ; cette récolte n'intéressant ni les Illélan ni les Peul.

A quelques jours ou quelques semaines près, suivent les Djelgobé venus pour la plupart des mêmes parcours d'hivernage que les Kel Tamachek. Quelques ménages Kel Ewel arrivent également de Sirengou une fois leur récolte de mil effectuée et mise en grenier sur le champ.

Les "Maliens" repartiront à la fin du froid après que les bergers Djelgobé stationnant désormais presque toute l'année au Mali aient laissé à leurs parents de Gandéfabou, Feririlio et Gargassa, un certain nombre de vaches laitières en échange d'autres en mauvais état qui "se referont" dans les environs d'In Daki ou In Tillit au sein de ces troupeaux Djelgobé voltaïques qui ne quittent plus désormais le Mali que pour cette opération.

Les Bella vont se maintenir sur leur mare le plus longtemps possible en faisant pâturer sur le Séno Tangabaguen et vers Tin Arkachen et au-delà.

Le calendrier de la mare (où on ne creuse pas de puisard) fait que les parcours situés à l'ouest sont moins sollicités qu'ailleurs, moins systématiquement en tout cas suivant qu'il y a peu ou beaucoup d'eau.

Le Séno Tangabaguen et la dune d'Eraf n'Aman sont certes très déboisés mais cela est probablement dû aux défrichements effectués par les Bella. Le pâturage au sol semble se maintenir d'une année sur l'autre d'une façon satisfaisante.

- Feririlio (Amaoual) :

Cette mare se remplit très irrégulièrement. Elle n'est d'ailleurs qu'un élargissement de l'adjora de Gandéfabou. La charge autour de Feririlio est variable suivant que l'abreuvement doit être fait par puisard ou non. Les Ihayawan font pâturer leurs chèvres dans toutes les directions mais de préférence vers Zamarkoye, c'est-à-dire vers le nord et le nord-est. Les troupeaux de zébus vont vers le Séno Mango et le Séno Danadio. Ils arrivent ainsi à 2 kms au sud de Boula, site du forage, où ils côtoient les animaux de Gandéfabou. Tout compte fait, sauf si l'année est exceptionnelle, la mare de Feririlio sert surtout à l'abreuvement du petit bétail. Elle est plutôt un lieu de délestage éventuel pour les troupeaux de zébus Gandéfabou Djelgobé.

- Gandéfabou Djelgobé :

C'est un des principaux points d'eau permanents de la région grâce à ses puisards creusés dans l'adjora qui rejoint le Béli vers le nord. Si Feririlio n'a pas d'eau, il peut y avoir jusqu'à 4000 zébus à Gandéfabou Djelgobé en fin de saison sèche. Ils pâturent tous en direction du Séno Mango qu'ils atteignent vers le mois de février. Gandéfabou Djelgobé est le point d'eau peul par excellence (avec Gountouré) : ils l'ont disputé aux lions il y a une cinquantaine d'années. Aujourd'hui, le déboisement de la dune et de l'adjora est consommé. Les puisards y sont fidèles et possèdent un bon débit. Outre les Djelgobé, quelques familles Imghad de Gandéfabou Kel Ewel utilisent ce point d'eau.

- Gandéfabou Kel Ewel :

Le nombre des animaux qui fréquentent Gandéfabou Kel Ewel est à peu près le même que celui de Gandéfabou Djelgobé.

Un peu plus si l'on inclue dans les chiffres les troupeaux qui boivent aux puisards proches de Saba Tin Rhassan et Saba Kolangal (1). Les deux tiers de l'effectif bovin de Gandéfabou Kel Ewel est en fait la propriété des Djelgobé car les "patrons" du lieu ne sont pas de grands éleveurs de zébus. L'axe de pâture est orienté aussi vers le Séno Mango c'est à dire vers le nord-ouest par Sirengou et la partie orientale du Séno Yarendi.

En fin de saison sèche, Gandéfabou Kel Ewel reçoit une grande partie des animaux d'Eraf n'Aman qui, à peu de chose près, pâturent dans les mêmes lieux, marchant vers le nord-ouest au lieu d'atteindre le Séno Mango par le nord-est et Tin Arkachen.

L'esprit de Gandéfabou Kel Ewel est plutôt à la sédentarité. Il y a même une case en banco, la seule de la région. Cela fait que le bétail des Kel Ewel marche beaucoup plus que les troupeaux nomadisant en saison des pluies.

L'extension vers l'ouest des puisards de Gandéfabou par Saba Kolangal est importante et la ceinture des campements entre Feririlio et Gountouré Kiri par Gandéfabou est pratiquement continue aujourd'hui, renforcée par une ceinture de champs de mil qui prend une importance grandissante, occupant la dune.

Comme on peut le remarquer sur la figure 5, tous les axes de pâture convergent vers le coeur du Séno Mango où les troupeaux venant de points d'eau aussi éloignés que Feririlio ou Saba Kolangal se rencontrent à quelques kilomètres près.

- Gountouré Niénié - Kolangaï (In Guitane) :

(1) situés sur quelques kilomètres vers l'ouest, le long de la dune. Le nom de "Saba Tin Rhassan" vient du fait que l'endroit a été découvert par les Ihayawan Warag Waragen venus du "vrai" Tin Rhassan, sur le Béli.

Le rôle des puisards de Gountouré doit être compris en relation avec les mares temporaires de Sébangou, Gountouré Kiri et Loukodou. Ces petites mares servent de relais lors du retour du nord en fin d'hivernage vers Gountouré Niénié et les lieux de campement des environs de Loukodou sur le Séno Yarendi. Elles cessent d'être utilisables entre la fin de la saison des pluies et le début de la saison froide vers la mi-novembre. C'est alors le vrai repli sur Gountouré Niénié et Gountouré Kiri.

Je voudrais faire une remarque que Barral ne fait pas parce qu'elle relève de l'évidence : les parcours de saison sèche sont toujours orientés vers l'ouest parce que les parcours à l'est et au sud sont saturés. Cela est peut-être moins net pour le petit bétail mais évident pour les bovins.

Si les éleveurs de Gandéfabou par exemple voulaient éviter de longues marches à leur bétail comme certains le souhaitent avec juste raison, ils auraient tout le loisir de pâturer à l'ouest, disons dans un rayon de 7 à 8 kms, mais aussi à l'est où ils rencontreraient une situation qui, après tout, est celle que connaissent la plupart des éleveurs de l'Oudalan, notamment ^{ceux} qui font boire à Gargassa, Tin Adjiar, Oursi, etc... Or, ils n'hésitent pas une seconde car quelle que soit la distance parcourue par les troupeaux - fut-elle longue - leurs animaux trouvent de l'herbe au terme de leurs déplacements bi-quotidiens vers le nord-ouest. On est ici en situation de marge par rapport à l'ensemble des aires pastorales de l'Oudalan. Il s'agit d'une situation idéale compte tenu de ce que j'ai déjà dit de l'organisation de ce type d'espace. On est ici, en situation "d'élasticité" ce qui permet aux éleveurs de s'adapter aux variations annuelles de qualité des pâturages en repoussant plus ou moins loin le front de pâture, ce que ne peuvent plus faire par exemple ceux des mares centrales de l'Oudalan dont les parcours sont aujourd'hui enclavés.

Il y a plusieurs preuves de celà :

- Allongement des parcours à l'ouest de la dune d'Eraf n'Aman et vers le coeur du Séno Mango par une augmentation des distances parcourues entre les abreuvements bi-quotidiens mais aussi, en 1980, par un changement du rythme d'abreuvement. En effet, au cours de cette année, les Djelgobé de Gountouré Niénié à Saba Kolangaï ont fait boire tous les 3 jours.
- Création de quelques puisards (qu'on pourrait dire d'essai) à Gountouré Kiri correspondant à une augmentation de la charge dans cette partie de la zone où l'espace était plus disponible qu'ailleurs.
- Absence de pertes en 1972-1973 dans les troupeaux de Gountouré - Kolangaï dont les parcours habituels ne furent pas complètement fermés par la pâture au forage ces années-là. Ainsi, les gens de Gountouré ont pu choisir entre partir, aller au forage ou continuer à pâturer à partir de leurs puisards vers le nord-ouest. Le résultat pouvait difficilement être brillant dans les trois cas mais il n'y eut pas de pertes.

Ailleurs, dans l'Oudalan où cette plasticité des parcours est devenue presque inexistante, la réaction à l'augmentation de la charge se manifeste certes par le départ des éleveurs les plus exigeants mais surtout par celui des moins talentueux et des moins motivés. La migration des Bella en Côte d'Ivoire est d'ailleurs devenue une donnée "normale" de l'écologie humaine locale. On rétorquera que la genre de vie implique de toute façon une migration puisque sanction de l'échec elle est aussi une conséquence de la réussite. Cela est vrai. Le tout est de savoir s'il vaut mieux partir satisfait et conforté dans son état (sans aller forcément très loin d'ailleurs) ou déchu ou, encore, ayant décidé de changer d'état ce qui n'est jamais très bon quand on le fait contraint et forcé (1).

(1) rien n'est simple dans les choses humaines : nombreux sont les Bella qui partent en Côte d'Ivoire non pour assumer un échec dans l'état pastoral mais pour essayer d'intégrer cet état en achetant du bétail, état que certains n'ont jamais vraiment connu et vécu sauf peut-être comme bergers de leur Imghad ou Imajaren.

Avant de développer un certain nombre de faits nouveaux intervenus depuis quelques années, on remarque à quel point le salut est toujours situé au nord - c'est à dire au Mali - pour les éleveurs de la région. J'ai déjà signalé une nomadisation exceptionnelle en avril 1979 : en 3 ou 4 jours, le temps que chacun ait eu confirmation sérieuse par un membre de sa famille d'une grosse pluie sur le Gourma méridional, près de 80 % des zébus de la chaîne des points d'eau déjà évoqués : Feririlio, Gandéfabou Djelgobé et Kel Ewel, Saba Kolangal et la totalité des animaux du Béli jusqu'à Tin Rhassan sont partis vers le nord(1) au delà de la frontière.

On voit que le schéma décrit à propos des parcours de saison sèche peut être modifié en quelques jours, et, aussi bien, se remettre en place tout aussi rapidement, cela pour une pluie tombée sur le nord-Béli et l'In Sélouman, rendant à nouveau accessible le pâturage sec qui avait été abandonné en novembre 1978 par manque d'eau. Tout le monde est alors parti là-bas, le Séno Mango et ses abords n'intéressant plus que les inamovibles Kel Ewel de Gandéfabou. Le déplacement a été effectué en deux jours, à l'exception de quelques familles Djelgobé qui firent étape une semaine à Feririlio car la mare s'était remplie également à la faveur du passage du même front nuageux, cette pluie était intéressante : suffisante pour créer un chapelet de flaques dans l'In Selouman, mais trop faible pour détériorer la paille de l'année précédente encore sur pied.

(1) Eraf n'Aman était sèche.

C'est elle en effet qui était recherchée en attendant la levée éventuelle quelques jours plus tard de l'herbe fraîche qui n'aurait d'ailleurs pu tenir qu'à la faveur d'autres pluies suffisamment rapprochées. Cela aurait impliqué un hivernage particulièrement précoce qui ne s'est pas manifesté.

Concernant les parcours de saison sèche, le fait majeur est l'éloignement progressif du front de pâture de 2 à 5 kms environ par rapport à ce qu'avait noté Barral en 1969. Sa cartographie indique en effet une distance de 14 à 22 kms à partir de Gountouré Niénié, 18 à partir de Feririlio, 20 à partir de Gandéfabou Kel Ewel, 19 à partir de Gandéfabou Djelgobé, et 12 à partir d'Eraf n'Aman. Aujourd'hui, ces distances sont devenues homogènes d'un point d'eau à l'autre. Elles sont de 22/23 kms. Depuis, l'avènement de l'abreuvement tri-quotidien - expérimenté avec succès semble-t-il cette année par les Djelgobé - m'a permis de localiser des troupeaux gardés jusqu'à 26 kms (1) des puisards et des troupeaux non gardés jusqu'à 24 kms.

En mai 1980, Eraf n'Aman ayant de l'eau, les troupeaux qui buvaient à cette mare atteignaient **le nord-est du Séno Danadio**, ce qui n'était pas le cas il y a 10 ans semble-t-il.

Les cartes des parcours de saison sèche essaient de rendre compte de cette situation.

(1) pratiquement à Tillétani.

La figure 4 représente l'état des parcours au début du mois d'avril 1979, trois mois avant la nomadisation vers le nord. Trois zones y ont été portées :

la 1ère (la plus extérieure) est celle où la totalité du pâturage était alors consommée. Le sol y était nu, à l'exception des espèces arbustives ou arborées bien entendu. On constate que la limite extérieure est approximativement celle que j'ai choisie comme limite de ma zone d'investigation. Effectivement, cette zone extérieure au Séno Mango correspond à des parcours utilisés uniquement par les animaux des points d'eau étudiés (1).

La deuxième zone est celle du front de pâture. En venant des points d'eau, les premières traces d'herbe (brindilles, plaques isolées) qu'on rencontre apparaissent entre 12 et 15 kms. Par exemple, les premières traces d'herbe se manifestaient au pied du versant nord du Séno Yarendi en venant de Gountouré. Elles disparaissaient ensuite par pauvreté naturelle du pâturage dans le fourré pour réapparaître nettement sur le versant sud du Séno Mango.

L'épaisseur de la zone centrale de la carte n'était plus que de 4 kms environ à la fin du mois de mai alors que la pluie exceptionnelle d'avril sur le nord du Béli avait délesté temporairement la zone de son bétail comme je l'ai dit.

La zone 3 qui représente environ 108 km² sur la carte est indemne de pâture en saison sèche. Elle était deux fois plus grande il y a dix ans d'après Barral (1978).

(1) même remarque, a fortiori, pour les zones 2 et 3.

Ce rétrécissement dû à l'allongement de la distance bi-quotidienne parcourue par les animaux, a été modifié par le changement du rythme d'abreuvement effectué par les Djelgobé en 1980, année jugée difficile. Que s'est-il passé alors ? Il semble que l'éloignement du front de pâture a été jugé absurde par les gens de Gountouré Niénié. L'un d'entre eux a tenté l'expérience et les autres l'ont imité à l'exception des Kel Tamachek semble-t-il. La distance parcourue était devenue telle que le bétail lui-même semble avoir fait un choix entre manger plus et mieux, marcher moins et boire à intervalles plus longs. Les Peul insistent : "Ce sont les vaches qui ont choisi". Cela ne veut pas dire que les bergers Djelgobé suivent leurs vaches. En bons éleveurs qu'ils sont, ils leur montrent le chemin du pâturage, ici en tout cas, mais en étant attentifs au besoin quotidien du bétail. C'est ce qu'on signifie l'expression.

En mars 1980, le troupeau d'un des hommes de Gountouré Niénié pâturant sur le Séno Mango a refusé de rentrer lorsque son berger a voulu le ramener au puisard. Sachant que sur un bon pâturage tel que celui du Séno Mango, une bête perdue ne meurt de soif que le 4^e jour en cette saison de l'année, l'homme a maintenu ses animaux un jour de plus se proposant de rentrer le 3^e d'une seule traite. Ce qui a été fait, et poursuivi sans dommage, au contraire (1). Ainsi, le bétail marche moins que d'habitude. Son temps de pâture augmente alors que sa fatigue diminue. Comme cette méthode permet d'aller au-delà des lieux de pâture de ces dernières années, les troupeaux ainsi gardés sont toujours sur un pâturage dense et riche notamment en espèces arbusives dont les feuilles sont vertes, même à cette époque, ce qui hydrate bien les animaux. Les déplacements sur le pâturage n'impliquent que des distances courtes effectuées aux heures les plus confortables de la fin de l'après-midi à la fin de la matinée du jour suivant.

(1) je parle de 3 jours par prudence et sous réserves d'enquêtes plus précises car je n'ai pu constater le phénomène que lors de ma dernière tournée.

Je ne peux donner plus de précisions sur cette nouvelle solution car je n'ai pu la constater qu'au cours de ma première tournée en Oudalan. Elle restera certainement exceptionnelle. Ce qui importe c'est que les troupeaux gardés par les meilleurs bergers atteignent aujourd'hui le coeur du Séno (1).

En 1979, les campements les plus éloignés de l'eau étaient situés sur le flanc nord du Séno Yarendi au nord-ouest de Gountouré Niénié à 10 kms environ des puisards. L'année suivante (saison sèche 79-80) il y avait des campements Djelgobé sur le Séno Mango à 4 kms au nord-ouest de Fété Tilloki, donc au-delà de la limite des pâturages vierges tracés par Barral en 1969. Il y en avait d'ailleurs d'autres (une vingtaine de huttes) entre le coeur du Séno Mango et Sirengou. Ces campements, avec femmes et enfants, étaient ravitaillés en eau par des navettes de chameaux conduites par les enfants ou les adolescents. Les veaux tétaient tous les jours ou tous les deux jours. Ils étaient en état, y compris les veaux tardifs.

Comme dans le cas de l'abreuvement bi-quotidien, la localisation des campements toujours situés entre le lieu de pâture et les puisards, ne change pas grand chose au sort du bétail, bien que la traite et la tétée se font dans de meilleures conditions (bétail étant mieux reposé) et que le gardiennage au pâturage soit plus efficace lorsque le campement est proche du front de pâture.

D'ailleurs, beaucoup de ceux qui ont changé de fréquence d'abreuvement cette année ont continué à laisser leurs familles près des puisards. Si les Bella choisissent presque toujours leur lieu de campement pour mieux faire fumer leurs champs, ce n'est pas le cas des Djelgobé qui ne raisonnent qu'en fonction du confort de leurs animaux au détriment du leur si nécessaire.

(1) Barral a pu constater un cas d'abreuvement tri-quotidien du zébu au Mali. Mais en saison froide (communication orale).

Celui que l'opinion de Gountouré s'accorde à reconnaître comme le meilleur berger de l'endroit a pratiqué cette année la nouvelle méthode en installant ses cases entre Loukodou et Gountouré, donc près de l'eau. Je l'ai croisé une fois entre Loukodou et le Séno Mango : il devait revenir 3 jours après. Il avait deux guerbans d'eau pour bagages, chacune pendue au cou d'un boeuf ; sa nourriture : le lait. Un homme de Gountouré m'accompagnait : "Tu vois, ce n'est pas tout le monde aujourd'hui qui peut faire ça". "Faire ça", c'est à dire se priver du confort et de la présence de sa famille et de ses amis pour le bien de son bétail... Oui, le Séno Mango est actuellement accessible à ceux qui le veulent, cela ne veut certes pas dire n'importe qui.

La figure 5 représente la direction du déplacement des troupeaux entre le lieu d'abreuvement et celui de la pâture. Les deux lignes courbes (l'une en traits pleins et l'autre en gros tiretés) représentent la situation du front de pâture en avril 1980 : pâturage vierge au-delà, pâturage entièrement consommé en deçà.

CHAPITRE IV.
LES EVENEMENTS DE
1972 ET 1973

Le forage Christine a déjà fonctionné deux années consécutives. C'était en 1972 et 1973. Un homme a été le témoin attentif de ces opérations et a bien voulu faire part de son expérience : Henri Barral. Il m'a demandé de faire figurer la déclaration suivante en préambule de son texte :

"Je me résouds à communiquer ces résultats essentiellement
 "en raison de l'amitié et de la confiance que m'ont témoi-
 "gné pendant plusieurs années les populations de l'Oudalan
 "et du Gourma, lesquelles après avoir bénéficié au cours de
 "la saison sèche 1972 des bienfaits du forage Christine,
 "ont ^{vu} celui-ci se transformer en 1973 en un piège mortel
 "pour leurs animaux, ce qui aurait pu aisément être évité
 "en s'abstenant de le remettre en service alors que le pâ-
 "turage ne s'était pas reconstitué à cause de l'absence
 "de pluie."

Il me prie d'ajouter : "Je me réjouirais toutefois
 "si la publication des résultats de mon enquête pouvaient
 "contribuer si peu que ce fut à l'amélioration des condi-
 "tions de l'élevage, et par conséquent des conditions de
 "vie, des pasteurs de cette région (1)."

CIRCONSTANCES DE LA PREMIERE OUVERTURE DU FORAGE
 CHRISTINE, LE 1ER AVRIL 1972.

"Il fallait bien commencer un jour ! Le potentiel
 "de pâturage existant à l'ouest du forage, jusqu'à la fron-
 "tière avec le Mali n'avait jamais été entamé et la raison
 "d'être de ce forage était précisément d'en permettre l'ex-
 "ploitation.

"D'autre part, des essais de pompage prolongés de-
 "vaient avoir lieu de toute façon pour des raisons tech-
 "niques, ce qui impliquait de faire 'monter' à Christine
 "la pompe et son groupe électrogène."

(1) je cite telles quelles les notes que m'a communiqué Henri Barral, à quelques nuances de style près. Bien sûr j'utilise cette information à titre de témoignage et laisse à son auteur l'entière responsabilité de ses déclarations. Je me réserve d'ailleurs le droit de les commenter ensuite.

Les notes infra-paginales de ce chapitre ne sont pas de Barral mais de moi-même (M. BENOIT)

"Dans ces conditions, au lieu de gaspiller l'eau (comme
 "cela s'était fait l'année précédente lors des premiers
 "essais) autant en faire profiter le bétail en construi-
 "sant des abreuvoirs. C'est du moins ce que
 "X m'avait exposé au départ. Je lui avais fait remarquer
 "alors que dans ce cas, il valait mieux commencer à pom-
 "per vers la date d'assèchement de la mare d'Eraf n'Aman,
 "c'est-à-dire au moment où les éleveurs avaient le plus
 "besoin d'eau et que cela impliquerait de continuer l'opé-
 "ration jusqu'au début de l'hivernage (juin). C'est ainsi
 "qu'on a glissé de l'idée d'essais de pompage avec "retom-
 "bées" sous forme d'abreuvement pour le bétail se trouvant
 "dans la zone, à l'idée de mise en service pure et simple
 "du forage (...).

"J'ai donc décidé d'assurer le suivi de l'opération.
 "En fait, ce que X attendait de moi, c'était que je pré-
 "viens les populations environnantes, et qu'en même temps
 "avec l'aide de mon guide et des chefs ou notables ayant
 "quelque autorité, nous fassions régner l'ordre. Il fal-
 "lait éviter qu'il y ait des bagarres ou des bousculades
 "autour du forage et des abreuvoirs et que le mécanicien
 "de l'HER ne soit pas sans arrêt submergé par une marée
 "humaine vociférante, avec laquelle il lui était impos-
 "sible de communiquer comme cela avait été le cas l'année
 "précédente lors des tous premiers essais de pompage (l'eau
 "s'écoulant alors dans la dépression naturelle qui se
 "trouve au sud du forage). Cette fois-là, le groupe élec-
 "trogène avait même été endommagé par des Bella qui avaient
 "subtilisé quelques pièces métalliques pour se faire des
 "ornements !

"En plus, X voulait savoir combien d'animaux au total
 "viendraient s'abreuver pour établir le rapport entre le
 "débit horaire, le nombre d'heures de pompage et le nombre
 "d'animaux abreuvés (et accessoirement de gens) (...)"

POUR PARLER PRÉALABLES AVEC LES CHEFS

"Pour éviter des rixes autour des abreuvoirs il a
 "fallu obtenir l'accord des parties intéressées, c'est-à-
 "dire des Djelgobé, des Ihayawan Warag Waragen, des Gaobé
 "Warag Waragen, des Iklan (Imédédran et Warag Waragen) et
 "des Kel Ewel, à savoir les principales fractions de la
 "zone. Le nombre d'abreuvoirs devait être limité à 3 pour
 "des raisons financières."

"Nous avons eu plusieurs réunions, avec un chef de
 "fraction des Iklan Warag Waragen (dont l'autorité était
 "reconnue pratiquement aussi par la plupart des Gaobé Warag
 "Waragen) et d'autres chefs des Kel Tamachek en présence
 "de notables Djelgobé de Gandéfabou et de Gountouré Niénié
 "en transhumance à Eraf n'Aman (fractions Sadaabé, Tarabé
 "Sabou et Tarabé Boubou) et aussi avec les Kel Ewel. Fina-
 "lement il avait été décidé qu'il y aurait en principe :
 " - un abreuvoir pour les Djelgobé de toute origine.
 " - un pour les Kel Tamachek 'durs', c'est-à-dire tous les
 "Warag Waragen et assimilés (Iklan Warag Waragen, Gaobé
 "Warag Waragen, Gaobé Kel Tangabaguen, Ihayawan, Iderfan,
 "etc...).
 " - un abreuvoir pour les 'doux', les pacifiques et les
 "étrangers à la zone, c'est à dire, d'une part les Kel
 "Ewel et d'autre part les Gaobé Warag Waragen du sud dont
 "on prévoyait l'arrivée, notamment de Dibissi et de la
 "région de Déou. Il s'agissait de Gaobé poulophones avec
 "lesquels les Kel Ewel ont toujours vécu en bonne intelli-
 "gence."

"X a fait construire 3 abreuvoirs distants les uns
 "des autres de 200 m au bout d'une antenne de 500 m de long.
 "J'avais pris soin d'affecter l'abreuvoir central aux Kel
 "Ewel et aux Gaobé pour qu'ils fassent tampon entre les
 "Warag Waragen et les Djelgobé !

"Nous avons donc veillé mon guide et moi, en patrouil-
 "lant à chameau les premiers jours autour des abreuvoirs,
 "à ce que ces dispositions soient respectées.

"Les hommes ont très vite compris, Je veux dire que les
 "nouveaux arrivants se dirigeaient presque spontanément
 "vers l'abreuvoir assigné à leur catégorie 'socio-ethnique.'
 "Cela se comprend aisément puisque, là où existent de grands
 "points d'eau de saison sèche comme Bangao par exemple, il
 "y'a les puisards des Djelgobé, les puisards des Iderfan,
 "les puisards des Itaboten etc... Il n'y a pratiquement pas
 "eu d'incidents. Le seul problème c'est qu'il n'existait
 "aucun système de régularisation du débit d'eau à l'arrivée.
 "Les trois abreuvoirs recevaient simultanément la même
 "quantité d'eau, et à certains moments celui des Kel Ewel
 "débordait parce qu'il y avait peu d'animaux en train de
 "boire, tandis que celui des Djelgobé n'arrivait pas à
 "satisfaire la demande ! Mais finalement, il s'est ins-
 "tauré une sorte de modus vivendi, les Kel Ewel tolérant
 "qu'une partie des boeufs des Djelgobé utilisent leur
 "abreuvoir aux heures d'affluence. Par contre, entre les
 "Djelgobé et les autres Kel Tamachek, il n'y a jamais eu
 "la moindre entente et l'état de tension était perceptible.

QUI EST VENU D'OU ?

"Mise en service du forage le premier avril 1972.
 "Premiers arrivants le 3 avril : 36 personnes, un campe-
 "ment Djelgobé, un campement Bella. 4-5-6 avril : arrivée
 "de 280 personnes, 8 nouveaux campements Bella.
 "8 avril : 132 nouveaux arrivants dans cette seule journée.
 "9 avril : 188 nouveaux arrivants
 "10 avril : 90 " "
 "11 avril : 120 " "
 "12 avril : 130 " "

"Ensuite, le flux des arrivées s'est considéra-
 "ment ralenti du 13 au 20 avril. Moyenne quotidienne :
 "18 personnes pendant cette période.

"Au 20 avril, la population dénombrée était de
 1162 personnes pour un cheptel de 9737 têtes.

"La situation est restée pratiquement stationnaire, jusqu'au 1er mai. Entre le 1er et le 3, arrivée de tous les bœufs des Djelgobé d'In Guitane (Gountouré Niénié) soit 2500 têtes environ, accompagnés de 280 personnes.

"Pendant tout le mois de mai, les effectifs sont restés pratiquement stationnaires : environ 1400 personnes et 12500 bovins.

"Enfin, début juin, arrivée d'une vingtaine de bergers appartenant aux fractions Gaobé pratiquement sédentarisées dans les environs de Gorom Gorom (essentiellement d'Alliakoum) mais accompagnant entre 1500 et 2000 têtes de bovins.

"Il n'y a pratiquement pas eu de départs avant la fin de l'opération. On comptait donc à la date du 10 juin, jour où l'on a arrêté le pompage, entre 1400 et 1500 personnes et entre 14000 et 15000 bovins, soit 10 bovins par personne. Ce rapport a d'ailleurs été en augmentation constante jusqu'à la fin, à la suite notamment de l'arrivée des Djelgobé d'In Guitane et, dans les derniers jours, des Gaobé d'Alliakoum.

"En effet, le 20-4-72, pour 9737 têtes dénombrées (y compris veaux et velles comptés dans les campements) arrondis à 10 000, il y avait 8,7 bovins par personne présentes dans la zone du forage (1162 personnes). Au début de mai, il y avait 12 500 têtes environ pour 1400 personnes soit 8,9 bovins par personne au début du mois de juin (voir plus haut).

"Origine des gens par campement dans la zone du forage :
"Liste arrêtée à la date du 20-4-72 :

"1) Kel Tamachek

"- Iklan Alkassseybaten des environs de Déou	: 7 personnes
"- Imghad Itaboten de Bangao	: 36 personnes
"- Iklan Warag Waragen de Fadar Fadar	: 42 personnes
"- Iklan Warag Waragen d'Eraf n'Aman	: 76 "
"- Ihayawan Warag Waragen de Tin Manen près de Fadar Fadar	: 20 personnes

"Ihayawan Warag Waragen d'Amaoual	: 14	personnes
"Iderfan Adamat de Bangao	: 16	"
"Iklan Imédédran de Gossi par la mare de Soum	: 16	"
"Ihayawan Warag Waragen d'Amaoual	: 49	"
"Imghad Itaboten de Bangao	: 9	"
"Iklan Warag Waragen d'Eraf n'Aman	: 29	"
"Iderfan d'Amaoual	: 9	"
"Iderfan des environs de Déou	: 12	"
"Kel Tangabaguen de Fadar Fadar	: 20	"
"Iklan Warag Waragen de Fadar Fadar	: 48	"
"Iklan Warag Waragen d'Eraf n'Aman	: 69	"
"Autres Iklan d'Eraf n'Aman	: 24	"
"Ihayawan Warag Waragen d'Amaoual	: 26	"
"Kel Ewel de Gandéfabou	: 24	"
"Iderfan de Saba Tin Rhassan	: 10	"
"Kel Ewel de Gandéfabou	: 4	"
"Iklan Imédédran d'In Daki	: 20	"
"2) Peul Djelgobé		
"Djelgobé de Gandéfabou	: 29	personnes
"Djelgobé de Boulikéssi	: 8	"
"Djelgobé de Saba Kolangal	: 5	"
"Autres Djelgobé de Saba Kolangal	: 20	"
"Autres Djelgobé	: 23	"
"Djelgobé de Gargassa	: 16	"
"Autres Djelgobé de Saba Kolangal	: 5	"
"Autres Djelgobé de Gargassa	: 28	p "
"Djelgobé de Kitagou près de Boulikéssi	: 8	"
"Djelgobé de Gandéfabou Djelgobé	: 52	"
"Autres Djelgobé de Gandéfabou Djelgobé	: 54	"
"Autres Djelgobé de Gargassa	: 7	"
"Autres Djelgobé de Gandéfabou Djelgobé	: 24	"
"Djelgobé de Gandéfabou Djelgobé	: 2	"
"Autres Djelgobé de Gandéfabou Djelgobé	: 11	"
"Djelgobé venus du nord du cercle de Djibo (environs de Soum)	: 5	"
"Autres Djelgobé de Gandéfabou Djelgobé	: 16	"

"Autres Djelgobé de Gandéfabou Kel Ewel	: 19 personnes
"Djelgobé de Gargassa	: 85 pers. (en 2 campements)
"Djelgobé de Bangao	: 9 personnes
"Djelgobé de Ganadabouri	: 38 pers. (en 2 campements)
"Djelgobé de Bangao	: 20 personnes
3) Gaobé et divers	
"Gaobé des environs de Déou	: 32 personnes
"Gaobé d'In Guidoy	: 4 "
"Foulankriabé de Tin Téhégrin au Mali venus par Fadar Fadar	: 13 "
"Gaobé de Gargassa	: 20 "
"Gaobé Imoudaken de Yomboli	: 20 "
"Gaobé de Bossey Dogabé	: 10 "

"Au total, 570 Kel Tamachek, 484 Djelgobé, 99 Gaobé, ce qui représente 1153 personnes.

"Ce décompte diffère par rapport à celui dont j'ai fait état précédemment. Je ne sais pas pourquoi, ce n'est pas grave de toute façon."

"Pour avoir l'effectif total, il faut y ajouter les 280 Djelgobé d'In Guitane arrivés le 1er et le 3 mai et la vingtaine de bergers d'Alliakoum arrivés au début du mois de juin, soit théoriquement :

"Kel Tamachek : 570 personnes (sans changement) ; Djelgobé : 850 personnes ; Gaobé : 120 personnes ; pour un total de 1540 personnes.

"On remarque la faiblesse de l'effectif Kel Ewel. Ils ont envoyé leurs animaux au forage avec très peu d'hommes, essentiellement de jeunes ménages se nourrissant de lait de chèvre, tandis que le gros de la tribu était demeuré à Gandéfabou Kel Ewel sur les terrains de culture où se trouvaient les réserves de mil.

L'EQUILIBRE CHEPTEL-RESSOURCES

"J'ai essayé par ailleurs d'évaluer les surfaces de pâturages consommés à partir du forage pendant toute la durée de l'opération, et je suis arrivé aux approximations suivantes :

" - du 1er au 13 avril, on passe de 0 à 5400 têtes environ et le pâturage partiellement consommé passe de 0 à 2300 hectares. Je dis partiellement consommé parce que mes estimations sont basées sur la limite extrême atteinte par les boeufs à partir du forage vers le nord, le nord-ouest, l'ouest et le sud-ouest sensiblement. Cela ne signifie pas que le pâturage était détruit sur 2300 hectares mais plutôt "écrémés" à cette date.

" Du 14 au 28 avril : 4800 hectares supplémentaires sont mis à contribution. Le cheptel bovin atteignait 10 000 têtes à la fin de cette période.

"A la fin du mois d'avril donc, c'est un total de 7000 hectares environ qui ont été utilisés. On peut admettre qu'à cette époque les 2300 hectares 'écrémés' pendant la période d'observation précédente sont bien 'raclés' cette fois.

" - de début mai au 10 juin enfin, fin de l'opération.

"J'ai effectué une tournée après la période de pompe vers la fin du mois de juin. J'ai estimé alors que 7800 hectares supplémentaires avaient été mis à contribution, soit au total de 14800 hectares, arrondis à 15000. L'effectif bovin était passé brusquement au début du mois de mai de 10 000 à 12500 têtes, puis au début du mois de juin et pendant les 10 derniers jours de l'opération à 15000 têtes maximum.

"Si l'on retranche la consommation humaine estimée par X à 2 300 000 l, incluant l'abreuvement des petits ruminants en nombre d'ailleurs limité car ils ne pouvaient pas boire aux abreuvoirs (il fallait leur apporter l'eau au campement avec des outres et des auges en bois) cela représente 21,5 l/personne et par jour en moyenne (petits

"ruminants compris) pour une population supposée stable de
 "1500 personnes environ, boisson, cuisine et douche com-
 "pris (les gens ne se rationnaient pas ! De ce point de
 "vue là, c'était vraiment la fête.)

"Si l'on retranche donc la consommation humaine et
 "celle des petits ruminants, soit environ 32 000 l/jour,
 "on obtient 485000 litres/jour pour le cheptel bovin,
 "soit une moyenne théorique de 12100 bovins s'abreuvant
 "quotidiennement 71 jours à 40 litres/jour et par tête.
 "Les estimations de X correspondent donc à peu près avec
 "nos dénombrements.

"Quant au pâturage consommé, si l'on prend comme v-
 "leur moyenne 12000 bovins pâturant pendant 70 jours sur
 "15000 hectares, cela fait théoriquement 1,25 hectare
 "pâturé par tête pendant cette période.

"En réalité, d'après mes observations en fin d'opé-
 "ration, environ 33 % de cette surface pouvait être consi-
 "dérée comme totalement consommée, soit environ 5000 hec-
 "tares.

"Il y avait, au-delà de ces 5000 hectares, entre 8000
 "et 9000 hectares fortement entamés, dont le potentiel
 "avait été utilisé à 50 % environ, disons 8500 hectares
 "soit 57 % de la superficie totale.

"Enfin, on peut estimer qu'à la périphérie, à peu
 "près entre 15 et 20 km vers l'ouest, le nord-ouest et le
 "sud-ouest du forage, le forage par les boeufs "lionniers"
 "avaient entamée au moment de l'arrêt du pompage, repré-
 "sentait environ 1500 hectares exploités à 10 % peut être
 "de leur potentialité.

"En résumé, sur 15000 hectares mis à contribution, on avait donc : 33 % (soit 5000 hectares) pâturés à 100 % 57 % (soit 8500 hectares) pâturés à 50 %, 10 % (soit 1500 hectares) pâturés à 10 % (1).

"On peut donc admettre que c'est l'équivalent de 9400 ha de pâturage qui avait été consommé (5000 hectares + 50 % de 8500 + 10 % de 1500) arrondis à 9500.

"En traduisant en UBT pour comparer avec les travaux de Gaston, l'agrostologue de l'IEMVT (2), et en re- prenant la valeur moyenne de 12000 bovins exploitant ces parcours, cela fait $12000 \times 0,73 = 8760$ UBT. Je ne compte pas les petits ruminants encore une fois en faible proportion cette année-là dans la zone.

"8760 UBT avaient donc consommé l'équivalent de 9500 hectares de pâturage en 70 jours, ce qui correspond donc par conséquent à une consommation de 1,08 ha/UBT pendant cette même période soit en un an :

$$\frac{1,08 \text{ ha} \times 365 \text{ j}}{70 \text{ j}} = 5,63 \text{ ha/UBT}$$

"Autrement dit, la charge qu'ont supporté les pâturages à l'ouest du forage pendant les 70 jours de l'opération, correspondait à une charge moyenne de une UBT/an pour 5,63 hectares.

"Or, selon Gaston, ces pâturages peuvent admettre une charge théorique de une UBT/an pour 2,7 à 2,9 ha à condition de ne les exploiter qu'en saison sèche, ce qui veut dire une charge double de celle qu'ils ont supporté (3).

(1) ces parcours de 1972 ont été représentés sur les figures 2 et 4.

(2) voir annexe II.

(3) ce raisonnement n'engage que son auteur et les travaux de l'agrostologue Gaston.

EFFET SUR LES PATURAGES

"Le forage est magnifiquement situé par rapport à la
 "mare d'Eraf n'Aman. Il se trouve en effet à peu près à la
 "limite atteinte par les boeufs qui s'y abreuvent (1).
 "Ainsi son effet s'est fait surtout sentir sur les par-
 "cours situés vers l'ouest et vers le sud-ouest, en di-
 "rection de Séno Mango. Dans ce secteur là, la limite at-
 "teinte par les boeufs s'abreuvant au forage lorsqu'on a
 "cessé de pomper le 10 Juin n'était plus qu'à un ou deux
 "kilomètres de celle atteinte par les boeufs de Gountouré
 "Niénié, lorsqu'ils pâturaient à partir de ce dernier
 "point d'eau à la fin du mois d'avril (ils avaient alors
 "atteint leur limite extrême, entre 20 et 25 kilomètres
 "au nord de Gountouré Niénié et c'est sans doute pour cet-
 "te raison qu'ils sont tous venus au forage au début du mois
 "de mai).

"Par contre, à l'ouest du forage, la limite extrême
 "atteinte ne dépassait pas 15 km lorsqu'on a arrêté de
 "pomper.

"Le drame c'est qu'après la pluie du 10 juin 1972 qui
 "a donné le signal de l'arrêt du pompage (et qui devait
 "remplir notamment la petite mare de Tin Tabakat) il n'est
 "pratiquement plus tombé une goutte d'eau. Ça été le 'non-
 "hivernage' de 1973. D'après les Kel Ewel, il y aurait
 "eu en tout 2 ou 3 averses. Quand je suis retourné là-bas
 "au mois d'octobre, j'ai été horrifié : c'était exactement
 "comme la veille de l'arrêt du pompage. On voyait simple-
 "ment quelques repousses d'herbe dues à la pluie du 10 juin,
 "mais les plantules s'étaient desséchées et le pâturage ne
 "commençait qu'entre 10 et 20 kilomètres du forage, c'est-
 "à-dire dans les zones qui n'avaient pas été touchées l'an-
 "née précédente.

(1) c'était le cas en 1969. J'ai déjà signalé que le bétail
 qui boit à Eraf n'Aman dépasse aujourd'hui le site du fo-
 rage de plusieurs kilomètres.

"C'était en quelque sorte du pâturage 'fossile', de la
 "vieille herbe desséchée et poussiéreuse, à perte de vue,
 "mais sans doute de très faible valeur alimentaire et
 "pratiquement hors d'atteinte d'animaux s'abreuvant au
 "forage (dans l'hypothèse où l'on recommencerait à pom-
 "per) et de surcroît d'animaux déjà affaiblis par la di-
 "sette due au mauvais pâturage d'hivernage. L'état de ce
 "bétail n'avait cessé de se dégrader à partir du 10 juin,
 "date d'arrêt du pompage ! Ce fut un manque de chance in-
 "croyable. X et moi étions persuadés qu'ayant permis aux
 "animaux de tenir le coup grâce au forage pendant la deu-
 "xième moitié de la saison sèche, on allait voir enfin
 "d'hivernage des 'monstres', des zébus adipeux avec une
 "bosse leur dégoulinant sur le côté et se vendant
 "100 000 F CFA chacun sur le marché de Markoye ! Au lieu
 "de ça, on a vu les vaches plus maigres en fin d'hiver-
 "nage qu'elles ne l'étaient avant que nous commencions à
 "pomper !!! (...).

"La mise en service en 1972 avait été une bénédic-
 "tion pour les éleveurs. Les Bella me disaient 'Tu nous
 "as donné l'hivernage au coeur de la saison sèche' !
 "(ce qui était injuste pour X car c'était surtout lui,
 "mais enfin c'était moi qu'ils connaissaient). En revan-
 "che, la C... majeure, énorme et criminelle, a été de la
 "faire ouvrir en 1973 !

"On dit que 10 000 animaux sont morts cette année-là.
 "En fait le forage a surtout fonctionné comme un piège
 "pour les Maliens et le bétail du Mali : Kel Antassar, Kel
 "Rhéris etc... venus de la région de Tombouctou, de Gourma
 "Rharous ou plus simplement d'In Tillit au cours de leur
 "exode vers le sud, s'y sont laissés prendre.
 "En revanche, ceux de l'Oudalan savaient, eux, à quoi s'en-
 "tenir sur l'état des parcours à l'ouest du forage. Ils
 "sont partis tenter leur chance vers le sud (...).

"Un dernier point à souligner : autant les Kel Tamachek étaient enthousiastes pendant la période de pompage d'avril à juin 1972, autant les Peul Djelgobé semblaient réticents. Ils paraissaient être venus là contraints et forcés - ce qui n'était évidemment pas le cas. Ceux d'In Guitane allaient jusqu'à prétendre que l'eau du forage était mauvaise pour le bétail, etc... La vérité c'est que les Djelgobé n'appréciaient pas ce qu'ils considéraient comme l'invasion par les Kel Tamachek des pâturages dont ils n'arrivaient pourtant à grignoter que les marges (1), notamment dans la région du Séno Mango, à partir des puits sards d'In Guitane. Ils considéraient ces parcours comme le prolongement de leur espace pastoral à l'exclusion des Kel Tamachek. En revanche, au nord de la dépression fossile qui prolonge le Béli vers l'ouest et jusqu'à Tin Tabakat, il m'a semblé que c'était le contraire. Les Kel Tamachek y considéraient les Djelgobé comme des intrus.

"Autre chose : lorsqu'on a arrêté de pomper, le 10 juin 1972, il n'y a pas eu de problèmes. On a fait savoir aux éleveurs que c'était le dernier jour et comme la pluie avait été assez abondante, ils étaient tous pressés de retourner sur leur terrain de culture pour semer. En l'espace de 24 heures, tout le monde est parti. La soudaineté de cet exode a même eu quelque chose d'impressionnant. On a, je crois, encore un peu pompé pendant un jour ou deux pour quelques attardés, en attendant de démonter le groupe et la pompe que X et le mécanicien étaient anxieux de ramener à Ouaga avec le camion avant que d'autres pluies ne rendent la région impraticable."

(1) mais n'est-ce pas l'utilisation de ces marges qui fait la différence entre le bon et le mauvais berger ? M. Benoît

Avant de faire un certain nombre de remarques à propos de ces notes communiquées par Henri Barral, je tiens à préciser que leur qualité et leur sincérité ne peuvent être mises en doute. Elles sont d'autant plus importantes et utiles pour poser le problème d'une éventuelle réouverture du forage que leur auteur a été l'initiateur de la recherche de l'eau sur le Séno Mango.

Pour bien comprendre la signification exacte de ce qui s'est passé alors il faut également connaître le comportement des éleveurs de l'Oudalan ayant fui la région au moment de la deuxième ouverture du forage. En effet certains d'entre eux sont allés au forage mais d'autres (la majorité) sont partis. Il est probable que ces derniers auraient agi différemment si, justement, le forage n'avait pas été ouvert et le Séno Mango raisonnablement pâturé en 1972.

Si le forage a effectivement fonctionné comme un piège à bétail en 1973 et si ce bétail était essentiellement malien, par contre, il a en grande partie contribué à chasser le bétail local pour lequel il avait été créé.

Que s'est-il passé exactement en Oudalan occidental en 1973 (1) sur les mares de Fadar Fadar, Eraf n'Aman, Amaoual, et les puits de Gandéfabou Foulbé, Gandéfabou Kel Ewel, Saba Kolangal, Saba Tin Rhassan, In Guitane et les mares de Dibissi, Gargassa et Tin Adjiar ?

Les effectifs humains en saison sèche étaient de 4750 personnes :

Kel Tamachek : Imghad, Imajaren, Ihayawan : 960 personnes ;
Ikklan et Gaoûbé Warag Waragen : 2340 personnes (Kel Tamachek).

(1) voir H. Barral et M. Benoit : Nature et genre de vie au Sahel. L'année 1973 dans le nord-ouest de la Haute-Volta, in J. Gallais, etc... Les remarques suivantes sur la migration exceptionnelle des Sahéliens vers le sud en 1972-1973 s'inspirent de la partie rédigée par Barral dans cette publication.

Foulbé Djelgobé nomades : 1405 personnes.
 Foulbé Gaobé : 25 personnes.
 Maures : 20 personnes.

Cette population détenait au début de 1972 un cheptel bovin pouvant être évalué à 22 700 têtes. Cela correspond à près de 5 bovins par individu et à un troupeau familial moyen de 20 têtes, comportant 4 à 5 vaches laitières. Cet effectif ^{permettait} théoriquement d'assurer la subsistance d'une famille pendant la période de nomadisation c'est à dire du mois d'août au mois de mars.

En 1974, le cheptel bovin de cette population ne s'élève plus qu'à 13 200 têtes. Le taux de mortalité a été de 43 % pendant la saison sèche 1972-1973.

Les pertes paraissent très inégalement réparties. Elles varient considérablement d'un point d'eau à un autre. La disparition de ces animaux, morts pour la plupart de malnutrition ou des suites de misère physiologique favorisant les épizooties comme le charbon symptomatique, ne s'est pas produite en Oudalan.

La majorité de cette population s'est en effet, déplacée vers le sud au cours de la saison sèche 1972-1973, chassée par l'absence de pâturage. C'est au cours de ce séjour exceptionnel en milieu soudanien que les plus grosses pertes ont été enregistrées.

On a pu constater la répugnance des éleveurs sahéliens à pénétrer en zone soudanienne pour des raisons liées à leur méconnaissance de l'environnement. Des relations furent toutefois difficiles avec les populations sédentaires.

Le morcellement de l'espace par les champs et les jachères a été aussi ressenti comme un faisceau de contraintes malgré l'usage de la vaine pâture.

Les gens de l'Oudalan ne se sont généralement pas aventurés à plus de 100 kilomètres au sud de leur point de départ. Ils ne sont pas allés au-delà de la région de Boukouma, Djika, Pélouté, dans le sud de la subdivision d'Aribinda et le nord du cercle de Barsalogo entre le 13° et le 14° parallèle, sous 650 à 700 mm de pluviométrie moyenne annuelle.

La totalité de cette population a regagné l'Oudalan dès le début de la saison des pluies suivantes.

En fait, le zébu sahélien a rencontré des difficultés d'adaptation immédiate aux pâturages nord-soudaniens. Il n'a pas su reconnaître les graminées qui lui convenaient. C'est en cela qu'a résidé le principal facteur de mortalité.

Ces graminées sont d'ailleurs rares en saison sèche. Dans ces régions, le zébu local est lui-même obligé de transhummer en année normale (1).

Ces pâturages nord-soudaniens sont d'autant plus pauvres qu'ils brûlent régulièrement. D'ailleurs, la pluviosité avait été faible ici également.

L'époque du départ vers le sud et celle du retour dans le nord a eu une influence importante sur les pertes. En règle générale, ce sont les points d'eau d'où les populations et le cheptel sont partis dès la saison froide 1972 (à partir de la mi-novembre) et sont revenus au Sahel

(1) ne serait-ce qu'à cause des feux de brousse qui, en milieu nord-soudanien, détruisent la quasi totalité des pâturages.

dès l'époque des premières pluies (fin juin début juillet 1973) où l'on enregistre la mortalité la plus faible. C'est que ces animaux ont été moins éprouvés par la marche en saison fraîche et à un moment où ils étaient encore en assez bonne condition physique. Ils ont pu également consommer au début de leur séjour en zone soudanienne un pâturage encore relativement abondant. Revenus au Sahel dès le mois de juin, ils y ont trouvé, à défaut d'herbe, du pâturage arbustif frais.

En outre, ils ont échappé aux invasions de tiques et de taons fréquentes ici en début de saison des pluies. Ils ont également évité les épizooties qui se déclarèrent à cette époque.

En revanche, et pour des raisons inverses, les points d'eau que les troupeaux ont quitté plus tard vers mars ou avril 1973, pour ne revenir qu'au milieu de l'hivernage 1973, sont ceux où l'on enregistre les pertes les plus élevées.

Deux exemples sont significatifs : le point d'eau de Gandéfabou Kel Ewel où les pertes sont de 30 % et celui de Tin Adjiar où elles atteignent 88 %. Dans le premier cas, sur 23 chefs de familles, tous se sont rendus dans le sud dès la saison fraîche. Ils ont regagné Gandéfabou Kel Ewel au début de l'hivernage 1973. Dans le second au contraire, sur 36 chefs de famille, sept seulement sont partis pour le sud dès la saison fraîche qui a succédé à l'hivernage 1972. Les 29 autres ont attendu le milieu de la saison sèche (mars-avril) en s'efforçant de maintenir leur bétail le plus longtemps possible aux environs de la mare de Tin Adjiar où le pâturage était insuffisant. Ils ne sont revenus chez eux qu'au milieu de la saison des pluies, après avoir perdu la presque totalité de leurs animaux.

Un cas mérite d'être souligné : celui du point d'eau d'In Guitane (Gountouré Niénié). Il est le seul où les pertes ont été pratiquement nulles.

Il se trouve que les environs de ce point d'eau situé à la même latitude que celle de Tin Adjiar, ont été semble-t-il parmi les rares parcours de la région à bénéficier de quelques pluies en 1972. Cela a permis la levée d'un maigre pâturage à quelques kilomètres en direction du nord-ouest. Ainsi, les Foulbé nomades et les quelques Touareg fréquentant ce point d'eau ont pu y entretenir leur cheptel pendant toute la saison sèche 1972-73 sans être contraints à l'exode vers le sud. Il est particulièrement significatif qu'un maigre pâturage sahélien ait été en l'occurrence plus bénéfique pour le bétail que le pâturage nord-soudanien (1).

L'efficacité du gardiennage a été un facteur déterminant de limitation des pertes. Ainsi que je l'ai déjà signalé, les zébus sahéliens ne parvenaient pas à se nourrir convenablement sur les pâturages secs de la zone nord-soudanienne à graminées peu intéressantes comme *Andropogon pseudapricus*. Il était nécessaire de les amener et de les maintenir sur les rares pâturages de bas-fond disponibles. Ces animaux accoutumés à consommer en saison sèche le pâturage sec sahélien semblent s'être montrés réfractaires à un pacage statique en des lieux densément boisés dont l'équivalent dans le Sahel sont des lieux de repos ombragé autour des points d'eau, repos précédant le départ vers les pâturages lointains.

Le rythme biologique des zébus sahéliens était inadapté aux conditions écologiques de la zone nord-soudanienne. Il fallait le "casser" pour assurer quelques chances de survie au bétail, ce à quoi s'employaient les bergers foulbé. En revanche, les Kel Tamachek ont coutume d'amener les animaux une première fois sur le pâturage "pour le leur montrer". Ils les laissent ensuite pâturer seuls. Cela est de peu de conséquence au Sahel auquel les animaux sont parfaitement adaptés.

(1) on remarque qu'il est question ici des seuls pâturages du Séno Mango et de ses abords restés hors d'atteinte du bétail s'abreuvant alors au forage Christine.

Ce ne fut pas le cas ici où ils furent laissés désemparés dans un milieu dont ils étaient incapables de tirer parti. De nombreux animaux sans surveillance, poussés par leur instinct, s'en retournèrent même vers le nord, se perdirent ou moururent d'épuisement en cours de route.

Les difficultés d'adaptation des Kel Tamachek transportés dans un milieu étranger sont apparues beaucoup plus grandes que celles des Foulbé. Les taux de perte enregistrés par les uns et les autres diffèrent considérablement. Aux mares de Fadar Fadar et d'Eraf n'Aman, 156 chefs de familles foulbé nomades possédaient encore 3065 bovins en 1974 soit une moyenne 19,6 têtes par chef de famille contre 30 avant la sécheresse.

En revanche 409 chefs de familles Touareg et Bella ne possédaient plus que 1402 bovins, soit une moyenne de 3,5 têtes par chef de famille contre 11 avant la sécheresse.

D'une façon générale, à l'exception des Touareg Kel Ewel fréquentant le point d'eau de Gandéfabou Kel Ewel qui vivent depuis longtemps en amitié avec les Foulbé, ce sont les Kel Tamachek (Touareg et Bella) qui ont attendu le milieu de la saison sèche pour se mettre en route vers le sud avec leurs animaux. Ils ont ainsi accumulé les causes de perte de bétail.

La commercialisation accrue des animaux avant que ne s'installe l'état de misère physiologique n'a généralement pas été perçue comme une nécessité. On pouvait supposer dès le mois d'octobre 1972, en raison de l'absence de pâturage dans les régions situées au nord du 14° parallèle, que la mortalité du bétail en fin de saison sèche allait prendre des proportions catastrophiques. Une "réponse" des éleveurs aurait pu être d'accroître la vente d'animaux manifestement condamnés à disparaître. Il n'en a rien été.

Sur 6500 animaux, 427 ont été vendus au début de la saison sèche de 1972-73, soit 6,4 % de vente seulement, alors qu'on estime généralement le taux moyen de commercialisation dans cette région à 12 %.

Je ne fais pas entrer ici dans la catégorie des ventes celles d'animaux en état de misère physiologiques, cédés parfois à des bouchers de brousse ou à des villageois au prix de 500 F CFA !

Habituellement le produit de la vente d'un boeuf est immédiatement reconverti en génisse et en biens de consommation divers (tissus, etc...).

L'impossibilité de réinvestir en animaux, précisément en raison de l'imminence du désastre, a donc paradoxalement freiné les ventes, du moins chez les populations étudiées.

Enfin, l'espoir subsistait de trouver du bon pâturage dans le sud.

Que penser de ces événements ? On constate que lors de la première ouverture du forage, il ne s'est rien passé de grave. On a seulement transporté sur le Séno Mango la situation et les problèmes existant ailleurs en Oudalan. La façon d'exploiter les parcours s'est immédiatement reproduite, confirmant la polarisation de l'espace pastoral de saison sèche.

Parlant du taux d'utilisation des pâturages, Barral utilisait l'expression "de leur potentiel". Cela est ambigu.

Un pâturage naturel ne se réduit pas à la masse d'herbe qu'il porte à un moment donné. Il est un éco-système fragile qui doit se perpétuer. Que nous importe une capacité de charge qui ne tient pas compte de cette évidence ? Il ne faut pas parler de 5000 ha. pâturés à 100 % de leur potentiel autour du forage en 1972.

Il faut dire 5000 ha. pâturés à 100 % de leur masse fourragère et à l'avenir compromis (comme l'ont montré les événements de l'année suivante), compromis dans des limites d'ailleurs inconnues car les spécialistes sont plus vaillants pour citer des capacités de charge qui ne veulent rien dire que pour se préoccuper de la perpétuation des potentialités.

En fin de pâture en 1972 il y avait un "disque" entièrement détruit et, au delà de l'espace parcouru, un environnement vierge et entre les deux une zone plus ou moins sollicitée, plus ou moins raisonnablement utilisée, et dont la capacité fourragère se perpétuera plus ou moins bien. Au Séno Mango comme ailleurs au Sahel.

~~J'insiste.~~ Citer des chiffres de capacité de charge est absurde tant qu'on ne dit pas dans quel état on veut maintenir les parcours. Le vrai problème est en fait la taille du disque utilisé à 100 % de la masse fourragère du lieu, en se plaçant dans l'optique de sa régénération éventuelle par abandon du point d'eau. Qui dit charge, dit limites. Or, on confirme bien ici l'existence d'une frange de plusieurs kilomètres d'épaisseur. Un parcours pastoral a besoin d'un "prolongement" de sécurité.

Que nous sert de dire "capacité double de celle préconisée par l'agrostologue" alors que le désert était là l'année suivante et qu'il n'y a plus aujourd'hui d'*Andropogon gayanus* ou de *Blépharis* dans un rayon de 5 à 8 km autour du forage et que 10 000 têtes sont mortes là-bas la deuxième année d'exploitation? L'année fut sèche certes mais veut-on faire un forage pour les années ou tout va bien? Et l'année précédente, ne l'avait-elle pas été également?

Et que signifie de toute façon ces capacités de charge citées par un auteur (Gaston) qui nous dit que les parcours de l'Oudalan sont à saturation, qu'il existe 20 000 hectares inexploités sur le Séno Mango et que entre les deux se situe une "zone très mal exploitée" (1)? Cela veut-il dire qu'il faut que le pâturage soit détruit à 100 % chaque année pour qu'on puisse considérer qu'il est "bien exploité" ?

Il me semble que ces capacités de charge proposées régulièrement en ce qui concerne le Sahel sont dangereuses : elles tiennent rarement compte de la nature de l'espace pastoral et leurs auteurs ne précisent pratiquement jamais dans quel état ils considèrent que le bétail doit se maintenir et surtout dans quel état on souhaite maintenir l'environnement.

Conclusions sur ces événements de 1972-73. Le point important, à mon sens, est que si tout le monde ou presque est allé au forage la première année, c'est que chacun considèrerait que ses parcours étaient ou allaient être envahis par l'autre.

Barral signale la frustration de chaque ethnie considérant que les autres avaient envahi le "prolongement" de leurs parcours habituels. Ce prolongement fait partie intégrante de l'espace pastoral. Il est (justement !) une zone de sécurité lors des mauvaises années.

On constate également que les pâturages n'ont pas tenu et cela pour une exploitation qui pouvait paraître a priori raisonnable (70 jours d'ouverture du forage).

(1) voir annexe II.

Une superposition de la carte des parcours habituels de saison sèche avec celles des parcours utilisés en 1972 grâce à l'ouverture du forage montre comment les 15 000 hectares pâturés se répartissaient :

- | | | | | | | |
|------------------|-----------------|--------------------------|---|---|---|---|
| 1) 1500 hectares | utilisés à 10 % | de leur masse fourragère | | | | |
| 2) 8500 " | " " " 50 % | " " " " | " | " | " | " |
| 3) 5000 " | " " " 100 % | " " " " | " | " | " | " |

La figure 4 montre que la première catégorie se situait pour les 2/10^è en Haute Volta, pour le reste au Mali. Les 2/10^è voltaïques se répartissaient en parts égales sur le Séno Mango "vierge" et le Séno Mango raisonnablement exploité habituellement pour lequel le forage n'a rien changé.

Considérant la catégorie n° 2, celle des pâturages exploités à 50 % de leur masse fourragère : une moitié se situe au Mali dans le prolongement de la dune d'Eraf n'Aman, l'autre en Haute Volta, dont le Séno Mango vierge, la moitié sur le Séno Mango raisonnablement exploité habituellement et 1/4 dans le fourré ("brousse tigrée") habituellement peu pâturé à cette saison.

La totalité de la catégorie 3 (pâturage détruit à 100 %) se situe en Haute Volta. On peut diviser ces parcours en 6 parties, représentées sur la figure n° 4 :

- a) parcours situés sur la dune d'Eraf n'Aman et habituellement non pâturés.
- b) parcours situés sur la dune d'Eraf n'Aman et habituellement raisonnablement pâturés.
- c) et d) fourré inaccessible ou accessible à partir d'Eraf n'Aman mais pratiquement jamais pâturé habituellement au cours de la saison sèche.
- e) parcours situés sur le Séno Danadio et le Séno Mango habituellement jamais pâturés.
- f) parcours situés entre le Séno Yarendi et le Séno Mango, raisonnablement exploités habituellement.

On constate donc qu'en Haute Volta, seuls les environs de Tillétani habituellement "vierges" furent exploités raisonnablement en 1972. Le maintien d'*Andropogon gayanus* et de *Blépharis* en témoigne. Ailleurs, rien ne fut changé par le forage, bien que l'accès des pâturages ne soit fait différemment (1), ou bien le pâturage a été détruit à 100 % alors qu'il ne l'était pas du tout avant ou qu'il l'était raisonnablement.

Je suis ici aux limites de l'information dont je disposais ou dont disposait H. Barral sur la question du Séno Mango. Elle est suffisante pour situer honnêtement et utilement l'opinion des Peul et des Kel Tamachek.

Son exposé n'avait d'autre but que celui-là.

(1) le bétail partait de Boula au lieu de Gountouré, Gandéfabou, Amaoual et Eraf n'Aman. On a remarqué que les distances parcourues quotidiennement étaient les mêmes dans un cas comme dans l'autre...

CHAPITRE V

L'OPINION DES GENS
DU PAYS (1)

Je n'interviens plus désormais qu'à titre personnel pour donner surtout des impressions (sur les témoignages ou la situation en général) ou des convictions et non plus des informations. Pour plus de clarté, j'ai regroupé ces différents témoignages par thèmes. Une telle présentation peut être subjective. Pour éviter qu'elle soit tendancieuse chaque entretien porte un numéro qui figure en tête de chaque extrait. Il peut donc être reconstitué. Par exemple, l'entretien n° 3 est cité deux fois parmi les 6 premiers extraits, en troisième et sixième position, etc...

A PROPOS DU SENO MANGO ET DE L'OUVERTURE DU FORAGE CHRISTINE EN 1972 ET 1973...

1 "Ce sont les éleveurs qui sont arrivés en retard qui "ont perdu du bétail au forage. Leurs animaux étaient "fatigués et ne pouvaient s'éloigner pour trouver l'herbe. "Ils se mettaient à quatre pour relever leurs vaches et "les mettre debout...
 "Ceux de Fadar Fadar, Eraf n'Aman, Gandéfabou Djelgobé, "Oursi, Gountouré Niénié, Gargassa (qui sont allés au "forage)... tous ces gens-là n'ont pas perdu. Ils ont eu "du lait jusqu'à l'hivernage."

La première ouverture créée, à court terme, une situation idéale : des pâturages neufs sont soudain mis à la disposition du bétail. Pourtant la concurrence joue immédiatement au détriment des animaux en mauvais état. Celui qui parle est un partisan de l'ouverture du forage dans des conditions draconiennes de calendrier et de surveillance.

(1) les extraits présentés sont la plupart du temps des dialogues. Mes interventions sont signalées par les lettres M.B. Parfois, mon guide se manifeste à titre personnel et non plus seulement pour traduire une remarque ou une question. Ses interventions sont alors signalées par la lettre G. Quant à nos interlocuteurs, ils apparaissent bien sûr toujours d'une façon anonyme. Telle est la règle en l'occurrence. Je tiens à préciser cependant que jamais personne ne m'a réclamé cet anonymat.

C'est un Djelgobé dont la plus grande partie des animaux restent dans le Gourma malien avec une partie de sa famille.

2 "Il y en a qui disent que l'ouverture du forage à Boula pendant la sécheresse n'a servi à rien. Ce n'est pas vrai. C'est parce que cela a coïncidé avec une mauvaise année. Les boeufs sont morts partout où ils ont été."

S'il ne fallait pas ouvrir le forage en 1973 par évidence à cause de la sécheresse, c'est pourtant elle qui a été le prétexte à cette deuxième ouverture. Les Peul qui expliquent que cela fut un échec le font en invoquant - justement - la situation de la sécheresse de l'époque !

G. "Pourquoi n'êtes vous pas allés au forage ?"

3 "Nous sommes partis très tôt. Nous sommes partis avant qu'on ouvre le forage (...) J'ai vu que si j'amenais mon bétail au forage en venant du pays mossi, j'allais lui faire du mal. Il ne tenait plus sur ses pattes. Je suis retourné là-bas (en pays mossi) et j'y suis resté. Ce qui devait crever a crevé, ce qui devait vivre a vécu (...)"

4 "Même quand on a ouvert le forage pour la première fois les gens se frappaient toujours aux abreuvoirs. Quand les animaux arrivaient, chacun voulait faire boire avant l'autre. Les Bella chassaient les animaux des Peul pour faire boire leurs boeufs, or, tu sais bien que toucher nos vaches, c'est comme nous toucher nous-mêmes... C'est comme ça ! Il y aura des histoires tous les jours (...)"

5 "L'année de la sécheresse on a ouvert ce forage : tous les animaux sont venus ! De partout ! Ils se sont rencontrés au forage. Beaucoup d'animaux sont morts, d'autres se sont perdus. Si on ouvrait l'eau le matin au lever du soleil, elle continuait de couler jusqu'au coucher du soleil et les animaux buvaient... buvaient... Dieu seul sait combien il y avait de bêtes au forage en ce temps-là... C'est ça qui a tué les boeufs."

"Si tu ouvres le forage et que les animaux de l'Oudalan viennent, que tout le bétail du Mali vient, ils vont manger toute l'herbe en un rien de temps et s'arrêter au milieu de l'eau. Alors que l'eau ne sert à rien s'il n'y a pas d'herbe. Donc il ne faut pas ouvrir (...).
 "Ce n'est pas l'eau qui est difficile pour nous, c'est le pâturage. Il fallait voir pendant la sécheresse tout le bétail parti en pays mossi ! Si tu avais vu les pâturages du forage, tu aurais juré qu'aucune vache n'avait quitté la région... Pourtant c'était du bétail malien uniquement. Dieu sait combien de vaches sont mortes là-bas. Les ossements que j'ai vus, étaient comme les bouses de vaches ici (...)"

3 "(en 1973) Nous avons jugé préférable d'aller ailleurs qu'au forage. Nous sommes allés vers le sud, chez les Mossi. Certains d'entre nous ont eu mieux que ceux qui sont allés au forage.
 "Au moment où certains sont allés au forage, ils ont vu que d'autres étaient déjà installés avant eux et il ne restait rien à manger pour les vaches (...). En 1973, les éleveurs qui se trouvaient au forage étaient nombreux comme les herbes. Il y avait des gens de Djibo et du Mali. Des gens qui campent habituellement près de Markoye y étaient aussi. Les éleveurs des quatre coins de l'Oudalan étaient au forage d'Eraï (...). Si les boeufs sont morts en grand nombre à l'époque, c'est qu'il en avait trop par rapport au pâturage. Le pâturage a fini et ce fut la famine pour les animaux."

17 "Qu'est-ce qui a gâté le Béli ? C'est le forage ! Les éleveurs du Mali sont venus gâter la région et sont repartis..."

Il est inutile de commenter longuement ces quelques remarques concernant l'ouverture du forage en 1973, notamment après les notes communiquées par H. Barral. Je n'insiste donc pas.

A PROPOS D'UNE EVENTUELLE REOUVERTURE DU FORAGE...

6 "Il est temps que tu ouvres ton forage ! D'ici aux
 "premières pluies nous aurons sérieusement besoin de ce
 "forage. Ce sera bien pour nos animaux et nous-mêmes. Les
 "étrangers sont tous repartis chez eux actuellement (1).
 "De ce fait, s'il est ouvert, il ne sera que pour nous et
 "les autres éleveurs de la région. Nos animaux sont mai-
 "gres parce qu'il n'y a rien pour les nourrir. Ils n'ont
 "plus de force alors qu'il y a le pâturage au forage. Nous
 "comptons sur le forage parce qu'il n'y a rien ici à
 "Gandéfabou.

"Si l'on ouvre le forage, il y aura le bétail de Gandéfabou
 "Kel Ewel, Saba Tin Rhassan (Bella et Djelgobé), Gountouré
 "Niénié, Dibissi, Tin Bolou, Tin Adjiar, Gargassa,
 "Gandéfabou Djelgobé, Amaoual (Feririlio), Fadar Fadar et
 "Eraf n'Aman. Tous ces gens viendront au forage s'il est
 "ouvert.

"Malgré le nombre de troupeaux, je crois que le pâturage
 "suffira car il est vaste. Je ne sais pas s'il y a des gens
 "de la région de Déou qui viendront. De toute façon ceux de
 "Déou-village viendront. Il n'y aura pas de problèmes même
 "si les gens viennent nombreux d'ailleurs mais s'il était
 "possible d'empêcher les Maliens de venir, il serait bon de
 "le faire (...)."

G. "Si tous ces animaux se regroupent là-bas, tu ne penses
 pas qu'ils vont gâter l'avenir de vos enfants ?"

6 "Je ne pense pas à l'avenir de mes enfants. Je pense à
 "moi-même. En ce qui concerne nos enfants, ils se débrouil-
 "leront à leur tour (2). Nous voulons utiliser le forage
 "parcequ'il y a de l'eau. Ce que nous avons, nos ancêtres
 ne l'avaient pas. Ils étaient pauvres et n'avaient même pas
 de chevaux.

(1) mois de mars 1979.

(2) inutile de préciser que ce n'est pas un Djelgobé qui
 parle...

"Ils n'avaient rien pour transporter leur eau. Ils avaient
 "peu d'animaux et ceux-ci ne pouvaient jamais finir l'herbe,
 "tandis qu'aujourd'hui nous avons beaucoup d'animaux et les
 "paturages ne suffisent plus.

"Au temps de nos ancêtres, on pouvait trouver seulement
 "10 bêtes dans un campement. Ils n'avaient pas de boeufs
 "à l'époque. Chez les Kel Ewel, on rencontrait deux ou
 "trois boeufs par famille. Seul le chef pouvait avoir cinq
 "ou six boeufs. Le plus riche avait dix têtes alors qu'ac-
 "tuellement le bétail d'un seul type peut occuper toute
 "la brousse. Avec la vie d'aujourd'hui, la brousse ne
 "suffira pas à contenir tous nos boeufs... Nos enfants
 "rouleront en automobile !"

G. "Pourquoi dis-tu des choses pareilles ?"

6 "Actuellement, quand vous arrivez en automobile, les
 "enfants courent pour venir voir ça. Certains même montent
 "dedans. De mon temps, quand on entendait une voiture, on
 "courait se cacher. Même lorsqu'on voyait venir un cavalier
 "ou un chamelier, on courait en brousse pour se cacher (...).
 "Tout cela est fini (...). Les Blancs ont des moyens pour
 "se déplacer vite. Ils ont amené la paix. Chacun est libre
 "aujourd'hui. Il peut faire comme il veut et aller où il
 "veut. On a tout à sa disposition aujourd'hui. Nous avons
 "dépassé nos ancêtres grâce aux Blancs."

G. "Tu penses que tu es mieux que ton grand père ?"

6 "Je ne pense pas, j'en suis sûr ! Avant, il n'y avait
 "ni le marché de Déou ni celui de Gorom, ni celui de
 "Markoye (...). Maintenant, il n'y a plus besoin de se
 "déplacer pour avoir ce que l'on veut (...).
 "Regarde ce poste de radio par exemple (...)."

.Le ton souriant des propos tenus ici pourrait laisser
 penser à un discours ironique visant à dénoncer le carac-
 tère pernicieux des gadgets occidentaux...

Le fait est qu'ils ne sont pas innocents. Cette attitude vis-à-vis d'une éventuelle réouverture du forage Christine est d'ailleurs tout à fait exceptionnelle. Elle doit être "située" avec beaucoup de prudence (1).

Les "étrangers" dont il est parfois fait mention sont les Maliens (Kel Tamachek, Djelgobé) qui viennent au moment du froid abreuver leurs animaux à Fadar Fadar et Eraf n'Aman, en faisant pâturer entre le Séno Mango et le Séno Tangabaguen.

L'idée proposée est que lorsque ces gens seront répartis sur leurs points d'eau de fin de saison sèche, ils ne pourront plus revenir au forage quand celui-ci sera ouvert, leur bétail étant alors trop faible pour une longue marche. Cette exclusion des étrangers à la région est toujours présentée comme une condition absolument nécessaire à l'ouverture par les gens favorables à l'opération.

Le pâturage "suffira car il est vaste" : mes interlocuteurs - favorables ou non à une réouverture - ne raisonnent jamais en fonction de la partie voltaïque du Séno Mango lorsqu'ils imaginent les nouveaux parcours que permettraient d'utiliser le forage. Quand ils parlent de la brousse disponible, ils pensent au triangle Hombori-In Daki-Tillétani (Tillétani où la plupart des partisans de l'ouverture souhaitent que soit situé l'abreuvoir).

Or, se proposer de refuser aux Maliens le droit d'abreuver au forage en ayant l'intention de pâturer chez eux en saison sèche à partir de ce même forage alors qu'on stationne déjà aux environs d'Amniganda et Ebang Imallen en saison des pluies, relève de la mauvaise foi caractérisée.

(1) les conditions techniques que notre interlocuteur propose dans la suite de la discussion sont tout aussi strictes que celles préconisées par les partisans prudents d'une réouverture du forage, à savoir : ouverture limitée à un mois et demi par an maximum et en fin de saison sèche.

A moins que la localisation de la frontière échappe à tous, ce qui me semble être d'ailleurs le cas dans le détail.

Les propos n° 6 sont ceux d'un Kel Ewel, fraction rescapée du monde du tamachek. Peut-être ont-ils moins que d'autres Illelan des raisons de vouloir rester fidèles à leur passé ? Imghad n'ayant jamais fait la guerre et dont l'histoire connue est celle d'une longue fuite, d'un métissage et d'une relative sédentarisation à Gandéfabou et ses environs, les Kel Ewel n'ont effectivement pas grand chose à perdre à une expérience hydraulique sur le Séno Mango... Cela dit, le discours ne perdrait pas grand'chose à être nuancé : les Kel Ewel d'aujourd'hui n'ont pas plus de chevaux ou de chameaux que leurs parents. Comme on l'a vu, ce sont surtout des éleveurs de chèvres et des cultivateurs extensifs.

Cette opinion d'un amrit rappelle beaucoup celles de nombreux Bella. Elles sont les moins "pastoralistes" de toutes. Je veux dire qu'elles ne prennent pas le problème du forage en compte uniquement, en fonction des parcours et du bétail.

L'attitude de ces fractions vis-à-vis de l'environnement est souvent opportuniste ; bien plus que celle des Djelgobé qui se comportent suivant un idéal très ancien. Il semble qu'il n'y ait pas une activité spécifique du genre de vie. L'élevage est une spéculation parmi d'autres, plus ou moins importante. Changer de vie n'est pas forcément le signe d'un échec et le maintien de l'environnement dans un état donné n'est pas un devoir. Ceci entraîne une certaine irresponsabilité vis-à-vis du milieu parfois d'autant plus grave que l'activité reste strictement prédatrice, aucune part du travail n'étant consacrée à la régénération ou la protection des ressources.

L'opinion précédente est donc surtout intéressante de ce point de vue, y compris dans son expression un peu excessive.

Certaines personnes âgées n'ayant pas de bergers pour s'occuper de leurs troupeaux souhaitent l'ouverture du forage comme une solution de secours.

7 "Je souhaite qu'on ouvre le forage si c'est possible.
 "Tu as vu comment est la brousse là-bas ? Si les boeufs
 "gagnent ça, ils seront guéris. Actuellement (début avril)
 "tu vois que l'herbe est finie partout sauf là-bas. Si les
 "boeufs mangent toute l'herbe qu'il y a et que l'hivernage
 "n'arrive pas, ce sera grave. Si tu ouvres maintenant les
 "boeufs peuvent aller là-bas manger pendant un mois et quand
 "l'hivernage arrivera, tu fermeras ton puits. En ce temps,
 "les boeufs auront eu du médicament. C'est ce que nous
 "voulons. Si on gagne ça, ce sera bien pour nous. Si on ne
 "gagne pas, ça restera une gourmandise...
 "Tu as vu l'autre jour quand il a plu vers Feririlio ? Tout
 "le monde s'est dirigé là-bas. Il y a encore de l'herbe
 "là-bas et comme il n'y a pas d'eau les gens n'y vont pas.
 "Quand il a plu, tout le monde est parti. Bientôt ils vont
 "tous revenir au puisard ici. Quand l'eau de la mare de
 "Feririlio sera finie ils partiront. S'ils se retrouvent
 "ici et s'il ne pleut pas tôt, on ne va pas s'en sortir.
 "Donc, nous voulons qu'on ouvre le forage. Le peu qui reste..
 "ra ici se débrouillera jusqu'à l'hivernage. Tout ce que
 "les gens racontent, c'est du bruit pour rien. S'ils ga-
 "gnent ça, c'est ce qui les arrange (...).
 "Pourquoi discuter encore ?"

Il y a toujours de l'eau à Feririlio mais les puisards y sont plus profonds qu'ailleurs et l'abreuvement y est plus difficile. "Il y a encore de l'herbe et comme il n'y a pas d'eau, les gens n'y vont pas" pourrait être aussi bien :
 "Comme l'abreuvement est plus difficile qu'ailleurs, les gens n'y vont pas en grand nombre et il y a de l'herbe."

Celui qui parle ainsi était préoccupé par la situation de la saison sèche 1979-1980.

Il fut impossible de savoir s'il évoquait une ouverture temporaire du forage compte tenu de cette période jugée exceptionnelle ou s'il souhaitait son ouverture régulière.

1 "Ils pensent que moi je suis capable de faire ouvrir ce
 "forage car je (...) lutte beaucoup pour le bétail. Je suis
 "un éleveur avant tout. A cause de ça, les gens pensent que
 "je suis au courant de tout ce qui se passe. J'ai reçu au
 "moins 20 personnes venues me demander des nouvelles. Des
 "Djelgobé, des Bella... Je vais te dire une chose. Si tu
 "pars de chez moi pour aller à Gandéfabou, à Gountouré, à
 "Gargassa, à Saba... beaucoup te diront que l'ouverture du
 "forage est une bonne chose. Par contre, il y a des gens,
 "des éleveurs, qui ont leur bétail au Mali. Ils te diront
 "de ne pas ouvrir le forage. Ils ne veulent pas que nous
 "qui sommes ici profitons du pâturage de Boula. Ils ne
 "veulent pas qu'on progresse (...).
 "On ne peut pas atteindre le pulaaku ! On veut rester ce que
 "nous avons trouvé."

M.B. "Moi, je croyais que la vraie richesse du Peul c'était
 "la brousse et les vaches (...).

1 "Mais c'est ce que je t'ai dit tout à l'heure. On ne veut
 "rien d'autre que suivre nos vaches dans la brousse."

M.B. "Si vous faites des vaches comme tu dis, la brousse ne
 "suffira pas."

1 "Ca va nous suffire. Il faut nous faire ça seulement (1).
 "Pour la génération actuelle, cette brousse suffira (...)"

Peul Djelgobé, authentique pasteur suivant la définition que j'ai donnée, mon interlocuteur s'exprime suivant une logique^{qui} à ses limites dans le sacrifice de la génération future.

(1) ouvrir le forage à Boula.

Tous les éléments du diagnostic pastoraliste sur la nature sont cependant contenus dans ce discours, exacerbé (il s'agit d'un Djelgobé de condition roturière) par le désir d'égaliser et surpasser les anciens maîtres ("Ils ne veulent pas qu'on progresse"). Que le forage ouvre et l'homme l'utilisera au mieux de sa réussite mais quand le milieu cessera d'être intéressant pour les besoins de son troupeau, il cherchera d'autres parcours... qui ne se trouvent certainement pas en Oudalan. On verra d'ailleurs plus bas que les modalités d'ouverture préconisées par cet homme sont aussi sévères que celles du point de vue précédent. Comme d'autres partisans de l'ouverture du forage, celui-ci ne dit pas que le pâturage du Séno Mango et du Séno Danadio sera maintenu. Il précise lui aussi "pour la génération actuelle". C'est d'ailleurs évident puisque le forage permettrait de "finir" chaque année des pâturages jusqu'ici exploités d'une façon équilibrée (1). Or les pâturages du reste de l'Oudalan sont entièrement consommés aujourd'hui au cours de la saison sèche ce qui signifie qu'ils se dégradent progressivement jusqu'à disparaître par endroits.

8 "Si on ouvre le forage, ce sera l'espoir de la brousse ;
 "ce sera l'endroit du salut pour les éleveurs. Si on ouvre
 "le forage, tout le bétail va se mettre en route pour aller
 "là-bas. Si on ouvre le forage le bétail va s'installer là-
 "bas avec les bergers. D'ailleurs, au début, ce sera bon
 "pour les animaux : ils auront l'eau au même endroit que le
 "pâturage".

G. "A quel moment faudrait-il ouvrir le puits ?"

8 "Le mois qui vient après celui-ci (avril). A ce moment-là
 "tout le pâturage est fini dans les alentours de Gountouré.
 "Actuellement (mi-mars) le bétail va au sud-ouest du forage
 "pour pâturer (...).

(1) Barral dirait "exploité à 10 % de leur potentiel."

"Je te l'ai dit ce sera l'endroit du salut. Tout le monde
 "va venir. En tout cas tous ceux qui pourront venir vien-
 "dront parce que c'est la seule brousse qui reste aujour-
 "d'hui. Moi, en ce qui me concerne, j'ai peur (je n'ai pas
 "confiance). Je me demande s'il y aura suffisamment d'herbe
 "pour tous. Je suis certain que le Mali va venir. Les
 " 'Oudalans' vont venir. Il faut dire que tous ceux qui
 "étaient là pendant la sécheresse seront là également."

22 "Si le bétail du Mali vient encore ici, ce sera la
 "famine. Même si c'est le bétail de l'Oudalan seulement...
 "Si tout ça se retrouve à pâturer là-bas il y aura une
 "catastrophe."

"Si tu n'ouvres le puits qu'à la grosse chaleur et que
 "la pluie arrive à temps, cela empêchera que tout le bétail
 "ait le temps de venir faire du dégât. A ce moment-là tu
 "fermeras ton puits pendant tout l'hivernage et la saison
 "sèche suivante jusqu'à la prochaine chaleur. Comme cela
 "ça pourra peut-être aller. Sinon, on va souffrir..."

Les opinions exprimés au cours de cette discussion
 chez les Djelgobé de Kolangay reflètent celle des gens qui
 considèrent l'éventualité de l'ouverture du forage en rap-
 port avec leur propre vie et leur environnement. Je veux
 dire que contrairement aux deux témoignages précédents un
 point d'eau à Boula ne ferait pas de la part de ces hommes
 l'objet d'une manipulation à caractère politique par
 exemple. En ce sens, leurs avis entrent dans la catégorie
 des opinions favorables "sincères". Celles de gens essayant
 d'apprécier les effets du forage (1) au niveau de l'ensemble
 de la région et non pas uniquement de leur point de vue
 personnel.

(1) avec beaucoup de finesse et de mérite car un forage
 représente plusieurs milliers de puisards. Ce changement
 d'échelle est en fait un changement de nature et de fonction
 du point d'eau. La chose n'est pas facile à conceptualiser.

L'alternative est simple. Le Séno Mango et le Séno Danadio sont actuellement pâturés en partie ou en totalité. Vaut-il mieux pour le bétail de Gountouré marcher 20 kms vers le nord et trouver l'herbe au sud ouest du forage, ceci étant reconduit d'une année sur l'autre ? Vaut-il mieux marcher moins (1) pendant un an ou deux en utilisant de toute façon les mêmes parcours mais en s'abreuvant au forage ? La deuxième possibilité implique le risque de voir les parcours détruits par du bétail qui ne venait pas là avant l'ouverture du forage. Elle implique aussi une triple certitude : le front de pâture se déplacera vers l'ouest sur la frontière ou au Mali ; le Séno Mango se retrouvera au coeur des parcours de fin de saison sèche donc en situation de vulnérabilité maximale ; le vide relatif créé par le bétail de Gountouré, Gandéfabou et Eraf n'Aman en allant vers le Séno Mango sera rempli par le bétail des points d'eau de "deuxième ligne" : Fadar Fadar, Oursi, Dibissi, Gargassa, Tin Adjiar, Déou, Soum, compromettant toute solution de repli en Haute-Volta. Quand on dit que le Séno Mango est le seul endroit qui peut sauver les éleveurs, on sous-entend bien entendu ceux qui sont en difficultés, c'est-à-dire ceux qui utilisent aujourd'hui des parcours saturés.

9. "On ne fait jamais ce que l'homme de la brousse veut
 "qu'on fasse sinon nous voudrions que le forage soit ouvert
 "uniquement pour les gens de notre région. Que celui qui a
 "sa vache, sa chèvre, son mouton ou son chameau puisse
 "l'amener mais que cela se limite seulement aux voisins du
 "forage. Mais s'il est donné à chacun de pouvoir venir avec
 "ses boeufs et ses chèvres, ça ne va pas être bon pour nous".

(1) guère moins ... voir 1972-1973.

Cet homme, comme beaucoup de gros éleveurs Djelgobé de la région, à une partie de son effectif au Mali. Ce troupeau ne revient plus en Haute-Volta sauf par roulement (va-et-viens de vaches laitières par la mare d'Eraf n'Aman que j'ai déjà eu l'occasion de signaler).

3 "L'ouverture du forage est vue comme deux choses différentes par le Peul. Nous voudrions qu'on ouvre le forage mais nous avons peur. Nous craignons que (les événements de l'année 1973) reviennent encore, parce que si l'on ouvre le forage, le bétail va revenir en nombre comme en 1973. Si ce n'était cela, nous voudrions bien qu'on ouvre ça pour que notre bétail puisse se reposer. En 1973 tout notre bétail est parti au pays des Mossi."

Cette inquiétude se manifeste malgré des conseils de prudence. Ceux-ci sont avancés par tous les gens favorables à l'ouverture. Ce sont toujours les mêmes : durée d'utilisation limitée à un mois et demi maximum par an pendant la saison chaude et exclusion des étrangers à la région (1).

L'ensemble des opinions "inquiètes" (hostiles à l'ouverture ou favorables en respectant les conditions ci-dessus) fut résumé au cours d'une discussion à Gandéfabou Kel Ewel après qu'un participant à l'entretien ait exprimé un avis défavorable au forage.

10 "Je suis d'accord avec lui mais je veux que le forage reste comme ça. Bien sûr, je sais que si on ouvre, les boeufs seront bien. Si on pense à ceux qui vont venir après nous, à nos petits enfants, eh bien! si l'on ouvre le forage aujourd'hui, ils pourront se faire paysan (2). Ils n'auront plus de brousse pour élever leurs animaux. Le Séno Mango, c'est la seule brousse qui nous reste."

(1) à savoir: Gountouré, Gandéfabou, Amaoual, Eraf n'Aman.

(2) dit sur un ton catastrophé, bien entendu... Cet argument est certainement le plus fort que puisse trouver un Peul Djelgobé ayant foi en l'avenir contre un forage.

"En tout cas si les gens tiennent à ce qu'on ouvre, il faut
 "le faire à cette époque-ci (avril-mai), deux mois avant
 "les pluies... Dès qu'ils commencera à pleuvoir, il faut
 "fermer ton puits!"

Le témoignage des Ihayawan Warag Waragen éclaire les autres. Je place volontiers leur avis à la mi-chemin des opinions favorables (sous conditions) et défavorables pour montrer à quel point elles doivent être entendues suivant des échelles de temps et d'espace différentes, suivant également la qualité de la vocation pastorale de ceux qui les livrent. On va lire, par exemple, un avis favorable au forage exprimé au cours d'un énoncé de principe hostile à la création de points d'eau nouveaux par l'Administration.

11 "Le pâturage du forage suffira pour le bétail si on ne
 "l'ouvre qu'à la chaleur (...). Ce sont les Bella et les
 "Peul qui aiment faire des histoires. Depuis la création
 "des cercles de Dori et Aribinda (1), jamais un Ihayawan
 "n'a été devant l'Administration pour des histoires. Les
 "Ihayawan n'aiment pas les histoires, quelles qu'elles
 "soient. Ils s'occupent seulement de leurs animaux.
 "L'an passé, un 'américain' est venu pour faire un puits
 "cimenté ici. Nous avons refusé. Si un puits public est fait
 "ici, les gens quitteront leur coin pour venir y mettre la
 "main dessus et nous ne pourrions rien dire (2). Nous en
 "profitons pour faire savoir à l'Administration que nous
 "sommes les premiers habitants de ce lieu. Nous avons fait
 "savoir à ce Blanc que nous ne voulions pas d'un puits ici.
 "Si un puits public est fait ici, (3), tout le monde va venir
 "et nous ne pourrions rien dire (...).
 "Si tu ouvres ton forage tout le temps, d'ici à Sirkongo et
 "In Tagaten, les troupeaux viendront au forage. De Yallogo
 "les animaux viendront au forage.

(1) soit la fin du XIX siècle, début de l'occupation française.

(2) phrase déjà citée par ailleurs.

(3) l'endroit possède déjà des puisards. sards.

"De Soum aussi ils viendront. In Tara, Djika, Dountoukoya, Bindiri, tous viendront s'ils apprennent que le forage est ouvert. Mais si l'on ouvre actuellement (avril-mai) il n'y aura pas de problème. On ne finira pas le pâturage avant qu'il pleuve. Surtout que l'eau est salée, les animaux s'y plairont. Si un troupeau boit au forage pendant un mois, cela sera satisfaisant pour le propriétaire. Mais si les Maliens viennent à l'ouverture du forage nous ne pourrons pas les empêcher sauf si l'Autorité nous en donne l'ordre..."

La peur d'un point d'eau nouveau sur ses propres parcours relève d'un réflexe élémentaire dans le cadre du genre de vie. Elle est logique compte tenu du diagnostic sur le milieu que j'ai déjà énoncé. Hors des parcours habituels, celui qui découvre un lieu à puisard peut décider de creuser. Il accèdera ainsi à de nouveaux pâturages, acceptant le risque que d'autres lui demandent bientôt de faire boire à son puisard ou creusent à leur tour. Son autorité morale sur les lieux sera certes réelle mais ne le mettra pas à l'abri du "péril écologique". Il en sera protégé dans une certaine mesure mais pas dispensé. Cependant, il aura fait un calcul en toute liberté. Il l'aura fait avec l'appui de son groupe, de sa famille ou de sa fraction, dont une partie occupera les lieux avec lui.

A propos d'un puits public rien de cela ne sera possible. Le puits appartiendra à l'Autorité. La coutume l'admet puisqu'un puisard est propriété personnelle de son créateur mais c'est cela qui fait peur. L'utilisation du lieu et des parcours environnants échappera au contrôle des gens et cela à l'intérieur de leur propre espace. Là, le puits constituera une prime à l'irresponsabilité car les étrangers y viendront d'autant plus vite qu'ils auront d'autant mieux détruit leurs propres parcours. De plus, un point d'eau moderne, un puits cuvelé par exemple, est sans commune mesure avec un puisard traditionnel dans son statut mais aussi dans sa fonction.

Bien sûr, ce nouveau point d'eau sera intéressant pendant deux ou trois ans s'il est ouvert dans des conditions rigoureuses. La chose est évidemment tentante dans une certaine mesure...

A propos du forage, celui qui craint une catastrophe sera, aussi bien, le premier à l'utiliser ne serait-ce que pour limiter ses risques personnels, Il sera aussi le premier à repartir.

Il faut avoir une personnalité particulièrement forte pour se déclarer ouvertement hostile au forage actuellement dans la région. D'ailleurs, ce n'est pas le long des pistes et près des points d'eau qu'on récolte les opinions qui vont suivre mais sur le Séno, dans la brousse, sur le front de pâture ou à proximité. C'est là que les positions sont les plus hostiles. On devine que le contact avec des interlocuteurs de ce type n'est pas aussi facile qu'avec les autres; je voulais l'avis de gens qui ne me demandaient rien...

10 "Moi je préfère qu'on attende les années où il n'y a pas de pâturage dans la région pour ouvrir le forage. S'il y a du pâturage à Gandéfabou, Gountouré ou Gargassa, nous n'avons pas besoin que ta pompe soit ouverte..."

Cette éventualité se manifeste rarement car chacun est bien conscient qu'elle est ambiguë. Elle le serait même si les gens de la région avaient la responsabilité directe de la gestion du forage; à plus forte raison s'ils ne l'ont pas. Je pense qu'elle est un refus poli. Mon intérêt pour la question du forage signifiait que j'étais a priori favorable à une réouverture or il est rare qu'on contredise ici franchement. En fait, une ouverture irrégulière, finalement imprévisible, serait particulièrement perturbatrice.

Une autre forme de refus se manifeste localement. Elle est le fait de Bellia ayant vécu leur libération sociale et politique comme un "rejet" de leurs anciens maîtres et non comme une possibilité de les "dépasser" sur le plan économique dans le cadre genre de vie.

Un choix vers l'agriculture et le mil a été fait au détriment de l'élevage. Très sédentaires, ces gens ne sont pas vraiment des éleveurs bien qu'ils possèdent quelques chèvres ou quelques moutons.

12 "Nous ici, on ne s'intéresse pas à ton forage. Même s'il est ouvert nous n'irons pas (...)"

13 "Nous n'avons jamais été là-bas. Nous ne connaissons pas l'endroit. Mon bétail n'a jamais bougé de chez moi ici. Mon puisard, c'est Gountouré Niénié et le puisard de Moussa. Si nous allons au forage, nous allons perdre du bétail car nous ne connaissons pas l'endroit. Il y a beaucoup de gens qui s'excitent pour cette histoire. Nous, nous ne l'aimons pas. Nous n'avons jamais vu ce forage de nos yeux. Tous les jours les gens passent là-bas. Nous, ça ne nous a jamais attiré. J'ai quelques têtes de boeufs mais je ne pense pas qu'ils iront au forage bien qu'ils boivent un jour sur deux."

Il s'agit moins là d'une opinion négative que d'un manque d'intérêt pour la question. C'est assez exceptionnel.

14 "Tout ce que nous voulons à Boula c'est mettre du poison (...). Ça va tuer les animaux sauvages (1) qui mangent le bétail. A ce moment là les boeufs pourront aller manger l'herbe jusqu'au lieu du forage en toute tranquillité même s'il n'est pas ouvert. Si on ouvre ce forage, le bétail du Mali va venir. La façon dont notre bétail aime l'herbe c'est la façon pour le leur également. Et eux aiment leur bétail comme nous nous aimons le nôtre (...)"

15 "Cette brousse, si on ouvre le forage uniquement à la grande chaleur, il pleuvra avant qu'on n'épuise l'herbe. D'ailleurs, je ne vois pas ces boeufs qui peuvent finir le pâturage à partir de Boula. On l'appelle le Séno Mango... et le Séno Mango s'étend à l'infini..."

(1) hyènes et chacals. Il n'y a plus de lion.

Cette "infinité" est toute relative. Le Séno est vaste, certes, à condition de ne pas s'embarasser de la frontière. Sa partie absolument jamais pâturée en saison sèche est de 10 000 hectares (1) en Haute-Volta dont 7000 de pâturages utiles sur dunes. En fait les gens ne savent pas exactement où est la frontière. Ou bien ils en interprètent l'idée. Ils savent que Gandéfabou et Gountouré sont "commandés" par Gorom qui relève de Ouagadougou. Ils savent également que In Daki appartient au "Mali". Quant au reste, entre les deux, c'est la "brousse" qui est à ceux qui l'utilisent, c'est à dire eux-mêmes en hivernage. Quant aux étendues jamais pâturées situées sur la frontière et au Mali, pour les gens de Tin Arkachen c'est la "brousse seulement". Cela n'appartient à personne. Le concept de frontière serait-il clair que personne n'aurait intérêt à approfondir la question. Le "chez soi" des gens de la région de Tin Arkachen (champs, puisards de saison sèche) est en Haute-Volta mais leurs parcours d'hivernage et leurs principales terres salées sont au Mali.

A mi-chemin du Séno Mango et des points d'eau (à 8-10 km de l'eau), sur les flancs nord, du Séno Yarendi à la longitude de Loukodou, face au grand fourré qui sépare le Séno Yarendi du Séno Mango, campent ceux qui veulent "voir" l'herbe que foulent leurs vaches. Certains campent sur le Séno Mango même. Je l'ai déjà dit, ils ne sont pas hommes à aller au devant du visiteur. La causerie n'est pas leur fait, mais ils vivent avec passion leur conviction et leur idéal. Rien de bien original en l'occurrence dans ce rapport de cause à effet...

Ces hommes sont en général reconnus par tous comme les meilleurs et enviés comme tel mais "ce n'est pas tout le monde aujourd'hui qui peut faire ça." J'ai déjà cité la phrase:

(1) 20000 il y a 10 ans. cf. Barral, 1970.

16 "Nous sommes installés ici depuis longtemps. On a choisi
 "cet endroit, parce que c'est la brousse. Il y a beaucoup
 "de pâturage ici. Nous ne voulons pas qu'on ouvre le forage
 "de Boula parce que les autres viendront finir le pâturage.
 "Actuellement, tu peux constater que nous sommes en pleine
 "brousse, à proximité de Boula. Nous sommes bien. Notre
 "bétail ne va pas loin pour manger. Nous ne voulons pas
 "qu'on ouvre mais, bien sûr, vous ferez ce que vous voulez...
 "Nous sommes sur le passage de la brousse du forage. Les
 "gens de Soum viendront, ceux du Mali aussi vont venir. Si
 "tout ce bétail vient on ne saura plus où aller. On ne veut
 "pas aller devant (1) on ne peut revenir en arrière. Ce
 "sera mauvais pour nous."

17 "Nous préférons rester ici et faire pâturer dans cette
 "brousse en abreuvant à Gountouré Niénié... Qu'est ce qui
 "a gâté le Béli ? C'est le forage ! Des éleveurs sont venus
 "du Mali gâter la région du forage et ils sont repartis..."
 "(2).

G. "Tu penses qu'ils reviendront si on ouvre le forage ?"

16 "On ne sait pas d'abord... mais je sais que le Djelgodji
 "va venir et l'Oudalan aussi viendra. Partout où il y a des
 "éleveurs, s'ils entendent que le forage est ouvert, ils
 "vont venir..."

Pour ces gens, le point d'eau du début de saison sèche est la mare de Loukodou. Là, le campement, l'eau et l'herbe sont au même endroit. Il en va ainsi jusqu'au moment du froid où les boeufs de Gountouré Niénié qui ont alors épuisé le pâturage dans un rayon de 6 à 8 km autour de leurs puits arrivent sur le Séno Yarendi au cours de leurs déplacements quotidiens. Dans la deuxième moitié de la saison sèche, le prix d'un gain de confort pour le bétail est, bien sûr, celui de la solitude pour les hommes.

(1) c'est à dire du Mali.

(2) remarque déjà citée.

G. "Donc, finalement, vous ne voulez pas qu'on ouvre le
"forage ?"

17 "Tout ce que nous voulons c'est tuer les hyènes qui nous
"embêtent. Si ce n'était pas la présence des hyènes nos
"boeufs ne dormiraient jamais au campement. Ils passeraient
"toute la nuit à manger.

G. "Et si jamais le forage était ouvert, où voulez vous
"qu'on place les abreuvoirs ?"

16 "Pour savoir ça il faut rassembler les éleveurs de la
"région et leur poser la question..."

17 "Si tu veux qu'on te réponde à tout prix nous te dirons
"qu'il faut mettre ça à Tillétani. C'est tout près de là où
"nous nous trouvons actuellement..."

16 "Voilà ! C'est ça ! C'est là qu'ils vont saccager la
"brousse !"

L'hostilité au forage n'est pas uniquement le fait de ceux qui campent loin de l'eau. Elle se manifeste aussi à Gountouré, Gandéfabou, Kel Ewel et Djelgobé. Aussi bien, les parcours des troupeaux de tous ces campements sont les mêmes.

18 "Moi, en 1973, je suis allé en pays mossi. J'ai perdu
"beaucoup mais j'ai pu rattrapper aujourd'hui. Nous pensons
"que si on ouvre le forage, le bétail va venir en grand
"nombre nous embêter. Les gens du nord (Mali) viendront...
"Or, c'est la seule brousse qui nous reste. Si on ouvre le
"forage les gens viendront. Tous les boeufs vont se rencon-
"trer là. Et quand tout ce bétail se sera rencontré je ne
"pense pas qu'un mauvais berger puisse s'en sortir."

G. "Comment faire pour les empêcher de venir ?"

18 "C'est très simple... Il ne faut pas ouvrir le forage
"(...). Tu sais, actuellement, celui qui veut que son bétail
"soit bien nourri en a les moyens.

"Il part en pleine brousse là où le bétail n'est jamais
 "allé depuis le début de l'année. C'est ça qui est bon pour
 "lui. Ce ne sera pas pareil si on ouvre ce forage. Il faudra
 "que les gens partent loin pour trouver le pâturage. C'est
 "pourquoi moi je ne suis pas d'accord pour que le forage
 "soit ouvert. Qu'on ouvre ou qu'on ouvre pas c'est pareil
 "pour nous. Nous préférons qu'on n'ouvre pas !"

Lorsque cet homme dit que les choses ne changeront pas pour lui que le forage soit ouvert ou non il veut dire que, dans les deux cas, les parcours utilisés par son bétail seront les mêmes. De son point de vue, il est optimiste. Il est en fait convaincu que le pâturage aura disparu. Pour les Djelgobé, c'est le mauvais éleveur qui détruit la brousse. C'est lui qui, très vite, chassera le bon berger du Séno.

Si on sollicite un peu les partisans de l'ouverture du forage ils tiennent très vite des raisonnements proches de ceux qui sont hostiles à l'opération. Ils spéculent au lieu de plaider mais finalement les réflexions deviennent vite identiques. L'un des partisans du forage a même introduit une donnée qui me paraît fondamentale : les relations entre la Haute-Volta et le Mali. La remarque est pour le moins pertinente puisque la frontière passe à 9 km du forage et que les pâturages convoités sont situés à proximité immédiate et au delà.

19 "(en cas d'ouverture) Même les animaux du sud viendront !
 "(...)"

9 "S'il n'y a pas de problèmes entre les Etats (Mali et
 "Haute-Volta) le pâturage du forage suffira pour le bétail
 "de l'Oudalan mais s'il y a des problèmes entre les deux
 "pays, les éleveurs en subiront des conséquences graves.
 "Nous souhaitons donc la paix."

Lisons entre les lignes : nous espérons que le Mali tolérera une pâture chez lui à partir du forage ou que, dans le cas contraire, la Haute Volta imposera une telle situation. Sinon, la partie voltaïque du Séno Mango ne suffira pas pour l'Oudalan.

De ce point de vue, il s'agit que la Haute Volta empêche les Maliens de venir faire boire leurs animaux au forage tout en obtenant que le Mali ne ferme pas sa propre frontière aux éleveurs voltaïques en début d'hivernage. Alors, la catastrophe serait double. Si les voltaïques ne pouvaient pas empêcher les éleveurs maliens de venir au forage Christine après en avoir manifesté l'intention si les Maliens réussissaient à interdire l'accès de leur pâturage aux voltaïques ceux-ci se verraient privés de leurs terres salées et de leur parcours de saison de pluies alors que le potentiel pastoral de la région de Tin Arkachen serait irrémédiablement détérioré. Mais notre interlocuteur n'est pas aussi naïf...

9 "Mais si par exemple les boeufs viennent de Dori et d'autres coins comme cela, ça ne suffira pas"

M. B. "Et comment vas-tu les empêcher de venir ?"

9 "On ne peut pas... Mais si c'est ceux de Gountouré Niénié, Gandéfabou et Fadar Fadar, ça suffira largement. Si on laisse seulement le pâturage à la portée des Djelgobé et des Bella d'ici, ça va aller. Si on accepte les éleveurs du Liptako, d'Aribinda et de Djibo, la brousse ne suffira pas. Franchement, si on voit que ces étrangers arrivent, il vaudra mieux fermer le forage (...). Si on ouvre cette pompe il vaudra mieux nous prévenir avant car nous nous pouvons savoir si les boeufs des étrangers sont partis ou non. Actuellement il y a ici des boeufs d'Aribinda et de Dori. Il faudra qu'ils partent avant qu'on ouvre. On attend le moment de la chaleur et lorsque tous les étrangers sont retournés chez eux pour y faire leurs puisards, on ouvre".

M. B. "Tu les prends pour des imbéciles ? Tu sais bien "qu'ils sauront à l'avance si la pompe va marcher ou non. Ils "attendront. La première année peut être que ça réussira "mais les autres années, ils sauront".

Je l'ai déjà dit, cet homme fait parti des Djelgobé dont une partie du bétail reste toujours au Mali, entre In Daki et In Tillit. Le désir d'empêcher autrui de venir qui est ici la moindre des précautions, ne relève pas d'un diagnostic pastoraliste classique. C'est une opinion adaptée à des conditions nouvelles de surpeuplement général(1). Cet homme fait tout pour maintenir ses animaux au Mali. Son désir de jouer sur deux tableaux est d'autant moins sincère qu'il sait que cela n'est pas réaliste.

Quand on parle des "Maliens" on évoque les fractions Touareg et Bella du Gourma mais aussi les Djelgobé de l'Oudalan passés dans le Gourma depuis une vingtaine d'années à cause (et grâce) à leur réussite pastorale sur le Séno Mango. La présence de ces troupeaux au Mali crée, on s'en doute, une situation ambiguë. La discussion suivante intervenue à Gandéfabou Djelgobé en témoigne :

20 "Si on ouvre le forage, ça va peut être nous faire du "bien mais ce n'est pas seulement le bétail du forage qui "va venir..."

G. "Qu'est ce que tu entends, par "bétail du forage" ?"

20 "C'est le bétail de la région (...). Tout ce bétail "peut pâturer au forage sans rien changer (2)."

(1) compte tenu du genre de vie. 6 hab/km² en Oudalan est un chiffre très élevé.

(2) sous réserve des précautions déjà signalées.

G. "Vous pensez que les boeufs viendront d'ailleurs si on ouvre le forage ?"

20 "Eux-mêmes disent qu'ils ne viendront pas mais c'est faux. Je suis sûr qu'ils vont venir".

21 "Cette année ils ne viendront pas. Ils ont de l'herbe cette année (saison sèche 1978-79). Les Maliens ne veulent pas d'ici cette année."

20 "Ecoutez ! D'In Tillit jusqu'à la mare de Gossi les gens disent qu'on ne trouve même pas un brin de paille pour se curer les dents !"

21 " Ce n'est pas vrai. L'herbe qui a poussé entre In Tillit et Gossi cette année ? On a jamais vu ça jusqu'à présent ! Les Maliens ne viendront pas ici. En tout cas, cette année ils ne viendront pas. D'ailleurs ils disent que si leurs boeufs viennent ici ils vont mourir (1)."

G. "Même votre bétail qui se trouve là-bas ne viendra pas?"

21 "Il ne viendra pas !"

20 "Sékou ! Si jamais on ouvre ce forage, aucune vache ne restera au Mali. C'est moi qui te le dit".

21 "S'il n'y avait pas de pâturage au Mali, les boeufs allaient déménager et venir ici, forage ou pas forage !"

20 "Si tu ouvres le forage tu verras que dans deux semaines le bétail du Mali sera là-bas."

(1) de nombreux éleveurs maliens ont quitté le Séno Mango en 1973 en maudissant la région après avoir perdu leur bétail.

"Les Maliens n'ont pas de mil chez eux. S'ils apprennent que le forage est ouvert, ils vont venir s'installer par ici et auront plus facilement du mil sur place. C'est mieux que de se faire piller tout le temps sur la piste. Avoir la brousse, de l'eau et du mil à côté... Ils ne viendraient pas ? Ça m'étonnerait ! Nous tous (1) qui sommes ici aujourd'hui jusqu'à Gargassa, tout notre bétail se trouve au Mali. On a des vaches laitières ici pour se débrouiller... S'ils entendent que le forage est ouvert, tous vont revenir chez eux. Surtout que c'est là qu'ils viennent acheter leur mil (2)."

G. "Si on ouvre le forage et que tous les éleveurs se retrouvent là-bas, est-ce qu'il n'y aura pas d'histoires entre vous et les étrangers ?"

21 "Je te dis que tous les gens qui sont ici ont leur bétail au Mali. Si ton frère vient chez toi tu ne vas pas lui faire d'histoires ! Pareil pour ton fils... Les gens d'In Daki (Djelgobé) sont partis d'ici, les gens d'Ebang Imallen sont partis d'ici, ceux d'In Tillit sont partis de Gargassa. Donc même si on se rencontre au forage il n'y aura rien... Peut-être avec les Kel Tamachek et les Dagabé il y aura des histoires car ce ne sont pas des gens sérieux..."

Ces témoignages doivent être considérés avec beaucoup de circonspection car l'escobarderie est souvent de règle dans les conversations avec les Peul à propos du bétail. Elle est, bien sûr, exagérée ici car on pratiquait la joute oratoire devant l'étranger... Peu importe d'ailleurs qu'il y ait eu beaucoup ou peu d'herbe au Gourma pendant la sèche saison 1978-79. Ce qui compte c'est que chacun calcule en fonction de son groupe.

(1) Djelgobé.

(2) au marché de Déou.

Il est évident que les Kel Tamachek sont majoritaires dans la région de Gossi et In Daki où, nos deux interlocuteurs les ignorent quand ils parlent des Maliens...

22 "Il y a un endroit entre Kolangay et Djibo qui s'appelle Demba. Il y a beaucoup de bétail là-bas. Si on ouvre le puits, ils vont venir. Ils n'ont pas d'eau. A Soum c'est pareil. Ils ont un seul puits là-bas. Ils viendront aussi. A Koubo, il y a beaucoup de bétail également. Je ne doute pas de leur présence si on ouvre le forage. C'est pour ça que je dis que si tu ouvres le puits tôt (avant la grosse chaleur d'avril et mai) il va y avoir des dégâts comme en 1973. Les boeufs vont consommer et piétiner le pâturage avant que la pluie vienne. Il n'y aura plus rien. Le forage est placé au milieu des éleveurs. Et c'est le seul endroit où il y a du pâturage (...). C'est parce que l'eau manque là-bas que le pâturage reste toujours bon (...). Le Séno Mango comme on l'appelle... Il s'étend au delà jusqu'au nord de Soum, aller à Douna, à Dialassagou, à Fétégoli, à Douari, jusqu'à Dankassi. Tout le bétail en état actuellement c'est le bétail qui se trouve à côté de ce Séno Mango. Au Mali comme chez nous (...). C'est pourquoi on a peur."

A PROPOS DES RESSOURCES ET DE L'ENVIRONNEMENT....

Vivant sur des ressources renouvelables, les pasteurs sont par définition des protectionnistes du milieu naturel. Leur survie dépend du maintien de l'environnement. Ils utilisent l'herbe et l'eau, la première herbe si possible et, grâce à la transhumance, la nomadisation et la migration, laissent le stock se reconstituer. Pour cela, je l'ai dit, ils ont besoin d'un espace théoriquement illimité ou peu densément occupé et ... de besoins stables.

L'espace pastoral, polarisé, possède des marges. Nous sommes ici sur une de ces marges. Celle des aires pastorales de l'Oudalan en l'occurrence.

Si on considère les charges animales d'aujourd'hui, si on considère la situation précaire dans laquelle se trouve la faune sauvage, si on considère enfin, la rareté des espaces vierges, il paraît légitime de poser en soi le problème de la protection de la nature en général et celui de la faune en particulier (1). Cela doit être fait, me semble-t-il, pour les gens de la région, leurs enfants mais également la Haute-Volta tout entière.

Qu'il s'agisse du forage ou de la charge, du comportement des hommes ou de la protection de la végétation ou de la faune sauvage, la position des gens est simple. Elle n'engage d'ailleurs personne car le pouvoir coutumier réel a disparu et le rôle de l'état concernant la protection de l'environnement n'apparaît pas encore dans la région avec évidence. Chacun cependant a essayé de donner plus ou moins franchement son opinion sur la question. Il apparaît des nombreuses discussions et expériences vécues à ce sujet avec les Djelgobé des environs de Tin Arkachen qu'ils ne considèrent pas l'abattage des arbres et la chasse comme indispensables.

Concernant précisément une éventuelle politique de protection de la faune il ne semble pas exister de problèmes majeurs en ce qui concerne les Peul sauf, bien sûr, à propos des hyènes et les chacals. Je serais moins optimiste à l'endroit des Kel Tamachek...

(1) cela ne peut être incompatible avec les genres de vie locaux puisque ce sont eux qui ont légué la nature Oudalan et sa faune.

Les Bella, par exemple, à la recherche d'un^{nouvel} art de vivre depuis leur libération progressive ont parfois tendance à se comporter en prédateurs 'tous azimuts', chasse comprise.

Si on fait éventuellement référence à la puissance de l'Etat c'est surtout par nécessité de recourir à un pouvoir neutre dans un milieu où l'idée égalitaire a été introduite au sein d'une population multiraciale et multi-ethnique qui était très hiérarchisée.

Chacun devenant son propre maître il est difficile de vouloir poser le problème de la protection des ressources en s'appuyant sur une hiérarchie moribonde qui avait d'ailleurs d'autres ambitions.

On comprend qu'une référence à l'ingérence extérieure et un pis-aller pour tous (1). Rien n'empêche, au contraire, de réfléchir aux problèmes de la protection du milieu à l'intérieur des valeurs locales. C'est la moindre des choses mais c'est aussi une question d'efficacité.

A propos d'un tel sujet, le plus sage est de considérer l'inquiétude de ceux-là même qui sont favorables à l'ouverture du forage.

M.B. "Si le forage est ouvert, on vous demandera de respecter certaines règles. Ce qu'ont veut c'est ne pas gâter la brousse. Toi, n'as-tu pas peur qu'on gâte la brousse ?

(1) elle ne se manifestait d'ailleurs pas du tout spontanément mais uniquement parce que mon goût pour la faune sauvage était connu de ceux qui me parlaient et que je les "solicitais" sur ce sujet.

"Le paiement, ce sera de ne pas couper les arbres, de ne pas tuer les gazelles, les autruches...
 "Penses-tu que les gens vont respecter ça ?

1 "Nous allons respecter ça car c'est dans notre intérêt. Si on ne coupe pas les arbres, ils vont bien produire. Les boeufs vont bien manger... Et puis on aura de l'ombre pour se reposer.

M.B. "Pourtant on voit des gens qui coupent".

1 "Ce sont des gens qui ne réfléchissent pas".

M.B. "Est-ce que l'on est obligé de couper les branches si on a des chèvres ?"

1 "Ce n'est pas indispensable. Moi, j'ai mon troupeau de chèvres mais je n'ai jamais coupé de branches pour leur donner. Je ne coupe jamais pour mes chèvres. Quand c'est vert, elles mangent jusqu'à une certaine hauteur, quand ça sèche, ça tombe et elles ramassent par terre.

"Je sais que si on fait des champs au forage ce sera fini pour nous (...)"

M.B. "Moi, il me semble qu'il faudrait ouvrir le forage (1) pour les boeufs uniquement. Ça ne serait pas pour les chèvres (...). J'ai peur que ça gâte la brousse. Ce sont surtout les chèvres qui me font peur mais il y a des gens qui n'ont que des chèvres et des moutons..."

1 "Moi aussi c'est ce que je veux... Pour les boeufs seulement !"

(1) si cela devait être fait.

M.B. "Mais tu as des chèvres comme tout le monde ! Je ne
"comprends pas..."

1 "C'est l'année 1973 qui nous a crevé le coeur. Voilà
"pourquoi on a commencé (1) à garder les chèvres. Mais le
"Peul, s'il a des chèvres, c'est pour chercher les boeufs
"avec. Chaque année, si les chèvres mettent bas et que les
"petits commencent à aller au pâturage on en vend la moitié
"pour remplacer avec une vache".

M.B. "Si on ouvre le forage, ils vont aller là-bas. Là-bas,
"leur bétail va augmenter parce qu'il y a du bon pâturage.
"Après quelques années il va y avoir beaucoup de bétail et
"ça va devenir comme en 1973. Les vaches vont crever encore".

1 "Oui, ça c'est vrai..."

M.B. "Alors, à quoi ça sert ce que nous allons faire ?"

1 "Qu'est ce que les gens veulent si ce n'est que le nom-
"bre des vaches augmente ? Et puis, maintenant, nous sommes
"devenus malins. Si on constate que les boeufs deviennent
"trop nombreux on en vend..."

M.B. "Qu'est ce que vous faites avec cet argent ."

1 "(...) Si l'année n'est pas bonne on 'bouffe' (...). Si
"l'année est bonne on rachète des veaux."

Le pulaaku (2) implique une symbiose homme-nature qui
passe par la vache. Chez les Illélan le bétail était un bien
en soi et parmi d'autres, nourrit sur le pays. La production
de lait est recherchée chez les uns comme chez les autres
mais la "fonction" du troupeau n'est pas la même. C'est chez
les Djelgobé qu'il est vraiment une raison d'être.

(1) nous les Djelgobé.

(2) l'art de se comporter en Peul.

Chez les Imajaren, la propriété du bétail était adapté si-
non liée au genre de vie guerrier. Bien transportable, il
permettait une stratégie de fuite ou d'attaque et pouvait
être assez facilement entretenu sur des milieux variés. La
chèvre était très bien adaptée à ces besoins. Aujourd'hui,
il n'y a toujours pas d'exclusive vis-à-vis des bovins. Chez
les Illélan et leurs gens, l'élevage est moins sélectif que
chez les Peul. Il tolère une dégradation du milieu nettement
plus forte que l'élevage Djelgobé.

On conçoit aisément qu'un parcours devenu peu satisfai-
sant pour des bovins peut l'être encore pour des chèvres si
le couvert arbustif est suffisant.

Or, forage ou pas, le problème de la protection des parcours
dans la région doit être posé en tenant compte de la totalité
des types de bétail élevé en Oudalan.

M.B. "On dit qu'au Mali la brousse est mieux gardée qu'ici
"(...) est-ce une bonne chose ?"

23 "C'est une très bonne chose. Il faut faire comme ça à
"Boula."

M.B. "Mais si on vous empêche de couper les arbres est-ce que
"vous allez obéir ?"

23 "Il y en a qui vont obéir, mais d'autres vont continuer
"à le faire parce qu'ils en ont l'habitude. Il faudra mettre
"des goumiers pour surveiller."

M.B. "Moi, on m'a dit qu'on pouvait élever des chèvres sans
"couper les arbres. Est-ce vrai ?"

23 "C'est bien vrai."

M.B. "Mais pourquoi les gens coupent les arbres ?"

23 "Parce qu'ils ne connaissent rien. Les bergers sont comme
 "leurs vaches et leurs moutons. Tant qu'ils ne voient pas
 "quelqu'un qui peut leur faire du mal, ils ne cesseront
 "jamais de faire des dégâts. Ils ne se rendent pas compte
 "qu'ils font du mal (...). Si tout le bétail meurt par
 "manque de brousse ils comprendront."

M.B. "Ils seront obligés de manger le mil..."

23 "C'est ça qui nous a chassé du pays mossi! C'est là-bas
 "qu'il y a du sorgho (...). Ouvre le forage. Comme ça il
 "n'y aura là-bas que du bétail et des Peul seulement
 "(rires) (...).

G. "Vos gens accepteraient-ils de respecter des règles ? De
 "ne pas couper les arbres, de ne pas chasser, de ne pas
 "amener de chiens, ou (par exemple) de ne pas amener de
 "chèvres ?"

3 "Pour nous ici, si on nous empêche de faire tout ça, on
 "peut obéir mais je ne sais pas pour les autres. Mais on
 "n'a qu'à nous laisser amener les chèvres au moins (...)"

33 "Si le bétail (peut aller au forage) on va laisser les
 "chèvres et les moutons sur place (ici). Ce sera une bonne
 "chose, D'ailleurs on a pas de chèvres... Il faut parler de
 "ça aux Bella..."

Si la possession et l'élevage des moutons et surtout
 des chèvres fait partie du genre de vie normal des Kel
 Tamachek aujourd'hui elle permet aussi d'accéder à la pro-
 priété des bovins. C'est un moyen très utilisé par les
 Bella lorsqu'ils reviennent de migration à l'étranger.

24 "Les grands arbres qui ne peuvent être atteints par les
 "chèvres, il faut bien qu'on les coupe sinon comment feront-
 "elles pour avoir les feuilles ? Il n'y a rien par terre"
 "(...). L'herbe c'est pour les boeufs !

"Quand les arbustes au ras du sol sont terminés nous sommes
 "obligés de couper les grands arbres... Aux environs du
 "forage, même si on ne coupe pas, les chèvres pourront
 "brouter cependant. Si nous gagnons le takenaït (1) nous
 "n'aurons pas besoin de couper les arbres. Il ne faut pas
 "dire que les éleveurs de chèvres gâtent les arbres..."

M.B. "Qu'est-ce que vous ferez quand vous aurez coupé tous
 "les arbres ?"

24 "En hivernage, nous ne coupons pas les arbres. En fin
 "d'hivernage tous les arbres ne gardent pas leurs feuilles.
 "D'autres ne les gardent qu'aux extrémités des branches.
 "En saison sèche ils perdent toutes leurs feuilles..."

M.B. "Certains éleveurs m'ont dit que ce n'était pas la
 "peine de couper les arbres parce que ce qui est par terre
 "suffit."

24 "Les endroits où les animaux ne passent jamais avant la
 "chute des feuilles, là ça suffit. Mais à Gountouré Niénié
 "les chèvres et les moutons sont plus nombreux que les
 "boeufs. Ce que tu dis est vrai mais ce n'est valable que
 "dans les endroits où il n'y a pas beaucoup d'animaux. Les
 "chèvres surveillent les arbres et à chaque fois qu'une
 "feuille tombe elles la ramassent immédiatement. Mais il y
 "a beaucoup de chèvres à Gountouré Niénié. Il y a à Gountouré
 "Niénié des gens qui n'ont que des chèvres et pas de boeufs.
 "Et même ceux qui ont des boeufs ont des chèvres..."

Le takenaït (*Blepharis linariifolia*) ne supporte pas la
 pâture. Il disparaît dès les premières années qui suivent
 le premier passage des troupeaux. Quant à la rareté des
 hommes et du bétail qui est présentée comme une condition
 suffisante pour ne pas couper les arbres... inutile
 d'insister !

(1) *Blepharis linariifolia*.

M.B. "De toute façon si vous allez là-bas, il faudra laisser
"tomber vos hâches."

24 "Nous sommes d'accord pour abandonner nos hâches en
"allant là-bas. Si nous sommes au forage nous n'aurons pas
"besoin de couper les arbres et nos chèvres auront suffisam-
"ment à brouter. Là-bas c'est la brousse. On a pas besoin
"de couper les arbres ! D'ailleurs, si nous allons nous
"installer là-bas, nous arracherons les manches de nos
"hâches et les laisserons ici. Nous n'aurons pas beaucoup
"à faire avec les animaux de la brousse, les lions, les
"hyènes et les chacals. Nous n'aurons même pas à faire de
"parcs clôturés."

M.B. "Y a t-il beaucoup d'éleveurs qui ne font que des
"chèvres et des moutons ?"

24 "Oui, il y a beaucoup de gens qui n'élèvent que des
"chèvres et des moutons. Les Kel Tamachek : les Itaboten,
"les Ihayawan, les Iderfan et même quelques Peul qui n'ont
"que du petit bétail. La plupart des Bella aussi n'ont que
"des chèvres et des moutons. Les quelques têtes de boeufs
"que nous (1) possédons, nous les avons obtenus par le
"petit bétail. En ce qui concerne l'ouverture du forage,
"nous demandons que ce soit en avril et en mai seulement."

Nous avons longuement parlé du problème de l'élevage
de la chèvre sur le Séno Mango dans le cas où le forage
serait ouvert. On a compris que ce sont les pratiques des
chevriers qui causent des inquiétudes et non la façon de
brouter de cet animal... qui sème d'ailleurs les espèces
de son propre pâturage.

(1) c'est un Itaboten qui parle.

13. "On a dit qu'on ne recevrait pas de chèvres... Sinon, quelques uns d'entre nous allaient partir là-bas. Mais comme ce n'est pas tout le monde qui a des boeufs... Il y a des gens qui n'ont que des chèvres et des moutons..."

M.B. "Non. On a pas dit cela. On a dit qu'on réfléchissait d'abord à ces questions... Les chèvres, ce n'est pas la question... Ce qu'on veut c'est qu'elles ne gâtent pas la brousse..."

13 "Celui qui a des chèvres et quelques boeufs va tout réunir et partir au forage. Il ne peut pas partir sans ses chèvres."

12 "Et le chevrier ne peut pas se séparer de sa hâche. S'il voit un arbre qui intéresse ses chèvres il ne peut s'empêcher de le couper..."

13 "Par exemple, un type qui a dix boeufs et trente chèvres ne peut pas amener ses dix boeufs (...) et laisser ses trente chèvres. Si on n'interdit pas certaines sortes d'animaux là-bas, presque tous les gens iront. Mais si on dit que les chevriers ne doivent pas y aller aucun éleveur de Gountouré Kiri ne partira. Chez les Kel Tamachek, le petit bétail est plus important que les boeufs..."

L'éventuelle présence du petit bétail sur le Séno Mango en cas d'ouverture du forage est une question importante. Le fait qu'il y ait eu peu de chèvres et de moutons à Boula en 1972 et 1973 ne doit pas tromper. Rien n'avait été prévu alors pour eux aux abreuvoirs.

6 "Nous (1) élevons plus les chèvres que les boeufs. Nous voulons des boeufs mais ce sont seulement les chèvres que nous avons."

M.B. "Il faut vendre tes chèvres pour acheter des vaches..."

(1) c'est un Kel Ewel qui parle.

6 "Nous, les Kel Tamachek, nous ne pouvons pas rester sans chèvres. Un des Kel Tamachek, quelle que soit sa richesse, s'il n'a pas de chèvres et d'ânes, c'est comme s'il n'avait rien (...)"

25 "Nous ne voulons pas seulement amener nos boeufs. Nous voulons amener nos chèvres et nos moutons. Chez nous (1), il y a des gens qui n'ont pas de boeufs. Ils n'ont que des chèvres et des moutons (...)"

26 "Par exemple, les Ihayawan ne constituent que deux tribus avec une famille Bella (?). Les Bella d'Eraf n'Aman ont des boeufs mais les Ihayawan n'ont que des chèvres et des moutons (...)"

27 "Dans les campements, les gens sont différents (...) Cela effrayera les autres. Ils arrêteront de détruire la brousse. Par exemple, aux alentours de chez moi ici, j'ai interdit depuis longtemps de couper les arbres. Cela pour mes animaux. Je ne sais pas si les autres pourront le faire mais moi je suis sûr que je ne laisserai pas faire... Je n'ai pas de berger pour garder mes animaux. C'est donc autour des cases ici qu'ils pâturent. Donc, je ne peux pas accepter qu'on me détruise cette brousse. D'ailleurs, cette année les sauterelles ont "bouffé" l'herbe et les feuilles des arbres et les bêtes ont commencé à crever de faim (...)"

M.B. "Il y a des éleveurs qui disent qu'il faut couper les arbres pour donner des feuilles vertes aux chèvres. D'autres disent que ce n'est pas la peine car les feuilles sèches suffisent. Qu'est-ce que tu en penses ?"

(1) c'est un Bella d'Eraf n'Aman qui parle.

27 "Effectivement, si tu coupes les arbres, ce n'est pas bon parce que en trois jours il n'y a plus rien. Tandis que les feuilles qui tombent les animaux peuvent utiliser ça longtemps. Ca ne finit pas. Si on coupe l'arbre, il disparaît et les animaux ne mangent les feuilles qu'une fois. C'est donc détruire la forêt. Par exemple, l'année passée, la petite brousse qui se trouve ici, a tenu mes chèvres et mes moutons toute l'année avec les feuilles mortes que le vent faisait tomber au fur et à mesure."

M.B. "Donc, si on empêche les éleveurs de chèvres de couper les arbres ça ne leur fait pas de tort ?"

27 "Actuellement, et là où nous sommes, si tu empêches les éleveurs de couper les arbres, tu leur fait du bien !"

M.B. "Ce sont des étrangers qui font ça ?"

27 "Ce sont des éleveurs de la région même qui font ça. Nous avec nos chèvres nous ne bougeons jamais. Même si nous allons en brousse nous ne coupons pas les arbres."

Les Djelgobé sont bien moins sensibles que les Kel Tamachek à la question du petit bétail. D'ailleurs, la plupart des gros éleveurs de zébus seraient hostiles à la présence des moutons et des chèvres aux abords des abreuvoirs si le forage était ouvert ; ce serait plus une gêne qu'un avantage pour eux.

2 "Je connais pour nous. Les autres je ne peux rien dire. Mais chez nous ici personne n'a de fusils ni de chèvres. Si les chèvres ne doivent pas aller là-bas, nous sommes contents de ça. Nous n'avons pas de chèvres (...)"

23 "Si on ouvre Boula, je jure que les Bella vont amener leurs chèvres. Chacun cherche à sauver son bien. Eux ils n'ont que ça. Ils vont aller avec ! (...)"

4 "En ce qui nous concerne même si on ouvre le forage
 "pendant vingt ans, nos chèvres n'iront jamais là-bas. Ce
 "sont les vaches qui nous intéressent. Pour les autres je
 "ne sais pas. Je sais qu'il y a des gens qui seront d'ac-
 "cord et d'autres pas. Si tu ouvres le forage pour les
 "éleveurs, chacun va amener son bien. Pourquoi as-tu peur
 "que les chèvres aillent là-bas ? (...)"

28 "Je sais pour moi. Je n'ai pas de chien ni de fusil et
 "mes petites chèvres qui sont là n'iront pas là-bas. Moi-
 "même je ne connais pas là-bas. Je n'irai pas. Moi, ici,
 "ça me suffit. Si les autres refusent de faire ce que tu
 "dis, ils vont gâter pour demain. (...)"

29 "Ils seront tous d'accord même si ça ne leur plait pas.
 "Je sais que les Bella qui n'ont pas de vaches mais unique-
 "ment des chèvres ne seront pas d'accord. Mais si c'est
 "l'Autorité qui a parlé ils vont être d'accord (...)"

28 "Chacun sait que les chèvres gâtent la brousse plus que
 "tous les autres animaux (...)"

5 "Pour l'histoire des chèvres, moi je vais respecter mais
 "je ne sais pas pour les autres. Même en 1973, mes chèvres
 "n'ont été nulle part. Elles sont restées ici. Je pense que
 "les autres aussi seront d'accord pour qu'ils cherchent
 "leur bien. Sauf les Bella qui n'ont que des chèvres. Pour
 "ça, je ne sais pas. Mais si tu dis quelque chose, ils ne
 "vont pas refuser. Il faudra amener quelqu'un pour surveil-
 "ler. Les gens de l'Oudalan ne connaissent pas la honte.
 "Même pour les impôts, il faut les poursuivre et les arrêter
 "pour qu'ils paient (...). Si vraiment la hâche et les
 "chèvres ne vont pas là-bas ce sera bien. Mais je me demande
 "si tu pourras empêcher les chèvres d'aller là-bas. La force
 "des gens de l'Oudalan ce sont les chèvres. La force des
 "Djelgobé ce sont les boeufs. Il faut voir les Chefs et
 "leur dire de signifier à leurs gens de ne pas amener de
 "hâches au forage. C'est ça qui est mieux.

"Si on voit quelqu'un avec une hâche on l'arrête. Chacun
 "dira à ces gens de faire attention mais pour le petit
 "bétail ce sera difficile. Même si tu leur tire dessus, ils
 "vont aller avec. Chacun cherche l'endroit où son bétail
 "pourra vivre. Chaque année nouvelle trouve que l'hivernage
 "précédent était meilleur. L'herbe est de plus en plus rare
 "chaque année..."

Les gens du Haut Beli, savent que je ne dissocie pas la protection des parcours de celle des autres éléments de la nature, faune comprise. Eux-mêmes le font moins que personne. Quand nous parlons de "la brousse" nous pensons à l'herbe, à l'eau, aux arbres, à la terre, aux antilopes et aux fauves... et aux hommes dans tout cela, et au bétail. La "brousse" des pasteurs de l'Oudalan c'est la nature. Bien que devenue rare, la hyène est toujours l'ennemie mais on admet assez bien la nécessité de protéger les autres représentants de la faune sauvage. Les Djelgobé qui ne chassent pas et méprisent plus ou moins la viande de chasse (1) le font volontiers. Il ne faut pas se faire d'illusions mais un dialogue est possible, surtout dans la région de Gountouré Niénié et Loukodou où les Djelgobé sont majoritaires.

De toute façon, quelque soit l'issue de la réflexion à propos d'une éventuelle réouverture du forage, il est urgent de mettre en place dans la région de Tin Arkachen une politique et une stratégie de protection des écosystèmes et de la faune. Elle est entrain de vivre ses derniers jours. Il est de l'intérêt de tous qu'elle survive.

G. "Si on ouvre le forage, il y a des choses qu'on va vous
 "demander de ne pas faire : ne pas couper les arbres quand
 "vous serez là-has, ne pas tuer les animaux sauvages (...)
 "Pensez-vous pouvoir respecter ça ?"

(1) sauf, parfois, la viande de gazelle séchée et pilée.

22 "Nous savons que nous pouvons empêcher les gens de chez nous mais pour les autres on ne sait pas. Ceux qui veulent que leurs boeufs soient bien là-bas ne refuseront pas ce que tu dis (...)"

M.B. "Si on ouvre le forage, vous allez tous vous installer là-bas ou bien vous allez envoyer seulement les bergers ?"

8 "Si on ouvre le puits ce sont les bergers qui iront s'installer avec leurs familles. Nous, les vieux mangeurs de mil qui ne voyageons jamais, nous resterons ici. Nous ne sommes pas des Peul (1), Quand nous étions Peul, on ne cultivait pas et nous avions du lait en grande quantité. Maintenant, nous sommes des 'Mossi' (2). On cultive et on n'a pas de lait."

M.B. "La présence du bétail fait-elle fuir les animaux sauvages ?"

8 "S'il n'y a que les vaches et les bergers seulement, ils ne s'inquiètent pas. Mais s'il y a des cases à côté avec beaucoup de gens, ils s'enfuient."

M.B. "Si on dit aux Chefs de surveiller la brousse pour que les gens ne coupent pas les arbres, pour qu'ils ne tirent pas les animaux sauvages, pensez-vous qu'ils seront d'accord pour obéir à leurs Chefs ?"

8 "Nous les Chefs, nous pouvons leur dire, mais je ne sais pas s'ils obéiront ou non. On ne peut pas les obliger (...)"

M.B. "A quoi sert un Chef s'il n'est pas obéi ?"

22 "Je vais te dire une chose : ici c'est la brousse. Chacun est chez lui. Si le Chef dit un mot les gens disent dix mots."

(1) ton de dérision...

(2) pris ici au sens de "paysans".

"Personne ne respecte le Chef. Mais si c'est quelqu'un qui vient d'ailleurs, il le respecte bien. Les gens de la brousse, ils ont peur de l'Administration seulement ! (...)"

G. "Il y a certaines choses qu'ils ne voudront probablement pas voir au forage s'il est ouvert : le chien, le fusil et la hâche..."

10 "Nous serons très contents pour ça. Nous préférons qu'il y ait des vaches seulement au forage. Nous n'avons pas de chèvres (1). Nous préférons les vaches. Nous n'avons pas de fusils et pas de hâches mais je ne sais pas si les autres seront comme nous. Je connais pour nous seulement. Si tu ne mets pas des gommiers là-bas, je sais que les Bella viendront avec leurs fusils."

Il est certes difficile de mesurer la sincérité des propos mais j'ai toujours été surpris de la facilité du dialogue concernant la protection de la faune en particulier et de la brousse en général, avec les Djelgobé.

28 "Je connais ton cœur. Pour nous, si on nous dit de ne pas faire ça (2) je peux garder pour moi mais pour les autres je ne peux pas. C'est à toi le puits. Tout ce que tu diras, les gens seront bien obligés d'être d'accord même s'ils ne veulent pas. Chacun commande sa famille. C'est toi qui peut empêcher les gens d'amener ça là-bas. Si le Commandant veut dire à tout le monde ce que tu diras, personne ne va refuser. C'est ta parole qui peut garder le Séno Mango (...)"

Voeux pieux ou propositions sincères ? Toute action protectionniste est conçue en terme de contrainte. Cela ne me satisfait personnellement pas beaucoup mais rien n'empêche d'imaginer d'autres solutions et une autre politique.

(1) c'est un Djelgobé qui parle.

(2) couper les arbres, braconner.

L'important est d'être sincère et déterminé .

6 "En ce qui concerne la chasse ou l'abattage des arbres
 "chaque chef de campement peut s'en occuper et conseiller
 "les gens. Sinon, une seule personne ne peut empêcher cela.
 "Si on confie la responsabilité de ça à chaque chef de
 "tribu, ils pourront le faire. Si les Chefs de campement
 "sont désignés par l'Administration pour empêcher de couper
 "les arbres et de chasser, les gens ne vont pas refuser.
 "Si dans un campement, il y a des gens qui refusent et
 "veulent couper ou chasser, le Chef peut les signaler aux
 "agents des Eaux et Forêts.
 "Nous essayerons de ne pas laisser les enfants ramasser
 "même les oeufs d'autruche. Sauf si un type prend ça et le
 "cache dans la brousse, nous pourrions empêcher ce ramassage.
 "D'ailleurs il n'y a jamais eu ça ici..."

10 "Le guépard n'est pas méchant. Ce sont les hyènes et
 "les chacals qu'il faut tuer (...)"

M.B. "S'il y a interdiction de chasser (...) est-ce que vous
 "pensez que ça va marcher ?"

6 "Nous t'avons compris. Nous sommes d'accord, d'ailleurs
 "nous n'avons pas de fusil pour faire la chasse (1)."

10 "C'est moi seul qui ai un fusil mais je ne tire que les
 "hyènes. Il y a aussi X qui a un fusil mais il ne l'utilise
 "pas (...).

M.B. "Pour les lions, les chacals et les hyènes, je ne
 "discute pas. Vous pouvez faire ce que vous voulez.
 "D'ailleurs il n'y a plus de lions..."

(1) vrai dans ce campement Kel Ewel.

13 "Nous n'avons pas beaucoup de boeufs à amener là-bas et
 "on ne veut pas qu'on amène des chèvres (1). Si on
 "ne veut pas qu'on coupe les arbres, qu'on chasse...,
 "celui qui va là-bas sera obligé d'obéir. Mais je ne com-
 "prends pas pourquoi tu dis de ne pas amener de fusils
 "aussi ?"

G. "Il n'aime pas qu'on tue les animaux sauvages."

12 "Mais figure-toi qu'il y a des gens qui vont là-bas
 "uniquement pour tuer le gibier ! Et, effectivement, le
 "Séno Mango est le seul endroit qui nous reste comme
 "brousse pour nous ici."

13 "En 1973 nous n'avons pas sù que le forage était ouvert.
 "Nous sommes partis avant. Si actuellement on savait qu'il
 "devait être ouvert et si on avait quelqu'un pour nous
 "conduire, on serait d'accord. Ce n'est pas par manque
 "de bergers que nous ne partons pas mais c'est parce qu'on
 "dit que les chèvres ne doivent pas aller là-bas. Là où va
 "celui du tamachek, il amène ses chèvres, ses ânes, ses
 "chiens et ses fusils. Si le forage s'ouvrait aujourd'hui
 "nous y déménagerions avec nos chèvres, nos ânes, nos chiens
 "et tout le reste... Nous ne pouvons pas nous séparer de
 "tout cela..."

Protéger les ressources pour et avec les gens de la région de Tin Arkachen est certes une bonne chose. Malheureusement, cela ne servira à rien si le Séno Mango est occupé par des étrangers à la région. Plus que tout autre, cette question nécessite de lier les choses : le genre de vie et les ressources, les ressources et leur production, le fait politique et l'ambition écologique (2).

(1) bruit sans fondement s'étant plus ou moins répandu à la suite de conversations précédentes sur cette question.

(2) qui inclue le fait économique dans ce type de société utilisant des ressources renouvelables.

Le fait politique ici, c'est à la fois les relations entre ethnies et classes sociales plus ou moins dissidentes. C'est aussi les rapports inter-Etats.

ASPECTS POLITIQUES : LES RELATIONS INTER-ETHNIQUES ET INTER-ETATS.

On connaît la localisation du site du forage proche de la frontière. On connaît la localisation du Séno Mango et celle des principaux parcours des troupeaux de la région. On connaît également la "fuite" du bétail Djelgobé au Mali. On a vu des milliers de bêtes maliennes venir au forage en 1973 et on sait les événements qui intervinrent dans la région peu après entre la Haute-Volta et le Mali. On sait également que les pâturages visés par l'ouverture du forage sont pour la plupart situés sur la frontière. Pour tout cela, on est en droit d'imaginer, et il est prudent de le faire, les difficultés que ne manquerait pas de poser la gestion d'un forage fonctionnel. On conçoit sans peine que les problèmes relèveront vite du droit international. Il est en effet difficile de penser que les Maliens acceptent une utilisation de leurs pâturages à partir du forage (1) si leurs ressortissants n'ont pas accès aux abreuvoirs. Que ceux-ci soient situés à Boula ou soient dispersés sur le Séno Mango, il paraît tout à fait utopique d'imaginer que le bétail du forage n'ira pas pâturer au Mali.

Les relations inter-états seront certainement compliquées par le fait ethnique qui leur est indissociable et que je ne dissocierais donc pas.

L'opinion des intéressés est d'une ambiguïté elle-même à la hauteur des difficultés possibles.

D'ailleurs même si on envisage le problème de la protection des parcours uniquement par le biais de la charge animale (en la limitant), on s'aperçoit que les gens traitent la question en terme culturel et ethnique, donc politique.

(1) en sus de la nomadisation d'hivernage traditionnelle

1 "Ce que nous souhaitons, c'est qu'on ouvre le forage "chaque année mais à cette période-ci (c'est-à-dire en "avril). Et là, on attend que les pluies tombent. On attend "qu'il y ait de l'eau partout. Alors, on ferme le forage "et on ne l'ouvre plus jusqu'à la chaleur suivante. Il ne "faut pas l'ouvrir en période de récoltes ou de froid".

M.B. "Pourquoi ne faut-il pas l'ouvrir aux récoltes ?"

1 "Pendant les récoltes, le Béli est plein et ça suffit "pour les boeufs. Si tu l'ouvres, en période de froid le "pâturage va finir avant la fin de la chaleur. Alors ce "sera grave."

L'homme, favorable à l'ouverture du forage, souhaite en réserver l'usage aux gens de la région, aux bouviers si possible. Lui qui par ailleurs présente le Séno Mango comme un lieu de parcours "illimité" l'estime ici destructible en 4 mois de saison froide maximum, c'est-à-dire d'octobre à janvier.

M.B. "Est-ce que tu n'as pas peur que tout l'Oudalan "rapplique ?"

1 "Je ne pense pas que tout l'Oudalan va venir... mais si l'année est mauvaise ils seront obligés de venir."

M.B. "Donc vous allez vous faire prendre votre herbe au "moment où vous en aurez le plus besoin !"

1 "Même s'ils viennent, la brousse suffira. C'est très "étendu."

Etendu ou pas, le bétail ne peut pâturer que dans un rayon de 20 à 25 km maximum dans les mêmes conditions qu'actuellement, sauf à multiplier les abreuvoirs au delà, ce qui ne pourrait qu'être fait au Mali ou bien sur des pâturages déjà utilisés en Haute-Volta. D'ailleurs la même personne poursuit :

1 "Si tu mets un abreuvoir à Sirengou, à quoi ça va servir?
 "Ça reviendra au même. C'est comme s'il était à Gandéfabou.
 "Si tu veux faire du bien il faut amener un abreuvoir à
 "Tillétani, à l'ouest du forage, un autre au nord et un
 "autre à Tin Tabakat. Voilà les trois endroits où ça peut
 "faire du bien aux animaux. Les herbes sont différentes
 "(...). Le pâturage n'a jamais été piétiné par le bétail.
 "C'est ce qui est bon pour les vaches."

Tillétani, Tin Tabakat... Les points habituellement désignés par les partisans de l'ouverture du forage pour installer les abreuvoirs sont tous situés sur la frontière, permettant d'utiliser ainsi en saison sèche une partie des parcours d'hivernage situés au Mali.

C'est un moyen pour les gens de la région d'endiguer les "étrangers" lorsqu'ils arriveront du Djelgodji ou du reste de l'Oudalan. Ceux-ci maintiendront leurs troupeaux en arrière du front de pâture. C'est ce que pensent certains éleveurs de la région. Même si le problème de la concurrence est ainsi "résolu" vis-à-vis de ceux du sud, les choses se compliqueront avec les gens du nord.

22 "Si on ouvrait le forage tard, ils ne viendraient pas
 "après. Surtout ceux qui sont actuellement à Gossi. Peut-
 "être ceux d'In Daki et de Tatakarat et, en plus, les
 "Bella qui campent actuellement à Soum... Il est possible
 "que ceux-ci viennent si on ouvre le forage. Parmi tous
 "les Bella, ce sont ceux de H. les plus méchants. Ils sont
 "très forts."

On peut d'ailleurs se préoccuper uniquement de la surcharge due au retour éventuel du bétail voltaïque (Djelgobé en l'occurrence) qui restent au Mali depuis une quinzaine d'années bien qu'étant toujours "commandés" par des chefs de famille de Gandéfabou, Féririlio ou Gountouré. C'est déjà un souci de taille.

G. "Il y a la famille de X. Eux aussi ils campent à Tatakarat. Ils restent là-bas toute la saison sèche. De là-bas, ils continuent en hivernage vers Amniganda. Les vieux sont ici. Tout ça, c'est pour rattraper les boeufs qu'ils ont perdu en 1973. Si tu es un bon berger et que tu gardes bien ton bétail, en deux ans tu vas retrouver tout ce que tu as perdu. Ils sont là-bas définitivement. Si les parents ont besoin de vaches laitières ou de boeufs pour vendre, ils amènent ça pour leur donner mais eux sont toujours là-bas. Ils sont là-bas depuis 1973. Y. a également son bétail là-bas. Il reste au Mali d'une année sur l'autre. Actuellement, ses boeufs sont à Fadar Fadar, avec un berger qu'il paie. Ici, il n'a que ses vaches laitières seulement."

M.B. "Mais tu penses que si on ouvre ces gens vont venir ?"

G. "Si tu ouvres tôt et qu'ils sont là-bas ils vont tout 'racler' avant de repartir..."

M.B. "C'est ça le problème en fait..."

G. "Les Peul disent que le pâturage qui n'a pas été piétiné par le bétail fait produire les vaches. C'est pour ça qu'ils qu'ils se déplacent toujours. C'est la première herbe qui les intéresse. Tous les nomades sont pareils."

Outre les problèmes éventuels créés par l'excès de charge, certains voient dans le forage un risque de pollution par la mise en culture dont souffrent déjà les pasteurs de l'Oudalan. S'il est vrai que tout le monde cultive peu ou prou dans la région, ce ne sont pas les plus gros éleveurs qui sont les plus grands défricheurs.

5 "J'ai peur d'avoir des histoires là-bas. Si tu vas chez quelqu'un et si quelque chose t'arrive tu ne peux pas te plaindre. Si tu es chez toi tu es fort mais si tu vas chez quelqu'un, ta force ne sert plus à rien."

"C'est pourquoi je refuse que mes enfants aillent là-bas
 "avec le bétail. Les Bella vont les frapper ou les piller
 "sans raison (1). On ne pourra rien dire. Sinon, nous
 "savons qu'au Mali il y a de la brousse. Si tu quittes les
 "puisards de R., à part les champs des Ihayawan, tu ne
 "verras plus un champ jusqu'à In Daki. C'est différent d'ici
 "où ils y a des champs partout. Vois mon ancien campement
 "dans le bas-fond là-bas. Les Mossi de Déou veulent venir
 "cultiver là-bas. Moi aussi j'attends. S'ils viennent je
 "vais le dire à Gorom. Mais ça ne servira à rien. On va
 "toujours dire mais ça ne sert à rien. Ils ont cultivé
 "toute la brousse. Maintenant ils veulent cultiver dans les
 "campements. C'est pourquoi je te dis que si tu ouvres ce
 "forage, tout le monde va aller là-bas. Les boeufs vont
 "manger tout le pâturage et ils vont mourir ensuite...
 "Puisqu'il n'y a plus de brousse ailleurs..."

G. "Donc, c'est surtout le bétail du Mali qui est venu au
 "forage en 1973 ?"

5 "Ils ont des boeufs plus que nous. Ils sont plus riches
 "que nous. Si tu vas au marché de Déou, tu vois comment
 "les Maliens achètent le mil. Tu vas savoir qu'ils sont
 "riches. Ils ramassent des sacs et des sacs."

G. "Donc si on ouvre le forage les Maliens vont venir ?"

5 "Ils vont venir et la brousse va finir complètement.
 "Elle ne reprendra jamais plus."

G. "Comment faire pour empêcher les Malien de venir ?"

5 "Je n'en sais rien... (...)"

(1) c'est un Gaobé qui parle.

M.B. "Si on ouvrait le forage et que les éleveurs se ren-
"contrent là-bas, est-ce qu'il n'y aura pas de disputes
"entre les gens ?"

22 "Bien sûr ! Surtout les Bella. Ce sont eux qui font des
"histoires. S'ils occupent une certaine place dans la
"brousse, ils empêchent les Peul d'y passer. Ils vendent
"les animaux des Peul. Ils pillent aussi. Il faudra vraiment
"nous séparer d'eux. Même en 1973 c'était comme ça. Ils
"attrapaient les vaches des Peul pour les attacher et les
"traire."

A propos des rapports entre ethnies, j'ai présenté
d'abord l'opinion des Djelgobé parce que ce sont eux qui
détiennent la plus grande partie du bétail et que, d'une
certaine façon, ils sont "étrangers" en Oudalan, sinon sur
le Séno Mango.

De toute façon, la position des Kel Tamachek à propos
des rapports entre ethnies peut se résumer par un "il n'y a
pas de problème" qui ne se comprend vraiment bien qu'à la
lumière des déclarations faites par les Peul.

9 "Mais s'il faut que tout le monde vienne avec ses boeufs
"et ses chèvres, ça ne va pas être bien pour nous (1)."

M.B. "Que peut-on faire pour empêcher les autres ?"

9 "Rien. On ouvre seulement. Chacun va avoir sa part."

M.B. "A qui est ce pays ?(2) C'est pour les Peul, les Kel
"Tamachek ou bien ?"

9 "C'est pour les Oudalan mais actuellement c'est ce que
"vous dites qui compte."

M.B. "Mais si on ouvre pour que chacun gagne sa part, est-
"ce que vous n'allez pas vous frapper ?"

(1) allusion aux gens de la région.

(2) le Séno Mango.

9 "Bien sûr. Nous sommes avec des gens stupides. Les Bella. Depuis que nous vivons ensemble, nous sommes obligés d'avoir des histoires quelquefois."

M.B. "J'ai pourtant l'impression que vous vous entendez bien avec les Bella..."

9 "On s'entend bien mais on se frappe aussi. C'est comme ça."

M.B. "Et les Peul ne se frappent jamais entre eux ?"

9 "On se frappe. On fait des histoires avec son fils ou avec sa femme... à plus forte raison avec son voisin..."

M.B. "Pour quelle raison y aurait-il des histoires puisque tu m'as dit que l'herbe suffira, qu'il y aura de l'eau et que les abreuvoirs devront être séparés ?"

9 "Tu vois, ceux de la brousse sont toujours comme ça. Ils peuvent faire des palabres pour rien. Ils sont comme les boeufs."

Bien sûr, la qualité de certaines relations personnelles atténuent les craintes au-delà des différences ethniques.

23 "Si tu ne sépares pas les abreuvoirs il y aura toujours des histoires."

M.B. "Comment faire alors ?"

23 "Il faut séparer les abreuvoirs."

M.B. "Tout à l'heure, on a parlé des abreuvoirs, de l'emplacement des abreuvoirs. A chaque abreuvoir, il y aura tout le monde..."

23 "Si c'est entre nous et nos Bella (1), il n'y aura pas d'histoires. C'est des Bella du Mali dont nous avons peur. Ils nous ont volé des vaches en 1973. Ils pillent. Ils frappent."

(1) Bella de Fadar Fadar et Eraf n'Aman essentiellement, plus ceux de Gandéfadou et Gountouré Kiri.

M.B. "Si on empêche les Maliens d'aller au forage, ils
"empêcheront les voltaïques d'aller au Mali, non ?"

Mon objection qui, au demeurant, est restée sans
réponse, ne concerne pas que les éleveurs du nord-ouest de
l'Oudalan mais également tous ceux du Béli et ceux du nord
du Djelgodji, notamment ceux qui font boire à Soum en saison
sèche. Tous font pâturer à certains moments de l'année au
nord de la frontière.

4 "C'est sûr qu'il y aura des histoires. Même avant, quand
"on a ouvert le forage pour la première fois, les gens se
"frappaient toujours aux abreuvoirs. Si les animaux arrivent
"chacun veut faire boire avant l'autre. Les Bella chassaient
"les boeufs des Peul pour faire boire les leurs. Alors que
"tu sais bien, c'est comme s'ils nous touchaient nous.
"C'est comme ça qu'il y aura des histoires tous les jours."

La crainte manifestée par les Djelgobé vis-à-vis des
Bella est également partagée par d'autres fractions des
Kel Tamachek, les moins guerrières en tout cas, comme les
Itaboten par exemple.

24 "Ils (les Bella) ne feront pas d'histoires entre eux
"mais ils attaqueront les autres tribus, les Itaboten, les
"Djelgobé... Ils frappent souvent les Djelgobé et les Kel
"Tamachek qui sont faibles. Je dis cela parce que les Bella
"ont des chèvres et des moutons. Si les chèvres et les
"moutons sont à l'abreuvoir avec les boeufs, ces derniers
"vont les piétiner. C'est cela qui va provoquer des his-
"toires entre les Bella et les autres ethnies (...)"

6. "Comment faire pour éviter ces histoires ?"

7 "Si tu veux tu peux mettre un gommier pour surveiller
"les gens. Mais je sais qu'il y aura toujours des histoires.
"Inutile de mettre un garde s'il ne sert à rien..."

En fait, toute solution dans ce domaine relève de l'Autorité pour les raisons que j'ai déjà signalées et que je rappelle : la chefferie coutumière a toujours eu un rôle modeste dans la région et l'ouverture du forage concerne une brousse sans maître de mémoire d'homme bien qu'on soit historiquement dans le fief des Touareg Oudalan.

30 "C'est sûr que les gens ne vont pas s'entendre. A Boula
"ou ailleurs les gens font toujours des histoires."

G. "Comment faire pour que les gens ne fassent pas
"d'histoires ?"

30 "Moi, je ne sais pas. C'est à vous de savoir comment
"faire. Avant on avait mis des gens qui gardaient les
"gens" (1).

18 "C'est sûr ! Ils vont se frapper tous les jours. Ce
"sont des gens de la brousse qui ne comprennent rien. Il y
"en a un qui va dire 'mes boeufs sont arrivés avant les
"tiens. Ils ne boivent pas avant moi ! et ainsi de suite.
"Les gens vont se frapper pour rien."

G. "Entre Peul et Bella ou bien entre Peul eux-mêmes ?"

18 "Les Bella, il faut éloigner leur abreuvoir dès le
"premier jour !"

G. "Comment faire pour éviter ces histoires ?"

18 "La seule solution c'est de ne pas ouvrir le forage.
"Ou bien tu amènes des gardes pour surveiller les gens.
"Sinon il y a des troupeaux qui vont faire 5 jours sans
"boire. Ça j'en suis sûr !(...)

G. "Penses-tu que les gens du Mali vont venir ? Et s'ils
"viennent, comment faire pour les empêcher ?"

(1) allusion aux goumiers. Le "goum" de Gorom a été supprimé en 1974.

18 "Les Maliens vont venir dès qu'ils seront au courant.
 "Seul le Commandant peut les chasser. Nous on ne peut rien.
 "Nous avons du bétail là-bas et eux ont du bétail ici (...).
 "Il faudra diviser les gens aussi. Les Peul à part, les
 "Bella à part et les autres à part également. Les Bella
 "sont méchants et ils sont plus forts que nous et ils ne
 "nous laissent pas en paix (1). Il faut les mettre à l'est
 "et nous à l'ouest, comme ça ils ne pourront rien faire."

G. "Ils vous font des histoires ?"

18 "Ils sont forts et nous sommes chez eux. Voilà pourquoi
 "ils font ça."

L'expression "Bella" employée ici par les Peul peut aussi bien désigner l'ensemble des Kel Tamachek. Mais à part les Kel Ewel et les Itaboten, gens pacifiques, les Kel Tamachek de la région, sont surtout les Ihayawan, Iklan

Warag Waragen et quelques Iderfan qui ne sont certes pas des "tendres" mais ne sont guère plus chez eux ici que les Djelgobé, puisque venus récemment du Beli (régions de Tin Akof et Kacham). C'est encore plus vrai pour les Ihayawan.

L'Autorité devra prendre ses responsabilités :

12 "Nous ne pouvons rien contre les Maliens. C'est à toi
 "de savoir ce qu'il faut faire...
 "Parmi nous il y a des gens qui ont des parents au Mali.
 "Ils ne voudront pas qu'on chasse les Maliens s'ils
 "venaient. D'autres n'ont rien au Mali et ne pensent pas
 "y aller. Ceux-là diront de chasser les autres sous prétexte
 "qu'ils vont gâter la brousse. Donc tu fais ce que tu veux.
 "C'est ton puits."

(1) c'est un Peul qui parle.

J'ai déjà signalé la tranquille assurance des Bella qui, forts du nombre et du fait qu'ils sont "chez eux" en Oudalan, ne s'inquiètent pas outre mesure des rapports entre ethnies au forage Christine si celui-ci était ouvert. Il n'en reste pas moins vrai que les plus gros éleveurs de boeufs de la région sont les Djelgobé alors que les Kel Tamachek sont plutôt chevriers mais j'ignore à qui, des éleveurs de chèvres ou de zébus, une éventuelle réouverture du forage Christine serait d'abord destinée.

12 "D'ailleurs si tu ouvres ta pompe les Maliens vont venir. Or, s'il y a un mélange entre les Voltaïques et les Maliens, il y aura tout le temps des histoires."

13 "Non, les Maliens ne viendront pas."

12 "De toute façon même si tout le monde se rencontre là-bas il n'y aura pas d'histories : les Peul n'ont pas de puissance là-bas. Ils sont obligés de suivre la volonté des Kel Tamachek (1). Ce qui amène les histoires c'est que chacun aimerait être servi le premier. A l'abreuvoir. Il y a des boeufs qui se bousculent et d'autres qui tombent (...). Ceux qui sont forts vont empêcher les autres de se servir. Ils se serviront les premiers."

31 "Il n'y a pas un type qui peut m'empêcher d'abreuver à un forage public, non ? (2)"

12 "Il ne t'empêchera pas mais il va te créer des problèmes !"

31 "Je vais amener mes animaux à l'abreuvoir et si quelqu'un comme moi me dit de tenir mes animaux jusqu'à ce que les siens aient fini de boire, je ne serais pas d'accord... Il n'y a pas de raison."

(1) on a compris que ce sont les Kel Tamachek qui parlent ; un Kel Es Souk et deux Bella.

(2) phrase déjà citée par ailleurs.

12 "Bien sûr, si un Peul te dit d'attendre qu'il ait fini
 "de faire boire ses animaux, tu vas attendre si tu es
 "intelligent. S'il te demande ça tu vas accepter parce que
 "tu sais bien que ce n'est pas pour faire le malin ni pour
 "t'embêter qu'il le dit. C'est par prudence. Si tu vas à
 "l'abreuvoir et que tu trouves quelqu'un qui t'a devancé,
 "même si le type ne te dit rien, tu vas attendre. C'est
 "une question d'intelligence. Si vous allez là-bas pour
 "provoquer les Peul, ils vont vous frapper jusqu'à vous
 "mettre par terre.

"En 1973, nous étions là-bas et nous n'avons pas fait
 "d'histoires avec les Peul. Puisque nous sommes partis de
 "Bangao pour venir chez les Peul ici (1).

"Il faut bien que ce soient les Peul qui nous commandent
 "puisque nous sommes chez eux. Nous sommes très peu nom-
 "breux ici, pas assez nombreux pour faire des histoires
 "avec les Peul. Il faut bien comprendre que si quelqu'un
 "quitte le Mali pour venir ici, il ne va jamais oser provo-
 "quer quelqu'un. Il n'est pas chez lui ici. Lorsque nous
 "étions à Mansoufougui et à Tin Rhassan (2), les Peul de
 "là-bas n'osaient pas nous provoquer. Même à Bangao il y a
 "des Djelgobé mais ils ne provoquent pas les Bella qui sont
 "là-bas. Je connais bien la vie de Bangao parce que c'est
 "là-bas dont nous sommes partis pour venir ici. Quand nous
 "étions ensemble avec les Warag Waragen nous n'avions pas
 "peur que les Djelgobé ou les Gaobé nous disent quelque
 "chose."

Pour le nomade, la notion de "chez soi" se réfère à
 l'environnement mais aussi à la culture. Elle dépend de son
 ethnie, de l'effectif de celle-ci sur place, de son ancien-
 neté dans le lieu. Elle dépend des rapports de force
 existants avec autrui. Oserais-je dire qu'une telle attitu-
 de peut être celles des Etats ?

(1) Gountouré, dans le "fief" des Foulbé Kelli.

(2) pays des Warag Waragen.

S'il est juste de constater que les Maliens ne sont pas chez eux dans la région de Tin Arkachen, il est sage de rappeler que le Mali a voulu occuper le Beli en 1974 en prétendant que la frontière-jusque là officielle-était à remettre en question. Qui peut dire que l'ouverture du forage en 1972 et 1973 n'a pas influencé d'une façon ou d'une autre cette revendication ? Qui peut affirmer que l'éleveur venu de Gossi ou de Tombouctou au forage d'une façon pacifique et amicale ne fournira pas à son corps défendant un prétexte à ingérence ?

Il est possible que l'année 1973 ait subi une sécheresse exceptionnelle. Quoi qu'il en soit, les parcours sahéliens actuellement accessibles sont saturés ou vont l'être à nouveau (1). Les années difficiles qu'on a connues se renouvelleront. Inutile de se voiler la face ou d'incriminer les éléments. La prédation est devenue trop forte par rapport à la capacité de régénération des parcours. C'est le capital qui est entamé. Dans une telle situation, les pâturages "inépuisables" de Boula ont été bel et bien détruits en un an dans un rayon de 15 kms en grande partie par des troupeaux dont la présence n'était pas habituelle ici.

32 "En 1973, le pâturage a été détruit au forage parce "qu'il n'y avait pas d'herbe au Mali. Ils ont fui pour "venir jusqu'au forage. C'est ça qui a 'fini' le pâturage (...)"

Les solutions de simple police préconisées par certains, visant à interdire l'accès du Séno Mango voltaïque aux éleveurs maliens risque non seulement d'être inefficace, mais encore d'apparaître comme une provocation. Ne risque-t-elle pas d'inciter le pays voisin à réagir en interdisant ses propres parcours aux voltaïques notamment à ceux, justement, qui passent la saison sèche aux environs du Séno Mango ? (...)"

(1) les effectifs bovins perdus en 1972 et 1973 par les éleveurs de l'Oudalan peuvent être considérés comme rétablis en 1980-1981.

12 "Même si les éleveurs viennent d'Aribinda, on pourra les laisser parce que ce sont des voltaïques. L'essentiel c'est d'avoir un bon responsable (...)"

19 "Il faut signaler et faire savoir que tout éleveur qui n'est pas de Gountouré, Dibissi, Fadar Fadar, Tin Adjiar, Gargassa et Gandéfabou, ne doit pas venir au forage."

Le projet est ambitieux ! On sait que lors de la première ouverture du forage on est venu de loin pour l'utiliser. Et encore beaucoup de gens, y compris en Oudalan, ignoraient son ouverture (...)

M.B. "En 1973, quelles sont les tribus qui sont venues ici (...) ?

32 "Il y avait les Kel Asara, les Imatigarane, les Ika-walaten, les Sodobiten, les Imabouten, les Gaobé de Gossi. Tous ces gens se sont installés aux alentours du forage Christine (...). Il y a une partie qui est venue d'In Daki, une autre d'In Tillit. Les Kel Asara et les Sodobiten ont quitté Delaye.

"Les patrons des Irawalaten ont quitté Adjorane près de
"Gossi. Les Ihayawan ont quitté In Daki."

G. "Les Sodobiten ont quitté Oussadja situé entre Dolaye
"et Bilaye dans le Gourma. D'autres ont quitté Tin Telen
"au nord-ouest d'In Tillit."

9 "Les Peul Djelgobé ont quitté In Daki. Les Kalissa ont
"quitté Tararoust et les Arabes ont quitté Boroum, les
"Tacamba, Bamba. Les Bambabé ont quitté Amniganda dans le
"Gourma."

M.B. "En ce qui concerne les gens de l'Oudalan ?"

32 "Les Iklan Alkassaybaten ont quitté Déou pour venir au
"forage. Les Itaboten ont quitté In taïlalé et Bangao pour
"venir au forage. Les Iderfan ont quitté Bangao, Zamarkoy
"et Oursi pour venir au forage. Les Kel Banga ont quitté
"Yomboli, Ganadaouri et Bangaonadji pour venir au forage.
"Les Adadji (Gaobé), X peut en parler..."

9 "Les Peul Djelgobé sont venus de Gountouré Niénié. Les
"Djelgobé de Soum sont venus au forage. Les Peul Djelgobé
"de Tchécokolodji sont venus au forage. Les Peul Djelgobé de
"Déou sont venus. Les Peul Djelgobé d'In Daki sont venus.
"Les Peul Djelgobé de Tin Téhégrin sont venus. Les gens de
"Bossey sont venus mais pas très nombreux. Les Peul Djelgobé
"d'Aliakoum sont venus.

G. "Les voltaïques qui sont venus de plus loin, sont les
"gens de Gorom. Les gens de Dori ne sont pas venus."

Qu'on installe plusieurs abreuvoirs à petit débit
quadrillant le Séno Mango et la dune d'Eraf n'Aman ou qu'on
crée un seul point d'eau, ouvert dans tous les cas 30 à 40
jours par an, la pâture se fera de toute façon en partie au
Mali. Qu'une surveillance limitant l'accès des étrangers à
l'eau soit efficace ou non, elle sera de mauvaise foi et
indéfendable sauf à demander aux gens de l'Oudalan de ne pas
aller au Mali en hivernage ce qui relèverait de
l'inconscience.

De toute façon les méthodes de type "guerrier" qu'évoquent les partisans locaux du forage, ne les engage pas beaucoup : "c'est ta pompe, c'est à toi de savoir !"

DES MOYENS POUR UNE PROTECTION DES PARCOURS ?

En matière de protection de l'environnement, les avis préconisent deux sortes d'interventions : un gardiennage de type "goum" (que les gens de la région ont connu jusqu'en 1974 et rencontrent actuellement lorsqu'ils vont au Mali en saison des pluies) ou un mandat donné aux Chefs de groupements administratifs, qui assermentés, agiraient et interviendraient au nom d'un service officiel qui pourrait être, par exemple, celui des Parcs Nationaux. Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir à propos d'une éventuelle réouverture du forage, on ne peut nier qu'une action en faveur du milieu naturel, donc de l'élevage, doit être mise en place d'urgence dans le nord-ouest de l'Oudalan.

M.B. "Moi, je te demande aussi une seule chose. Si on ouvrirait le forage, c'est que dans dix ans il y ait plus de gazelles, plus d'autruches sur le Séno Mango que maintenant."

1 "Pour ça nous pouvons nous en occuper mais il faut que l'Administration nous aide franchement."

M.B. "Comment voulez-vous qu'elle vous aide ?"

1 "Nous les Chefs, si l'Administration nous aide et écoute nos conseils, on pourra empêcher ça. Ce sont les Chefs qui connaissent les chasseurs, les coupeurs d'arbres. Ils connaissent ceux qui brûlent la brousse (...). Voilà comment vous pouvez nous aider. Si un jour dans la brousse je rencontre quelqu'un qui coupe un arbre, je lui dis de laisser cet arbre. Il va me demander si l'arbre m'appartient. Je lui dirai que la brousse m'a été confiée en tant que Chef par le Commandant (...).

"Comme ça, si le lendemain j'en vois un autre, il va s'arrêter avant que je ne dise un seul mot. Si on me donne l'autorisation je pourrais empêcher cela. Ce sont les Chefs qui peuvent surveiller des choses comme ça. Le gendarme, il est chez lui. Il ne sait pas ce qui passe en brousse ici. Le Commandant aussi. Donc il faut confier la brousse aux gens qui sont en brousse, à ceux qui l'utilisent."

M.B. "A qui est cette brousse, celle qui est autour de Tin Arkachen ?"

1 "C'est la brousse seulement. Ce n'est pour personne."

M.B. "Si on ouvre le forage, ce ne sera plus la brousse. Les gens vont aller s'installer."

1 "Bien sûr, si on ouvre le forage, ce ne sera plus la brousse."

M.B. "Alors qui va commander en ce moment ? Ce sera pour qui ?"

1 "Pour ça, il faut que tout le monde se réunisse pour trouver quelqu'un qui va s'en occuper."

M.B. "Tu veux qu'on fasse des élections ou quoi ?"

1 "Non, les Chefs peuvent discuter seulement entre eux (...)"

M.B. "Donc tu penses que si l'Administration vous donne la surveillance de la brousse vous serez obéis par vos gens ?"

1 "J'en suis sûr."

M.B. "Si je dis ça et que vous ne le faites pas, mon nom sera gâté."

1. "Si l'Administration fait ce que je t'ai expliqué tout
"à l'heure, nous pourrons le faire. Ça va marcher."

Si une politique de protection de l'environnement ne peut rencontrer d'opposition de principe, elle se heurtera certainement à des perceptions parfois différentes du milieu naturel suivant les groupes.

7 "(...) Si tu refuses, nous sommes obligés de respecter
"et de faire ce que tu veux."

G. "Penses-tu que tout le monde sera d'accord comme toi ?"

7 "Tout le monde ne sera pas d'accord. Il faudra mettre
"un gommier. Si jamais il saisit un type, les autres vont
"suivre ce que tu dis-là (1). Nous les Peul il faut qu'on
"nous montre la route. A propos des chèvres il faut voir
"avec les Bella. Ce sont eux qui ont des chèvres. Partout
"où ils vont, les chiens sont derrière. Si tu mets quel-
"qu'un pour surveiller les gens, ils vont suivre ce que tu
"dis. Parce qu'aujourd'hui, pour toute chose il faut une
"surveillance. Il y a des gens qui comprennent et il y a
"des gens qui ne comprennent pas."

11 "(...) Si on ne nous interdit pas d'amener les chèvres
"et les ânes nous sommes contents. Les autres interdictions
"ne causent aucun problème pour nous. Avant l'interdiction
"de l'Administration, j'avais demandé à ma famille de ne
"pas couper les arbres. Donc chez les autres je ne sais
"pas, mais chez moi ici (2) personne ne coupe les arbres
"dorénavant. Même quand le berger sort avec les animaux,
"il n'amène pas sa hâche. J'ai surpris un type en train de
"couper des arbres ici. Je lui ai donné l'ordre de payer
"une amende de dix mille francs ou de partir . Il a refusé.
"J'ai envoyé mon fils à Gorom Gorom pour aviser l'agent
"des Eaux et Forêts.

(1) je venais de parler de la protection de la végétation et de la faune.

(2) c'est un Ihayawan de Zamarkoye qui parle.

"Malheureusement, il a constaté que celui-ci était parti à Ouagadougou de même que le Commandant. C'est ainsi que le "type a pu s'échapper..."

La référence au Mali en matière de protection de la nature est systématique. La politique en question, relativement ferme, est présentée comme un bien par les Peul, qui ne sont pas vraiment des coupeurs d'arbres, mais aussi par certains Kel Tamachek.

G. "Si on ouvre le forage et qu'on te demande de n'amener "ni hâche, ni de fusil ni chien, est-ce que tu vas accep-
"ter ?" (1).

6 "Nous conduirons nos chèvres mais tout ce que tu cites
"~~nous ne l'amènerons pas. Celui qui amènera ça, tu n'auras~~
"qu'à le frapper (...). Même si les chevriers viennent,
"ils ne couperont pas les arbres si on le leur dit. Celui
"qui coupera une branche, tu lui feras payer une amende et
"les autres ne le feront plus. Si c'est sur autorisation
"du Commandant qu'on fait payer ces amendes, les intéressés
"payeront et ne recommenceront plus."

G. "Tu penses que ce sera comme ça dans toutes les
"tribus ?"

6 "Partout cela sera respecté par les tribus. Nous, nous
"n'avons que des chèvres. Nous discutons pour nos chèvres
"et non pour les boeufs des Peul. Les Peul cherchent les
"meilleurs pâturages pour leurs boeufs et nous nous cher-
"chons les meilleurs pâturages pour nos chèvres (2). Si
"nous allons là-bas c'est pour que les boeufs des Peul
"cassent les pattes de nos chèvres (...). Les quelques
"boeufs que nous avons, nous les confierons aux Peul si on
"va au forage.

(1) quant à l'iler (outil de sarclage), inutile de poser la question : Que le forage permette l'apparition des champs de mil et d'un habitat sédentaire sur le Séno Mango est la hantise de tous ici, partisans du forage compris

(2) c'est un Kel Ewel qui parle.

"Il serait préférable de faire comme au Mali ou même pour
 "faire un parc, on utilise du bois mort ou des cordes pour
 "attacher le bétail. On ne coupe jamais là-bas. Tu ne verras
 "jamais quelqu'un couper un arbre vert. Tout ça c'est pour
 "que la brousse ne disparaisse pas. A cet effet, il y a des
 "goumiers qui se promènent partout pour contrôler. S'ils
 "surprennent quelqu'un, ils le font payer jusqu'à le dégoû-
 "ter de la hâche. Maintenant, il y a des gens qui ne veulent
 "même plus voir une hâche. Ici (1), les agents viennent
 "parler avec la bouche et ils retournent à Gorom. Ils ne
 "surveillent pas la brousse."

Je ne me tiens pas quitte en ayant collecté et transmis un certain nombre d'opinions locales à propos du forage Christine. Il y a quelques années encore personne n'était demandeur de quoi que ce soit là-bas ; ceux qui sont aujourd'hui pour une réouverture du forage comme les autres. A tort ou à raison, le forage a déjà été ouvert deux fois sans que cela soit demandé par la population. Elle n'était de toute façon pas en mesure d'apprécier la portée d'un tel projet. S'il est vrai que la création de nouveaux points d'eau au-delà des parcours habituels relève d'un processus normal dans le genre de vie pastoral, cela a des effets connus et sans commune mesure avec ceux d'un forage. Demander leur avis aujourd'hui a des gens déjà mis devant un fait accompli n'est pas sans ambiguïté. J'en suis conscient plus que jamais. Cependant, des processus sont engagés au Sahel qui dépassent les hommes de l'Oudalan. Faire entendre leur voix m'est apparu comme un moindre mal dans une situation générale où la bonne conscience prospère mieux que le respect d'autrui.

(1) Gandéfabou, accessible en automobile.

CHAPITRE VI

L'AVENIR DE LA REGION

Que le forage de Boula soit ouvert ou non, le Séno Mango ne doit pas mourir. Dans les deux cas, des interventions protectionnistes sont indispensables. Dans le cas où le forage ne serait pas remis en service, ces opérations seront relativement simples et pourront être progressives. Elles auront essentiellement pour but, par ordre d'urgence, de sauver certains éléments de la faune sauvage et dans un deuxième temps de régénérer les parcours dans les lieux les plus dégradés, aux abords des points d'eau actuels. Ces interventions devront être plus rigoureuses et plus rapides dans le cas d'une réouverture du forage, sans être forcément d'une nature différente.

EVOLUTION DE LA SITUATION DANS LE CADRE DU STATU QUO

Si on excepte - pour des raisons différentes - le Séno Mango et ses abords et le ranch de Marhoye, il n'existe plus en Oudalan de zones situées à moins de vingt kilomètres d'un point d'eau permanent conservant du pâturage en fin de saison sèche. De plus, les disponibilités en herbe et en pâturages aériens diminuent partout. Cela se traduit par une double dynamique du peuplement. Les éleveurs les plus exigeants quant à l'environnement et la qualité du bétail s'en vont. Il s'agit essentiellement de Feul Djelgobé qui vont dans le Gourma malien. La dégradation du capital naturel entraîne également le départ des victimes du déséquilibre croissant population-ressources.

Une augmentation exceptionnelle des effectifs en hommes et en bétail ne peut qu'accélérer les phénomènes de dégradation et entraîner une accélération des processus migratoires.

Aux abords du Séno Mangò, l'utilisation de l'espace sans ouverture du forage évoluera probablement de la façon suivante :
- augmentation relativement lente des effectifs bovins par un croît plus satisfaisant qu'ailleurs. En effet, une mortalité exceptionnelle y sera toujours atténuée grâce à la proximité de pâturages vierges permettant la mobilité du front de pâture.

- maintien et peut être accroissement de la migration du bétail Djelgobé vers ^{le} Mali, éliminant la plus grande partie du croît.

- augmentation de la dégradation des ressources pastorales autour des points d'eau existants et sur les dunes périphériques de trois façons :

- appauvrissement du couvert arboré et arbustif en relation avec l'augmentation du petit bétail (tout le monde s'y met : Peul victimes de la sécheresse, Bella agriculteurs voulant se lancer dans l'élevage...)

- appauvrissement du pâturage herbacé par augmentation de l'effectif bovin autour des points d'eau et sur le front de pâture (zone centrale de la carte 4) qui ira en se rétrécissant et en se stabilisant, probablement aux environs de 24 kms des puisards (sous réserve que la nouvelle technique d'abreuvement mise en place par les Djelgobé en 1980 ne se systématise pas ce qui paraît probable).

- augmentation des surfaces cultivées autour de Sirengou et d'Eraf n'Aman mais surtout entre Gandéfabou Kel Ewel et Gountouré Kiri, voire sur le Séno Yarendi dans les environs de Loukodou.

- pression accrue de la charge en saison sèche sur les marges extérieures de la zone de Tin Arkachen par les troupeaux de la région de Déou, de Gargassa, de Fadar Fadar, de Dibissi et de Tin Adjiar.

- le coeur vierge du Séno Mango, cerné par une occupation accrue du sol et des parcours, deviendra de moins en moins capable de conserver sa faune à cause de la destruction des écosystèmes provoqués par la densification de l'occupation humaine sur le pourtour mais aussi par une pression de la chasse. C'est un fait nouveau dans la région mais il mérite d'être pris en considération.

La pression pastorale sur le coeur du Séno Mango risque également de provenir du nord-ouest si le puits malien de Tin Senanen a un débit important.

Un front de pâture s'éloignant vers le sud-est d'une vingtaine de kilomètres à partir de ce puits permettrait l'apparition des troupeaux maliens près du Séno Mango voltaïque en saison sèche (1)

Quant à la faune, rien ne permet de penser que la situation s'améliorera :

- la présence saisonnière de l'éléphant et celle, permanente, du guépard est de plus en plus menacée par la destruction du couvert végétal entre Soum et Loukodou. Cette destruction a une origine naturelle (régression de *Ptérocarpus lucens*) mais aussi anthropique : emondage excessif, densification du bétail et augmentation des surfaces cultivées en mil sur les dunes voisines.
- disparition de la dama et de la dorcas.
- raréfaction de la rufifrons et de l'autruche qui ne se manifestera plus que par quelques individus venant du Mali.

Enfin, à plus long terme, la dégradation de ressources indispensables à la qualité de la vie pastorale se poursuivra : raréfaction du fonio sauvage consommé par les Bella, raréfaction des *Andropogonés* perennes utiles à la construction de l'habitat, raréfaction de divers bois d'oeuvre que les forgerons ont de plus en plus de mal à trouver, etc...

Ainsi, l'évolution des ressources et de l'utilisation de l'espace dans le nord-ouest de l'Oudalan sera sensiblement de même nature qu'ailleurs mais bien plus lente ici et moins contraignante. Le sort de la faune sauvage exceptée, on peut considérer que les choses resteront à peu près en l'état durant les 20 prochaines années.

EVOLUTION DE LA SITUATION EN CAS D'OUVERTURE DU FORAGE

Envisageons pour mémoire, et pour mémoire seulement, une ouverture du forage durant toute la saison sèche.

(1) je le répète, l'existence de ce puits m'a été indiquée par les Djelgobé mais je ne le connais pas.

Elle provoquera l'afflux d'une quantité imprévisible de bétail et de population. Elle drainera les troupeaux probablement dans un rayon d'une centaine de kilomètres. On viendra de Bangao, de Tin Akof, du nord du Djelgodji, de Gorom Gorom. La chose s'est déjà produite...

Les effets d'un tel processus relève de l'évidence. Ce sera la destruction du Séno Mango, je veux dire de ses pâturages et de sa faune. Le gain individuel en bétail sera négligeable et sans commune mesure avec le risque d'hécatombe. Le Séno Mango cesserait alors de jouer son rôle de "ballon d'oxygène", qui faisait des éleveurs voisins des gens sinon sans problème du moins en situation de les résoudre. Les parcours de la moitié occidentale de l'Oudalan seraient bloqués. Les éleveurs de la région de Tin Arkachen n'auraient d'autres possibilités que de partir, probablement dans le Gourma.

D'autres effets apparaîtraient certainement, plus ou moins prévisibles. Ils n'auraient pas grand chose à voir avec l'élevage (et son "développement") en général et le pastoralisme en particulier...

Si on envisage une durée d'activité du forage d'un mois à un mois et demi par an en fin de saison sèche comme le souhaitent ceux de la région qui sont favorables à son ouverture, on peut supposer l'apparition de processus classiques mais d'une amplitude sans commune mesure avec ceux d'un point d'eau traditionnel.

Henri Barral, après les espoirs mis dans la création du forage et après la dure expérience de 1973, voit aujourd'hui le problème de la façon suivante (1) :

"A mon avis, le problème de la mise en service du forage est d'une simplicité enfantine : il faut l'incorporer (avec les parcours dont il permet l'exploitation) à l'écologie de la zone. Cela signifie que, sauf catastrophe climatique comme en 1972, on doit le remettre en service vers le mois d'avril, c'est à dire un peu avant l'assèchement définitif de la mare d'Eraf n'Aman et arrêter de pomper à la première pluie un peu conséquente.

(1) communication de notes personnelles.

"Il y a d'ailleurs à cela une raison supplémentaire. Si on continue à pomper, on va voir des gens se mettre à semer du mil, en particulier sur le Séno Danadio."

"Si on arrête, ils ne pourront pas semer et sarcler puisqu'ils ne trouveront pas d'eau à boire. La petite mare de Tin Arkachen à un régime trop irrégulier pour qu'on puisse compter sur elle. Une pluie permettant les semis ne suffit pas nécessairement à la remplir. D'ailleurs si c'était un point d'eau fiable il y a longtemps qu'il y aurait des champs sur le Séno Danadio."

"D'autre part, la zone du forage ne comporte que des parcours de saison sèche (ce sont des steppes sur formations éoliennes) et à la rigueur des parcours de pré-hivernage (végétation arbustive, 'brousse tigrée'). Il est logique de les mettre à la disposition du bétail pendant cette période de l'année, tandis qu'en hivernage il faut que celui-ci aille sur les parcours à Panicum laetum du Mali ou des autres régions de l'Oudalan. La règle d'or à mon avis est de ne casser sous aucun prétexte le rythme biologique et le système des transhumances qui le soutendent."

Cette position est fidèle à celle des éleveurs de la région favorables à l'ouverture du forage.

S'inscrire dans la logique traditionnelle de l'espace pastoral à propos du transfert d'une technologie mille fois plus puissante que les moyens habituellement utilisés me paraît pour le moins utopique et dangereux. L'expérience l'a montré. Ici comme ailleurs au Sahel, l'incrimination incantatoire de la sécheresse me paraît de plus en plus déplacée.

Au mieux, le front de pâture s'éloignera vers le nord-ouest, sur la frontière et au-delà, pendant un mois de l'année, entre l'époque de la fermeture de la mare d'Eraf n'Aman et le début de la première pluie. Le jeu en vaut-il la chandelle sur le plan financier et économique ? Sur le plan politique ? Sur le plan écologique ? Sur le plan moral puisque l'ouverture du forage ne fait pas l'unanimité dans la région, surtout chez les vrais éleveurs ?

Si l'optimisme d'Henri Barral et des gens de la région de Tin Arkachen favorables à l'ouverture du forage est justifié, on peut supposer sans grand risque de se tromper qu'une nouvelle aire de pâture (d'un rayon de 18 à 20 kms) apparaîtra à l'ouest et au sud-ouest de Boula, la moitié à peu près de sa surface se situant au Mali. Une telle situation se manifesterait très rapidement. On l'a constaté lors de la première ouverture du forage.

Oui, en supposant que tout se passe comme l'imagine les plus optimistes, un mieux être apparaîtra pour le troupeau au cours de la première année, puis, très vite, la situation que connaît actuellement la région de Tin Arkachen se reconstituera. La seule différence est que le front de pâture aura été déplacé à l'étranger et que l'accroissement déjà réel des effectifs Djelgobé aura reçu un coup de fouet. La migration de ces troupeaux vers le Gourma malien s'accroîtra alors. Elle interviendra avec d'autant plus de rapidité et de détermination que la réussite aura été importante grâce à l'ouverture de l'ensemble du Séno Mango à la pâture. Certains des plus gros éleveurs hostiles aujourd'hui à l'ouverture du forage plieront bagages les premiers après avoir laissé le Séno Mango dans un état qui satisfera peut être d'autres moins exigeants mais qui n'auront ni le talent ni les moyens de remplacer les premiers.

La région de Tin Arkachen aura alors cessé d'être ce qu'elle est aujourd'hui : la seule zone de l'Oudalan exploitée d'une façon équilibrée à la satisfaction de ses habitants. Sur le plan écologique, faunique notamment, le pays aura pris une lourde responsabilité.

Or je crains qu'en cas d'ouverture, les choses ne se posent pas comme le souhaitent les plus optimistes. Rien ne permet de penser que les conditions qu'ils préconisent pourront être remplies.

C O N C L U S I O N .

POUR QUE VIVE LE
SENO MANGO

Faut-il oui ou non ouvrir le forage Christine ? Je dois répondre à la question alors que personne ne dit pourquoi il conviendrait de réaliser une telle opération. De fait, aucun des nombreux amis du Sahel - ceux qui veulent le changer comme ceux qui veulent le sauver des calamités naturelles - ne sont très explicites quant à la finalité de leur action. Je réponds donc à la question en fonction des sentiments personnels qui me lient aux hommes de l'Oudalan et du goût que j'éprouve pour leur nature. Je le fais sachant d'ailleurs fort bien que leur expérience n'a nullement besoin de mes avis et qu'il n'est déjà pas si facile de connaître

Très sincèrement, le forage Christine ne doit pas être ouvert :

- Pour des raisons morales : une ouverture du forage est loin de faire l'unanimité dans la région. Ceux qui ne voient pas d'un trop mauvais oeil cette réouverture réclament des conditions de gestion qui me paraissent irréalisables actuellement. Ce ne sont pas les éleveurs les plus responsables et les plus efficaces.

- Pour des raisons économiques : le gain en bétail qui pourrait éventuellement intervenir au cours des premières années (il faudrait pour cela que le Séno Mango soit réservé aux seuls utilisateurs actuels...) se fera très vite au bénéfice du Mali par émigration des gros troupeaux alors que la Haute Volta verra ses derniers bons pâturages sahéliens rapidement dégradés. Quel que soit le projet économique qu'on se propose il est absurde d'intervenir en détruisant la matière première. On le ferait d'ailleurs pour un coût très voisin du capital bovin existant déjà dans la région (une opération bien organisée coûterait certainement plusieurs centaines de millions de francs CFA). Une telle destruction interviendrait d'autant plus facilement que l'environnement et les ressources du Séno Mango sont d'une extrême fragilité. Qu'on agisse au Sahel si on estime en avoir le droit, mais qu'on le fasse alors en priorité dans les zones irrémédiablement dégradées.

Là où le genre de vie local connaît des difficultés ou des échecs à l'intérieur de ses propres valeurs ce qui est souvent le cas lorsqu'il n'est plus assuré au plan des besoins ou au plan démographique (1)

- Pour des raisons écologiques : le prix à payer quant à la destruction du milieu et de la faune sauvage paraît lourd même en cas de réussite. Je parle ici d'une partie importante d'un patrimoine dont la Haute Volta a la responsabilité.

- pour des raisons politiques : je n'insiste pas sur cet aspect de choses. La question est éminemment délicate. Je rappelle simplement qu'on a déjà eu l'expérience de relations difficiles avec le pays voisin à propos de la région.

Une opération de développement classique à partir de l'ouverture du forage n'aboutira au mieux qu'à une augmentation provisoire du nombre de têtes (2) alors que la plupart des maux que connaît le Sahel viennent de l'accroissement excessif de la charge et de la diminution de la qualité des carcasses et de la production de lait.

L'accélération des processus normaux qui va s'ensuivre sera incontrôlable de toute façon : qu'il s'agisse de l'émigration vers les pâturages du Gourma des meilleurs éleveurs et des plus gros troupeaux ou de l'éviction des plus faibles, des moins motivés et des moins talentueux.

Ces mécanismes s'accéléreront car on aura entamé un capital encore respecté ici. On sera resté dans une optique traditionnelle de prédation mais en provoquant (notamment par immigration des étrangers) une augmentation incontrôlable de la charge. On aura tué la "poule aux oeufs d'or". Pour qui ?

(1) on peut même alors tenter des transferts de technologie. Les experts en la matière ne manquent pas dans nombre d'associations pour le développement international (culture de l'herbe, porcheries, etc...)

(2) la réussite ne serait qu'apparente. Le problème majeur de l'élevage en Haute-Volta est que ce pays ne possède plus (sauf dans l'Est) les espaces suffisants au pastoralisme le plus efficace donc le plus exigeant. Le pays perd du bétail et ses meilleurs éleveurs par émigration (voir la bibliographie) ; il voit également ses parcours se dégrader car leur capacité de renouvellement est insuffisante aujourd'hui par rapport à la charge.

Comme en 1973, mais cette fois pour longtemps, le forage détruira les ressources, chassera les éleveurs locaux qui jusqu'à présent les utilisaient d'une façon raisonnable, la seule, en l'occurrence, à avoir fait ses preuves dans ce type de milieu.

Dans l'ensemble, les problèmes qui se posent au pays sont d'abord, à mon sens, celui de l'arrêt des phénomènes "d'extensification" et de dégradation des mécanismes traditionnels d'utilisation de l'environnement et, dans un deuxième temps, celui d'une régénération des potentialités. Dans une telle optique, la discussion a propos de la région de Tin Arkachen reste ouverte.

L'émergence des biens de consommation importés et leur utilisation, modeste d'ailleurs, par les gens du pays n'est pas un indice satisfaisant de prospérité. Le véritable bilan écologique doit être fait à partir du nombre de voltaïques (paysan ou éleveurs) quittant le pays en laissant derrière eux un environnement qui se dégrade d'années en année et des sociétés de moins en moins armées vis-à-vis des difficultés conjoncturelles à cause d'un appauvrissement des liens de solidarité anciens.

La sincérité et l'efficacité d'une politique de "développement de l'élevage au Sahel" se mesurera d'abord à sa capacité à freiner ces phénomènes d'appauvrissement. Cela pour et avec les hommes de l'Oudalan.

En dehors d'une telle optique, "développer l'élevage" est une expression qui ne veut pas dire grand chose :

- augmenter le nombre d'animaux ? Les bornes du cynisme seraient dépassées...
- augmenter la qualité des carcasses ? Alors, il faut laisser les Djelgobé gérer le Séno Mango où ils obtiennent actuellement d'excellents résultats et "intensifier" des modes d'élevage de type "paysans" comme je l'ai déjà suggéré.
- augmenter la production laitière ou la rendre telle qu'elle était il y a cinquante ans d'après des témoignages ? Alors, il faut intervenir pour une régénération des parcours dans les endroits les plus dégradés.

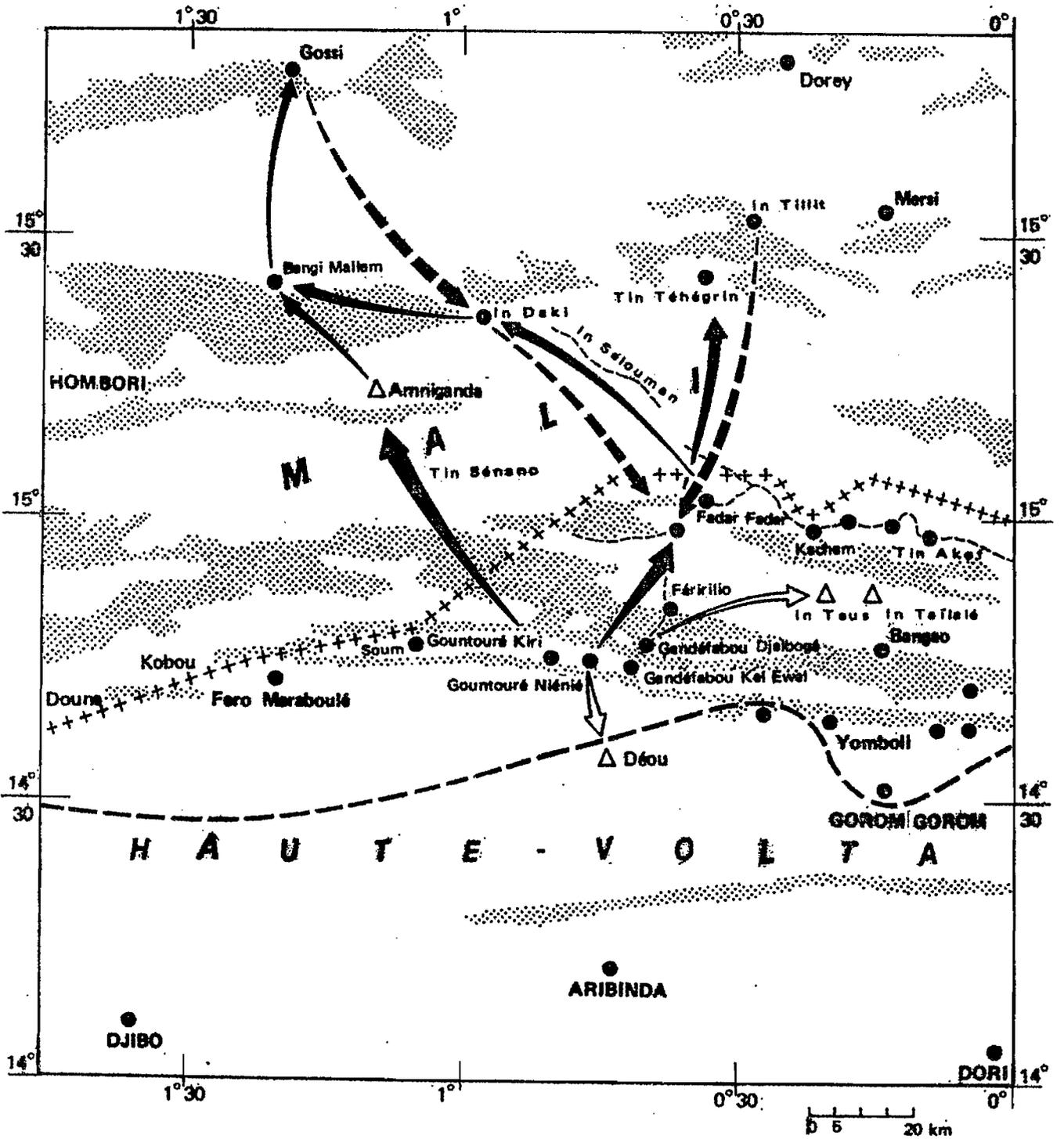
Il faut boiser en espèces fourragères et mettre en défens. Il faut protéger ce qui peut l'être. Il faut "gérer" certains parcours.

Une réouverture du forage Christine représenterait un investissement économiquement discutable et créerait une situation politiquement délicate. Elle serait également dangereuse pour la région pour toutes les raisons que je viens d'indiquer. Au delà des illusions, une telle opération, renouvelée, reproduirait les mêmes effets : bétail décimé, parcours dégradés, prime à l'irresponsabilité offerte à des éleveurs peu motivés, peu compétents et d'autant moins respectueux des ressources locales qu'ils viendraient de loin concurrencer les autres.

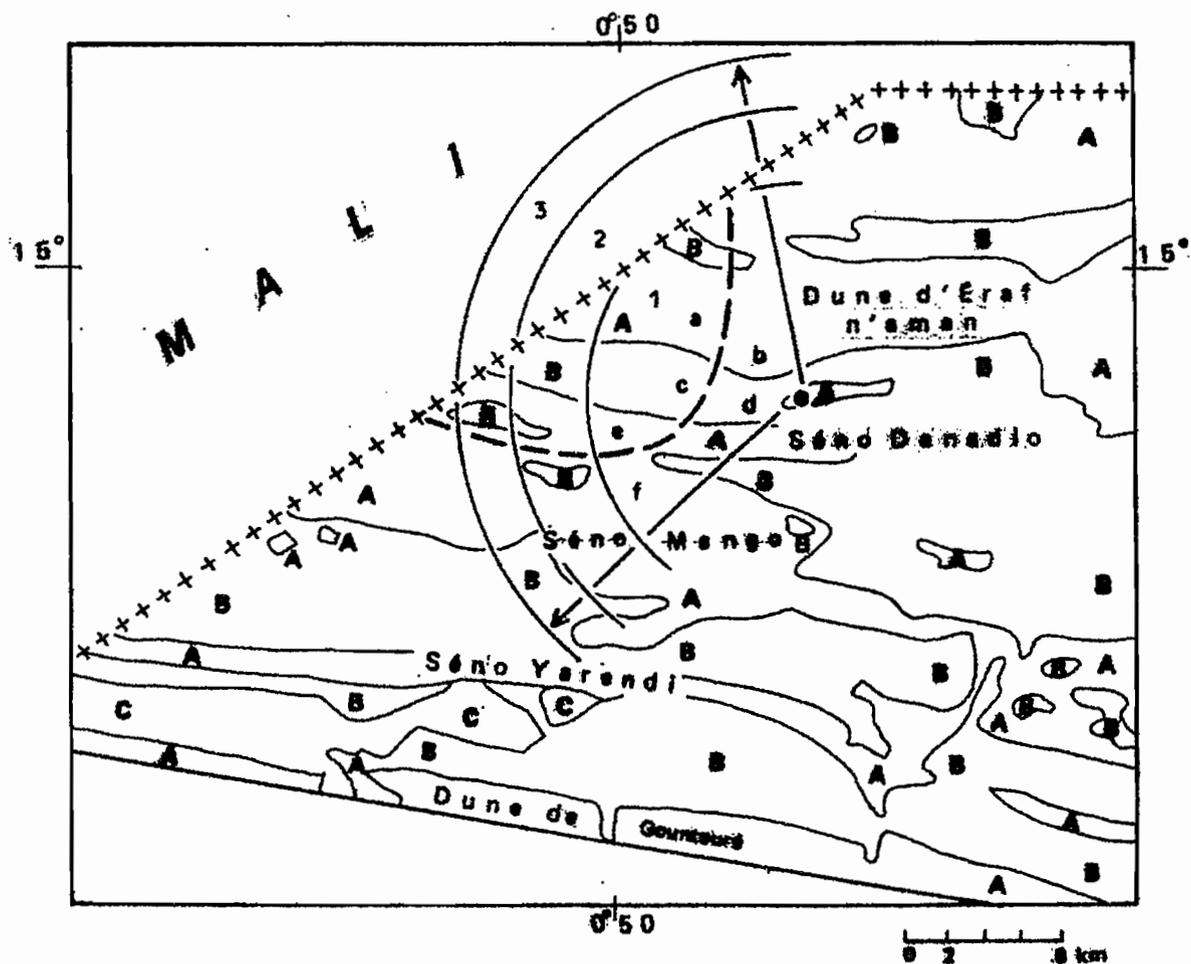
Le Séno Mango et ses abords sont exploités aujourd'hui et cela d'une façon rationnelle, je veux dire respectueuse des ressources. L'urgence n'est pas ici de détruire un tel équilibre, elle est de protéger sérieusement la pièce centrale de ce système c'est à dire le coeur du Séno Mango lui-même et de régénérer les parcours de sa périphérie, sur la chaîne des points d'eau de la dune de Gandéfabou à Soum et sur le Haut-Béli.

Une volonté de régénération et de protection des ressources, et un souci de réhabilitation du genre de vie à la suite des échecs qu'il a pu connaître localement devraient se manifester à partir du Séno Mango vers le reste de l'Oudalan. Il ne s'agit pas de faire payer au Séno Mango et à ceux qui l'utilisent actuellement avec sagesse les échecs enregistrés ailleurs. Il ne s'agit pas non plus d'encourager les sahéliens à une plus grande dégradation de leur capital naturel. Il s'agit de les aider au contraire à le régénérer, à le protéger pour le maintenir. Ce n'est pas travailler pour l'éleveur aujourd'hui et dans ce type de milieu que de vouloir multiplier des effectifs.

C'est encore moins travailler pour le "développement de l'élevage" que d'essayer de tendre vers un tel but. On pouvait peut-être se tromper il y a quelques années, plus aujourd'hui.



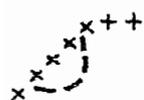
-  Parcours d'hivernage (Juillet)
-  Parcours d'hivernage (Septembre)
-  Déplacements vers les terres salées de l'OUDALAN
-  Points d'eau pérennes (mares ou puisards)
-  Terres salées
-  Limite nord de l'habitat sédentaire
-  Formations éoliennes (pâturages sur dune utilisés essentiellement en saison sèche)



A – Steppe sur dune à *Schoenefeldia gracilis*, *Cenchrus biflorus*, *Aristida mutabilis*, *Guiera senegalensis*, *Commiphora africana* ou *Euphorbia balsamifera* (plus, en l'absence de pâture, *Andropogon gayanus* et *Blepharis linearifolia*)

B – Bush arbustif à *Pterocarpus lucens* (brousse tigrée) sur argiles ou cuirasse ferrugineuse

C – Forêt de bas-fond plus ou moins inondable à *Anogeissus leiocarpus*

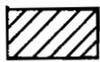
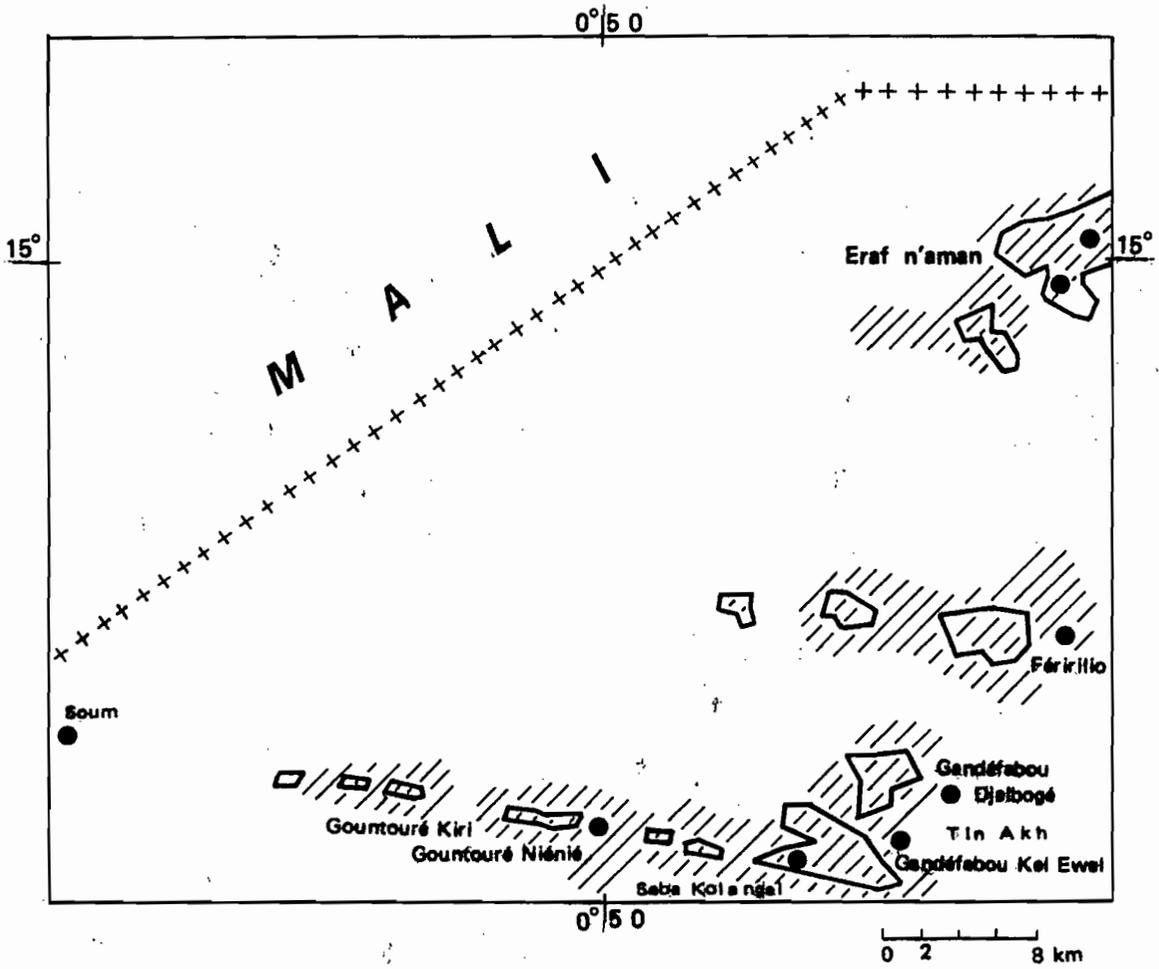


Pâturages actuellement vierges



Parcours utilisés en 1972 à partir du forage (zones 1, 2, 3)

(Voir la signification des lettres dans le texte)



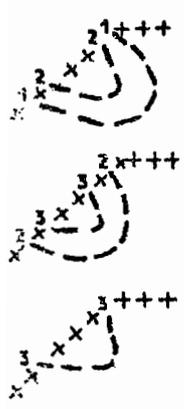
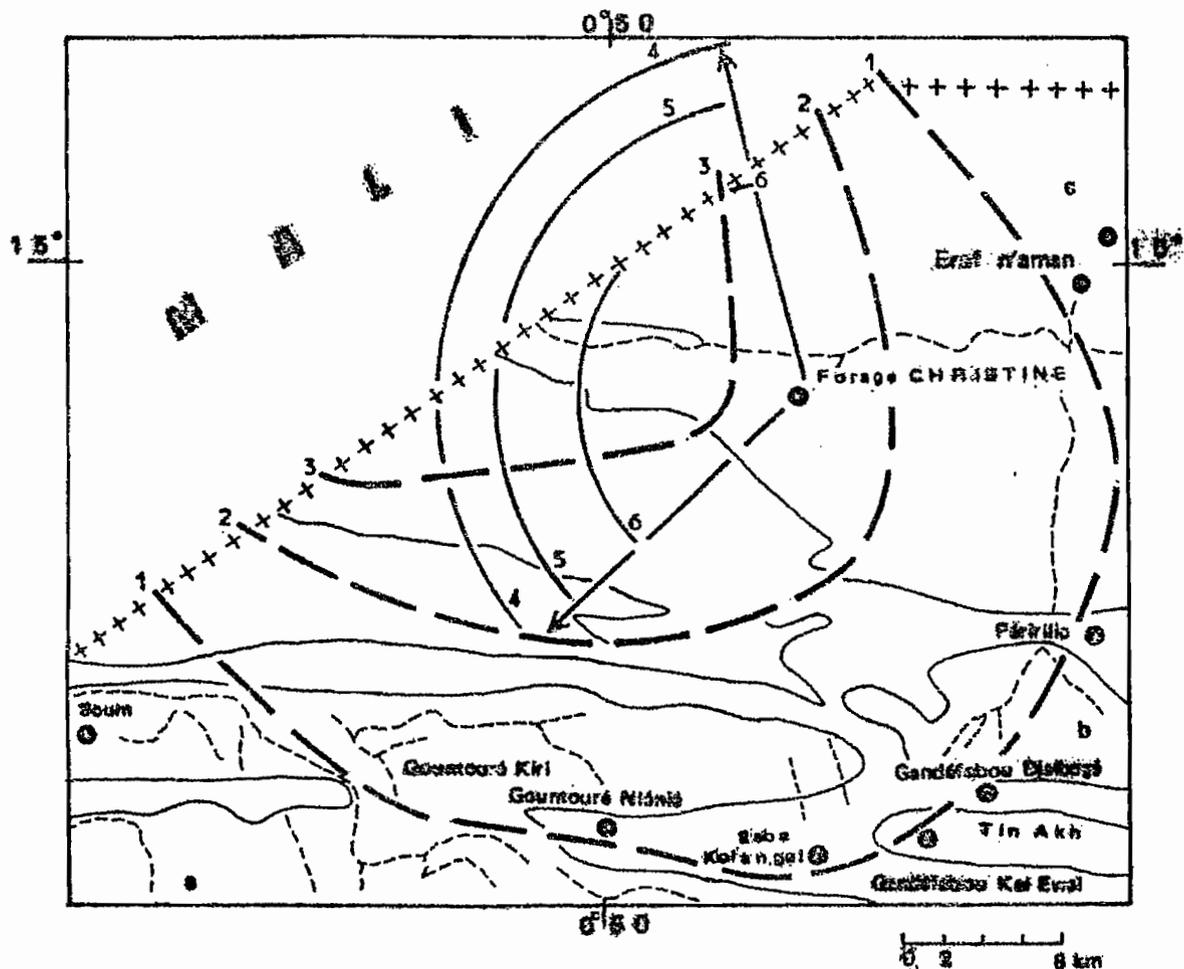
Zone de campement de saison sèche



Zone de culture (saison de pluie)



Lieux d'abreuvement permanent (puisards)
ou temporaire habituellement utilisés dans la région



Zone entièrement pâturée (sol nu) en mars

Front de pâture

Zone non pâturée

- a - Parcours du bétail abreuvé à DEOU et ses environs (dont BOULEKESSI)
- b - Parcours du bétail abreuvé à OURSI, TIN ARDJIA, DIBISSI et GARGASSA
- c - Parcours du bétail abreuvé à FADAR-FADAR

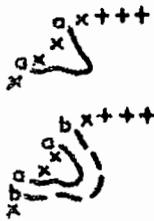
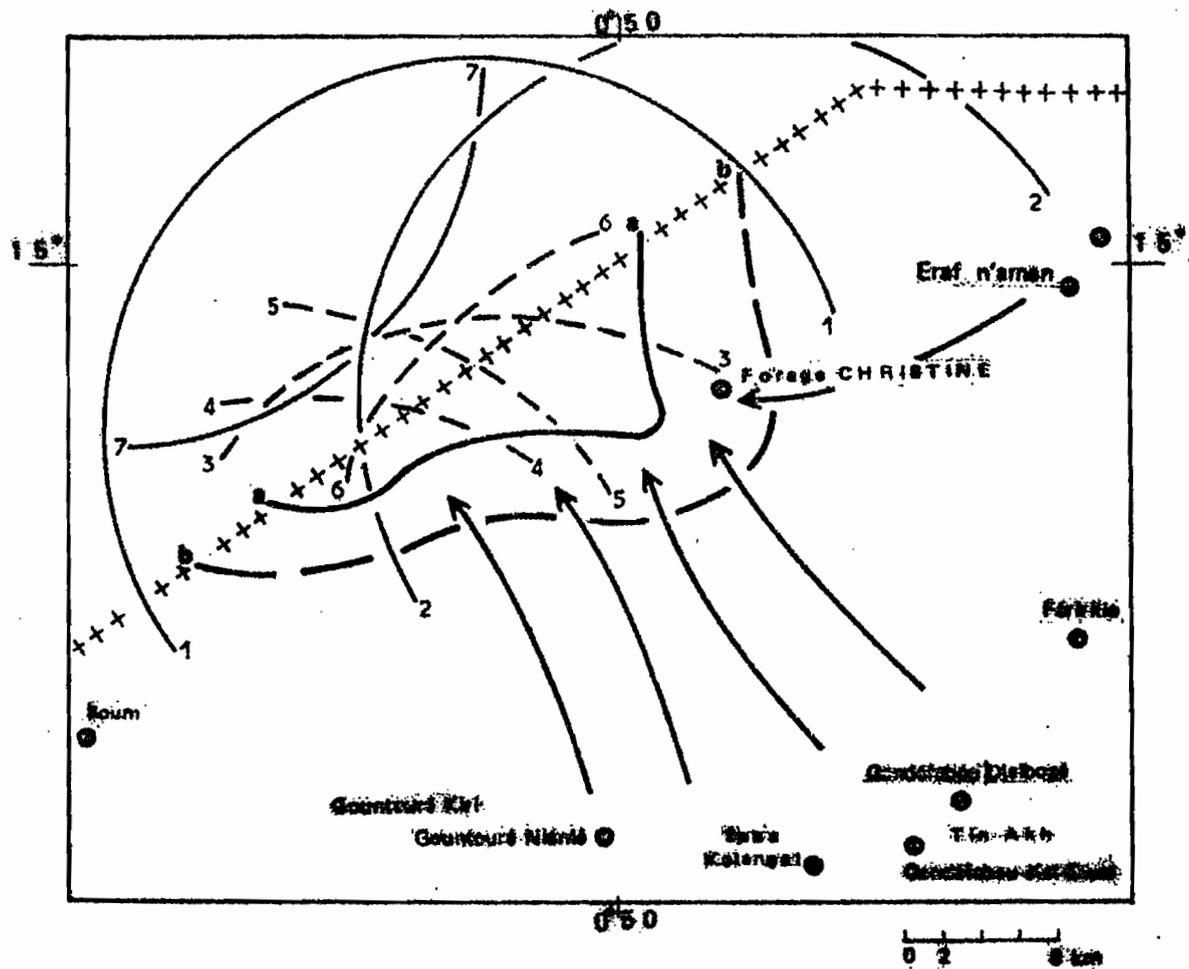
- Les zones de parcours de 1972 et 1973 ont été représentées à titre indicatif.

6 : pâturage détruit à 100 %.

entre 5 et 6 : pâturage détruit à 50 %.

entre 5 et 4 : pâturage détruit à 10 %.

(d'après communication personnelle d' HENRY BARRAL)



Ligne -a : pâture inexploitée en 1980

Entre -a et -b : front de pâture, zone où le tapis graminéen est plus ou moins utilisé (utilisation voisine de 100 % aux abords de la ligne -b, utilisation voisine de 0 % aux environs de la ligne -a)



Principaux axes de déplacements biquotidien ou triquotidien des troupeaux à partir de GOUNTOURE NIENIE, SABA KOLANGAL, GANDEFABOU KEL EWEL, GANDEFABOU DJELGOBE, FERIRILIO et ERAF N'AMAN

- Arc de cercle n°1 Limite du front de pâture théorique probable (20km) à partir d'un abreuvoir qui serait situé à TILLEFANI et alimenté par le forage (site d'abreuvement souhaité par les DJELGOBE favorables au forage)
- Arc de cercle n°2 Limite du front de pâture théorique à partir d'un abreuvoir situé au lieu même du forage
- Arc de cercle n°3 Limite du front de pâture théorique à partir d'un lieu d'abreuvement à LOUKODOU
- Arc de cercle n°4 Limite du front de pâture théorique à partir d'un lieu d'abreuvement à GOUNTOURE KIRI
- Arc de cercle n°5 Limite du front de pâture théorique à partir d'un lieu d'abreuvement à SEBANGOU
- Arc de cercle n°6 Limite du front de pâture théorique à partir d'un lieu d'abreuvement à SIRENGOU
- Arc de cercle n°7 Limite du front de pâture théorique à partir d'un lieu d'abreuvement à TIN SENANEN (MALI)

ANNEXE I

EXTRAIT DES CONCLUSIONS DU RAPPORT BARRAL A PROFOS
DU PROJET DE RANCH DANS LA REGION DE TIN ARKACHEN EN 1970(1).

"Ce n'est pas un hasard si les peulh Djelgobé ne participent pas, en période de disette, à l'exode alimentaire : ils ont en général assez de boeufs pour en vendre autant qu'il sera nécessaire pendant toute la durée de la saison sèche, pour se procurer autant de mil qu'il en faudra et quel que soit le prix demandé sur les marchés (...).

Le projet de création dans cette zone d'un ranch d'embouche de 50 000 ha revenait donc à rendre impossible l'élevage traditionnel dans le nord-ouest de l'Oudalan, c'est à dire à retirer aux populations l'essentiel de leurs moyens d'existence (...). Nul doute dans ces conditions que l'exode définitif vers le Mali d'au moins 2000 personnes et de plus de 10 000 bovins eut été la conséquence immédiate d'une telle opération.

C'est ce qui nous a amené à la déconseiller dès 1969 par une note en date du 21 juin communiquée à Monsieur le chef du Service de l'Elevage et des Industries Animales de Haute Volta. La suite de l'enquête sur le terrain nous a confirmé dans cette opinion.

Plus encore en effet que la perte de substance que représenterait pour la Haute-Volta l'exode de 2000 personnes et le manque à gagner que constituerait celui de 10 000 bovins, les conséquences psychologiques auraient été désastreuses, dans cette région frontalière, et se serait répercuté sur l'ensemble de la population de l'Oudalan.

Un ranch créé dans ces conditions se serait vu, en outre, vraisemblablement coupé de toute source d'approvisionnement, et serait apparu comme un corps étranger à la vie de la région (...).

Mais alors, à l'inverse de ce qui se serait inmanquablement produit, si le projet de ranch avait été réalisé, la mise en service d'une station de pompage assorti du libre usage du pâturage jusqu'ici inaccessible, risque d'entraîner un énorme flux d'éleveurs et de bétail d'une grande partie de l'Oudalan mais aussi du Mali voisin.

(1) Cf. bibliographie

Il y a donc lieu de craindre de voir les nouveaux pâturages ainsi mis à la disposition des éleveurs, submergés par des dizaines de milliers de bêtes et le cheptel de cette zone passer de 13 000 têtes à 40 000, peut-être d'avantage. Nous pensons que l'on y verra en effet des animaux s'abreuvant actuellement en saison sèche aux points d'eau suivants :

- Au Mali :
- In Tillit
- Tin Téhégrin
- In Daki
- Bangimallan (1)

et en Haute Volta, les points d'eau de :

- Fadar Fadar
- Cacham
- Ganadaouri
- Oursi
- Tin Adjiar
- Dibissi
- Gargassa
- Déou
- Boulikéssi
- In Tagaten
- Tounté

Des mesures limitatives doivent être donc envisagées sous peine de voir ces nouveaux pâturages et aussi une partie des pâturages actuels rapidement anéantis (...).

Il conviendrait d'appliquer les principes suivants :

- mise en service de la station de pompage vers la fin de la saison sèche seulement, de la mi-avril à début juillet, c'est à dire bien avant l'assèchement de la mare d'Eraf n'Aman, mais avant que les boeufs s'abreuvant à Gandéfabou Djelgobé, à Gandéfabou Kel Ewel et à Gountouré Niénié en soient réduits à boire un jour sur deux.

(1) Ebang Imallen

- interdiction de toute activité autre (1) que pastorale(...) c'est à dire en particulier l'interdiction de toute culture. Ce point est évidemment essentiel, et il est inutile d'insister d'avantage sur son importance : le maintien des quelques surfaces cultivées existantes pouvant s'y trouver incluses, comme les champs de Sirengou, y serait toléré mais toute nouvelle extension serait interdite, et les plaintes pour dommages éventuels causés par le bétail (dans le cas de semis précoces) n'y seraient pas recevables (...)

Il n'est pas équitable par exemple que dans le cas de terrain de culture nouvellement établi sur des zones de pâturages, l'éleveur se voit contraint d'indemniser des dégâts commis par ses animaux dans les champs, alors qu'il est le premier à subir un préjudice du fait de la destruction du pâturage par le cultivateur. De tels conflits sont fréquents entre Bella et Peulhs".

(1) Il serait hautement souhaitable qu'une éventuelle réserve pastorale soit en même temps érigée en réserve intégrale de faune sahélienne. Cette zone héberge en effet un certain nombre d'espèces animales rares ou inexistantes ailleurs en Haute-Volta en particulier : le guépard, l'autruche et la gazelle dama ou "biche Robert". Or la création d'une station de pompage ne manquerait pas de faciliter l'accès de cette zone à des chasseurs et entraîner l'extermination rapide de cette faune.

ANNEXE II

EXTRAIT DE L'ETUDE AGROSTOLOGIQUE DE LA RESERVE FASTOLARE DE TIN
ARKACHEN par A. GASTON. 1971.(1)

Je cite ces extraits pour situer les spéculations qui ont précédé la première ouverture du forage Christine. On imaginera sans peine que je ne partage pas leur optimisme, prudent au demeurant.

"La découverte d'une nappe à gros débits a permis la présentation d'un projet de ranch de 50 000 hectares.

Ce projet a été abandonné, car il n'y avait que 20 000 hectares totalement inexploités. Il a été modifié pour s'orienter **vers** celui de la réserve pastorale de 50 000 hectares.

La "zone d'extension maximum" de la réserve est de 71 000 hectares, limitée au sud par la barrière de "brousse tigrée" située entre le Séno Mango et le Séno Yarendi, à l'ouest par l'Adjiora qui va de Feririlio à Eraf n'Aman. Cette zone est exploitée par 13 000 têtes.

La réserve pastorale de 50 000 hectares ouvertes seulement pendant trois mois a sa limite trop rapprochée des points d'eau traditionnels.

Il est plus logique de créer une réserve de 35 000 hectares, dont la limite serait parallèle à celle des 20 000 hectares tracés par Barral.

Elles engloberaient donc 20 000 hectares vierges et 15 000 hectares très mal exploités (sic), ce qui laisserait les 35 000 hectares restants dans la zone d'extension maximum à la disposition des 13 000 têtes présentes sur les points d'eau traditionnels. Les 35 000 hectares de pâturage de la réserve serait alors ouverts pendant trois mois, au moment même où les éleveurs sont obligés d'aller chercher la paille à 20 km de leur point d'eau. La concordance de ces deux faits dans le temps évitera les litiges portant sur les 15 000 hectares qu'ils utilisaient tant bien que mal en dernier recours.

Les parcours de l'Oudalan sont à saturation. Il y a dans le cercle, une UBT pour 4 hectares (Mordant). L'ouverture de cette réserve ne pourra qu'être bénéfique pour le cheptel intéressé, puisque 35 000 têtes pourront théoriquement venir se nourrir pendant trois mois de saison sèche.

(1) Cf. bibliographie

Mais, dans la première phase de mise en exploitation de cette réserve, il faudra limiter le nombre de têtes par point d'abreuvement, pour éviter la stérilisation du pâturage autour de ces points d'eau, et également augmenter progressivement le nombre de têtes dans la réserve, une charge instantanée de 35 000 têtes en 3 mois pouvant détruire le pâturage dans une proportion plus grande que celle prévue par la méthodologie.

Mais, dès l'ouverture de la réserve, les 13 000 têtes des points d'eau périphériques pourront y avoir accès, et ce nombre pourra être augmenté chaque année, jusqu'à 35 000 si la concentration très forte ne produit pas de dégradation des parcours."

ANNEXE III

LA RESERVE SYLVO-PASTORALE ET PARTIELLE DE FAUNE
DU SAHEL.

<p>L DD République de Haute-Volta Unité - Travail - Justice Présidence de la République</p>	<p>Décret n° 70/302/PRES/AGRI L/F Portant classement de forêt, réserve sylvo-pastorale et partielle de faune du Sahel.</p>
---	--

Le Président de la République, Président du conseil des ministres,

- Vu la proclamation du 30 janvier 1966 ;
- Vu l'ordonnance n° 1/PRES du 5 janvier 1966 ;
- Vu le décret n° 67 - 079/ORES du 6 avril 1967 portant composition du gouvernement ;
- Vu le décret n° 67-114/PRES du 23 mai 1967 portant définition des secteurs ministériels ;
- Vu le décret du 4 juillet 1935 fixant le régime forestier en Haute-Volta ;
- Vu le procès verbal de la commission de classement en date du 12 mars 1970 ;
sur la proposition du Ministre de l'Agriculture et de l'Elevage ; le conseil des ministres entendu en sa séance du 9-12-1970.

D E C R E T E

Article 1er : Est constituée en réserve sylvo-pastorale et partielle de faune dite du Sahel le terrain d'une superficie de 1 600 000 hectares environ, comprenant les cercles de Djibo, Dori, Gorom Gorom, et la subdivision d'Aribinda, délimitée comme suit :

- A l'Ouest : la piste de Douna à Djibo de la frontière du Mali à Djibo.
- Au Sud : la route Djibo-Aribinda et Aribinda-Dori par Oulpho-alpha. La route de Dori à Tera au Niger jusqu'à la frontière Haute Volta - Niger.

- A l'Est : La frontière Haute Volta - Niger de la route Dori-Tera jusqu'à la frontière du Mali.
- Au Nord : La frontière du Mali jusqu'à la piste de Djibo à Douna.

Article 2 : Sont interdites à l'intérieur de la réserve sylvo-pastorale et partielle de faune du Sahel :

- 1) Toute culture industrielle c'est à dire qui n'aurait d'autres buts que la seule subsistance des éleveurs ;
- 2) Les feux de brousse ;
- 3) La coupe des arbres fourragers sauf dans les conditions déterminées par le service des Eaux et Forêts.

Dans les zones temporairement mises en défens, toutes les cultures, la circulation des animaux et les campements seront interdits.

Article 3 : Outre les dispositions réglementant la chasse les mesures suivantes seront appliquées :

- 1) Le port de toute arme rayée de calibre supérieur à 6mm est interdit étant entendu que les armes de calibre inférieur à 6 mm ne peuvent être utilisés que pour tirer le petit gibier (article 12 de l'ordonnance n° 68 - 059/13 AGRI/EL).
- 2) La chasse n'est autorisée dans la réserve qu'au titulaire de permis de grande chasse, moyenne chasse et permis de passagers.

Cependant les populations autochtones et les fonctionnaires résidants en fonction d'une décision d'affectation peuvent chasser s'ils détiennent un permis de petit chasse dans les limites définies par ce permis. En cas de contestation le prévenu serait tenu de présenter un certificat de résidence.

3) Outre les espèces protégées dont les latitudes d'abat-
tage sont déjà prévues, nul ne pourra tirer dans la jour-
née plus de deux outardes, dix canards, dix sarcelles,
dix pintades et dans la semaines plus de quatre vingt
de ces oiseaux réunis.

Article 4 : Le Ministre de l'Agriculture et de l'Elevage
est chargé de l'exécution du présent décret qui sera
enregistré, publié et communiqué partout où besoin sera.

Ouagadougou, le 9 Décembre 1970

Diffusion générale

Par le Président de la République

le Ministre de l'Agriculture et de l'Elevage A. DAKOURE

Général Sangoulé LAMIZANA.

ANNEXE IV.

T A W A N G A L

"J'ai toujours aimé le bétail. Même aujourd'hui, si j'entends le bétail revenir au campement, j'ai envie d'aller à sa rencontre. Tellement j'aime suivre les boeufs ! Je suis 'fini' aujourd'hui, mais mon esprit va vers les boeufs... Si le Peul n'a pas de vaches, il n'y a pas de pulaaku en lui."

"On vivait modestement mais nos biens avaient de la valeur (...)

Tu travaillais bien

Tu surveillais ton bétail

Tu avais honte de ce qui était honteux

Tu avais peur de ce qui était effrayant (...)

Les hommes étaient des Hommes."

"Alors, 'celui de la Brousse' a vu que je tenais bon et il a reculé. En même temps, les gens sont venus. Lorsque les gens sont venus, j'ai retrouvé mes esprits, sinon, avant qu'ils arrivent, je n'étais pas moi-même devant LUI. Je me décide : si je cours et abandonne ma vache ce sera une honte pour moi. Tout le village chantera. Si je pense à la vie je cours ; si je pense à la Honte je reste !".

"Le Peul est toujours dans la Brousse et dans la fatigue.

C'est Dieu qui a fait ça.

Dieu les a sortis pour qu'ils souffrent dans leur vie de berger.

Tout le monde sait que la vie du Peul est Souffrance.

Ils sont fait pour la Brousse.

Le Peul n'a jamais eu la Paix.

Dieu a créé le Peul pour qu'il souffre.

Non, le Peul n'a jamais eu la Paix.

Le Peul, qu'il soit riche ou pauvre, il vit de peu.

Il ne mange pas beaucoup.

Il ne s'habille pas bien.

Il est toujours en Brousse.

Derrière les vaches, il souffre.

C'est la bonne Paix, et la mauvaise Paix en même temps."

"Ils n'ont plus rien. Ils sont devenus des hommes de la Ville. Le Djelgodji reste mais il n'y a plus de Djelgobé au Djelgodji. Nous, nous restons toujours dans la Brousse derrière nos vaches. Nous avons ce que nous cherchions. C'était la Brousse et nous avons trouvé la Brousse. Nous vivons bien au moins. Nous avons gardé notre Coutume."

"Avant, il y avait plus de pitié qu'aujourd'hui. Les gens ne s'aiment plus. Tout change dans la vie. Avant, il y avait la Pitié, la Parenté profonde, le Lien (...). Aujourd'hui, il y a la Richesse mais pas la Valeur. Il y a l'Avoir mais pas la Satiété (...). Tout le monde a le coeur dur. Si les gens ne se tuent pas aujourd'hui, c'est qu'ils ont peur (...). Il faut se servir de la Richesse pour faire le Bien. La Richesse ne sert à rien si elle n'a pas de Valeur. L'Homme qui a de la Valeur, c'est celui qui pense aux autres, qui fait du Bien aux autres, qui respecte tout le monde, qui donne quand il peut. Aujourd'hui, les hommes ont la Richesse, mais cette Richesse ne sert à rien. Ils n'en profitent pas. Ils n'en font pas profiter autrui. C'est Dieu qui a fait partir la Valeur. Elle est remontée comme elle était descendue (...).

La Parenté et la Pitié étaient descendues ensemble. La Pitié a disparu et il reste seulement la Parenté. La Valeur et la Richesse étaient descendues ensemble. La Valeur a disparu et il reste seulement la Richesse. L'Avoir et la Satiété étaient descendus ensemble. L'Avoir est resté mais la Satiété a disparu..."

"Il y a trois sortes de Pitié. D'abord, si tu aimes quelqu'un et que quelque chose (de mal) lui arrive, tu as pitié de lui dans ton coeur. Si tu vois quelqu'un en difficulté, tu as pitié de lui et tu lui donnes de l'aide.

Puis, il y a la vraie Pitié dans le coeur de certains hommes. Qu'ils aiment ou pas, que tu sois leur ami ou leur ennemi, ils ont pitié de toi (...)"

"Ne pas faire ce que tu ne dois pas faire.
Ne pas manger ce que tu ne dois pas manger.
Ne pas dire ce que tu ne dois pas dire.
Ne pas manger où tu ne dois pas manger.
Ne pas aller où tu ne dois pas être.

Voilà comment éviter la Honte."

"Tout le monde vit par la Coutume, son Caractère et ce qu'il a décidé de faire. C'est ça que nous avons trouvé. Nous n'avons pas laissé non plus. Chacun suit sa Coutume."

"Il y a trois choses qui n'ont pas de remède :
La Vieillesse n'a pas de remède
La Mort n'a pas de remède
La Bêtise non plus n'a pas de remède."

BIBLIOGRAPHIE

- BARRAL H., 1967. - Les populations d'éleveurs et les problèmes pastoraux dans le Nord-Est de la Haute-Volta. Cahiers Sciences Humaines, Vol. IV, n° 1, ORSTOM Paris.
- BARRAL H., 1970. - Etude socio-géographique pour un programme d'aménagement pastoral dans le nord-ouest de l'Oudalan, ORSTOM, Ouagadougou (1).
- BARRAL H., 1970. - Utilisation de l'espace et peuplement autour de la mare de Bangao, in Etudes rurales, n° 37, Mouton, La Haye-Paris.
- BARRAL H., 1973. - Les zones d'endodromie pastorale au Sahel voltaïque, in Programme d'hydraulique au Sahel voltaïque, SCET-International, Paris.
- BARRAL H., 1974. - Mobilité et cloisonnement chez les éleveurs du nord de la Haute-Volta : les zones dites d'endodromie pastorales. Communication au Séminaire International sur le pastoralisme d'Alger.
- BARRAL H. et BENOIT M., 1976. - Nature et genre de vie au Sahel (l'année 1973 dans le nord de la Haute Volta), ORSTOM, Ouagadougou.
- BENOIT M., 1974. - Introduction à la géographie des aires pastorales soudaniennes de Haute-Volta, ORSTOM, Ouagadougou, 82 pages, multigraphiées.
- BENOIT M., 1974. - Introduction à l'étude des aires pastorales soudaniennes de Haute-Volta. Communication à la rencontre inter-centres de Ouagadougou organisée à l'intention des géographes ORSTOM de l'Afrique de l'Ouest, 9-16 février, actes de la rencontre. ORSTOM, Ouagadougou.

(1) l'annexe 1 est constituée d'extraits provenant de ce rapport.

- BENOIT M., 1976. - Ecologie du pastoralisme et aménagement (Haute-Volta), Communication au Séminaire sur les Méthodes de planification du développement rural organisé par le Ministère du Plan de Haute-Volta du 2 au 5 mars.
- BENOIT M., 1978. - Sahel voltaïque : la leçon de 1973 est toujours d'actualité. in "Construire ensemble", journal du CESA0, Bobo-Dioulasso.
- BENOIT M., 1979. - Le Chemin des Peul du Boobola. Collection travaux et documents de l'ORSTOM n° 101, ORSTOM, Paris.
- BOGNOUNOU O., 1971. - Haute-Volta, terre qui meurt, in Carrefour africain du 4 Décembre.
- GASTON A.; 1971. - Etude agrostologique de la réserve pastorale de Tin Arkachen (République de Haute-Volta), IEMVT, République Française, Secrétariat d'Etat aux Affaires Etrangères ; République de Haute-Volta, Ministère de l'Agriculture et de l'Elevage, Paris, Ouagadougou (1)
- REBEYROL Y., 1980. - Les brasseurs de vent du développement. in journal "Le Monde" du 27 janvier.

(1) l'annexe II est constituée d'extraits provenant de ce rapport.